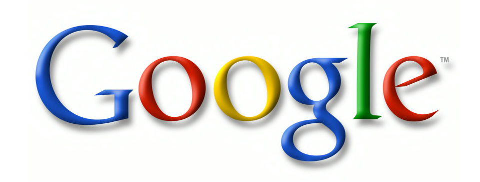
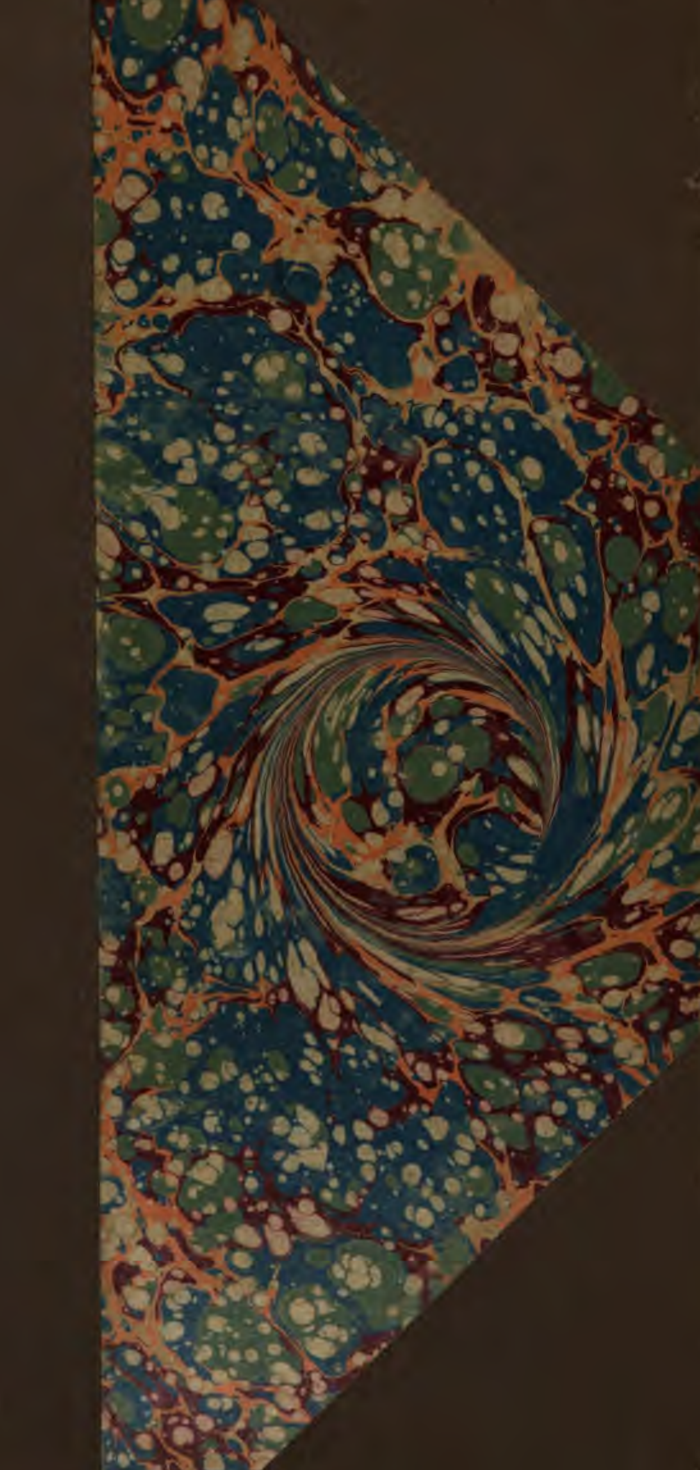
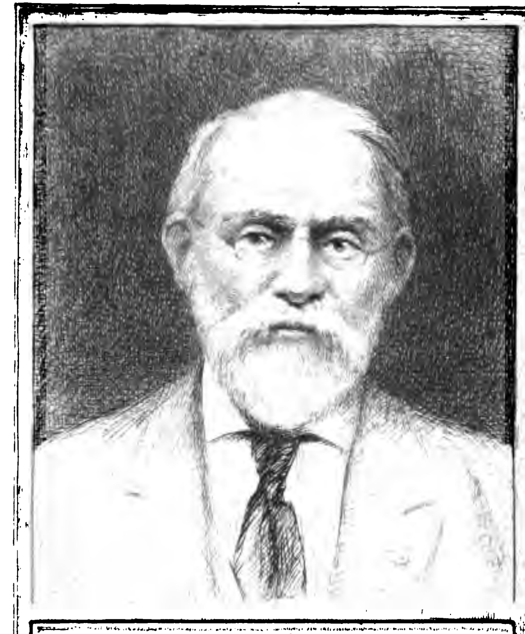
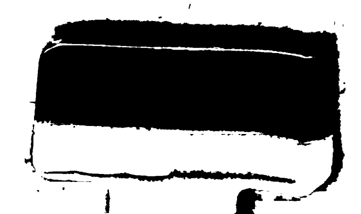

Google







[Abbé Coupé, Testu, Desfontaines de la Vallée, Le Fuel de Méricourt]

[Coupé a.o]

[illegible]

25 partie en 13 [illegible]

[illegible]

[illegible]

HD48


HISTOIRE UNIVERSELLE
DES THÉATRES.
Taraval sculp.

HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours ;*

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME PREMIER. Ire PARTIE.

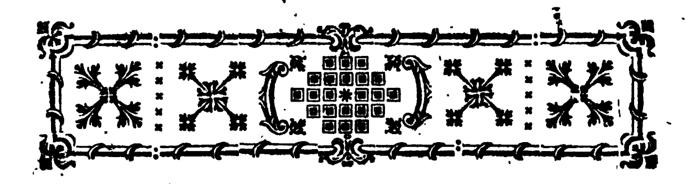


A PARIS,

Chez LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



PRÉFACE

NÉCESSAIRE.

LORSQUE nous avons entrepris l'Hiſtoire Univerſelle des Théâtres, nous n'avons eu d'autre but que de préſenter à nos Lecteurs un tableau qui réunît ſous le même point de vue tous les objets relatifs à notre Ouvrage. La matière eſt immenſe; & ſi nos recherches ne ſont pas toujours ſatisfaiſantes, c'eſt que les ſources dans leſquelles nous aurons puiſé, & que nous indiquerons, ne nous auront pas fourni des connaiſſances ſuffiſantes.

Les ſiècles les plus reculés nous ont laiſſé quelques traces d'Œuvres théatrales; nous avons tâché de raſſembler tout ce qui en exiſte dans les meilleures bibliothèques de l'Europe, & nous avons été aſſez heureux pour découvrir des choſes dont nous déſeſpérions de trouver les moindres veſtiges. Si, malgré les ſoins que nous nous ſommes donnés, il reſtait dans notre Ouvrage quelque

lacune que le défaut de lumières nous aurait mis dans l'impossibilité de remplir, nous osons espérer que le Public en sera dédommagé par l'historique le plus exact d'une quantité de faits que nous avons recueillis, & qui étaient restés dans l'oubli.

Cette Collection doit renfermer tout ce qui concerne les Théâtres du monde, & dispenser le Lecteur de la nécessité dans laquelle il serait d'en puiser la connaissance dans une foule de Volumes, dont l'acquisition serait aussi dispendieuse que la lecture en deviendrait fatiguante.

Notre Ouvrage sera donc une espèce d'Encyclopédie dramatique, qui, sans avoir la sécheresse du Dictionnaire, offrira sur l'origine & les progrès des Spectacles, sur les Auteurs & leurs Pièces, sur les Acteurs & les Actrices, des détails souvent instructifs, & presque toujours amusans.

Avant de commencer, il est nécessaire de faire part au Lecteur de la marche que nous tiendrons, & qui n'est pas tout-à-fait celle que nous avons annoncée dans notre *Prospectus*.

Nous avons pris ce parti d'après le conseil des Savans & des Amateurs qui nous ont fait appercevoir qu'à la vérité nous flattions la nation Française, en débutant par son

Théâtre, mais que nous manquions absolument notre but, qui devait être de remonter aux sources les plus éloignées, pour arriver, d'époques en époques, à celles qui ont fait naître l'idée de nos Spectacles.

En nous conformant à ces vues, nous donnerons, à la lettre, l'origine & les progrès de la Scène étrangère & nationale; chaque objet sera à sa place, & chaque évènement, au tems qui nous sera indiqué par la chronologie; d'après cela, on doit sentir que nos premiers Volumes renfermeront ce qui regarde les Grecs, dont les Jeux, les Combats, les Théâtres, les Costumes, les Tragédies & les Comédies, nous fourniront les choses les plus curieuses, soit du côté de l'historique, soit du côté des gravures.

La lutte, le pugilat, la course des chars & des chevaux, les armes des athlètes, la Palestre, l'Hyppodrôme, le fameux Théâtre de Bacchus, les portraits des Poètes tragiques & comiques, sont autant d'objets dont nous donnerons les planches représentatives, accompagnées du texte que nous avons rendu aussi fidèle que l'inexactitude des faits & des dates de l'ancien tems a pu nous le permettre.

De-là nous passerons aux Romains, qui

ont été les imitateurs des Grecs, qui ont adopté leurs jeux & leurs fêtes, en ont augmenté la pompe, tant par la richesse de l'ordonnance, que par la magnificence des édifices, tels que la Naumachie de Pompée, le grand Cirque, le Théâtre des Romains & celui de Curion, que nous avons fait dessiner & graver avec le plus grand soin. Quel est le Lecteur qui ne sera pas étonné de voir la course des Vierges sous Domitien, celle de Caligula sur la mer, & quantité d'autres objets, dont les bornes de cette Préface nous empêchent de parler!

Cette foule de détails sur lesquels nous nous appesantirons le moins qu'il nous sera possible, nous conduira insensiblement au Théâtre Latin, plus connu dans quelques-unes de ses parties, mais point assez développé pour en avoir une idée satisfaisante.

On a beaucoup parlé de Plaute, de Térence, de Sénèque, &c., & nous profiterons des lumières que d'excellens Auteurs nous ont données sur leurs vies & sur leurs ouvrages : nous y joindrons celles que nous avons rassemblées, & cette réunion pourra éclaircir quelques faits, sur lesquels on n'a eu jusqu'ici que de simples probabilités.

L'époque du Théâtre Latin sera pour nous

celle des Tournois en France. C'eſt-là que d'après un nombre infini d'Ouvrages qui exiſtent ſur cette matière, nous ſerons dans le cas de préſenter les tableaux les plus agréables, ſoit en hiſtorique, ſoit en coſtumes, dont nous poſſédons la Collection.

Perſonne n'ignore que ces tournois célébrés avec la plus grande pompe, attiraient des Chevaliers de toutes les parties du monde, que les Etrangers & les Français s'y montraient dans le plus grand éclat; & les noms, les armes, les chiffres, les couleurs de leurs deſcendans, trouveront place dans notre Hiſtoire. C'eſt rendre aux différens peuples l'hommage le plus flatteur qu'ils puiſſent deſirer, que de leur offrir le portrait de leurs héros, qui ne s'exerçaient dans ces tournois que pour entretenir dans leur ame l'amour de la gloire & celui de la patrie.

A ces tableaux ſuccéderont les extraits des Poëmes des *Troubadours* ou *Jongleurs*, des *Myſtères*, & des *Cantiques ſpirituels*; extraits qui entrent néceſſairement dans notre plan, mais qui, trop étendus, ne deviendraient pas moins ennuyeux que de longs détails des jeux des *Clercs de la Baſoche*, des Pièces des *Enfans ſans ſouci*, matière sèche & aride, que

nous égaierons par des anecdotes aſſez plaiſantes.

En ſuivant cette marche progreſſive, nous ſerons obligés de paſſer au Théâtre Anglais, qui, comme celui de France, a commencé par repréſenter des myſtères que nous ferons connaître; après quoi, nous parlerons des Italiens & des Eſpagnols, que nos meilleurs Auteurs ont traduits ou imités. C'eſt alors que nous développerons ſucceſſivement les richeſſes que nous avons ſur le coſtume, l'une des branches les plus intéreſſantes de cette Hiſtoire, & nous eſpérons que l'on ſera content des recherches que nous avons faites ſur cette partie. Par ce moyen, nous nous rapprocherons, de tems en tems, des Grecs & des différens peuples du monde, d'après leſquels nous préſenterons les modèles les plus exacts de leurs habillemens, de leurs coëffures, de leurs armes, de leurs chauſſures. Nos Acteurs en ont approché depuis quelque tems; mais ils n'ont point encore atteint le but, & le Comédien ne peut ſe diſſimuler qu'il y gagnera beaucoup, lorſqu'il voudra joindre cette illuſion à celle que ſon talent doit produire.

Tel ſera à-peu-près le fil de notre Hiſtoire juſqu'à la naiſſance de *Jodelle*, *la Péruſe*, *Grévin*, *Garnier*, qui plus éclairés que leurs

prédéceſſeurs, commencèrent à diſſiper les ténèbres dans leſquelles le Théâtre Français était enſeveli. Ceux qui les ſuivirent, furent bien loin d'ajouter à des ſuccès auſſi heureux; mais on touchait au ſiècle de Louis XIV, ſiècle qui devait enfanter les *Rotrou*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Molière*, qu'il ſuffit de nommer pour faire leur éloge.

Que de beautés à détailler dans ce ſiècle brillant! que d'anecdotes à recueillir! que d'Auteurs, d'Acteurs & d'Actrices célèbres à préſenter! que de réflexions à faire ſur la Scène!

Ce ſera le moment de commencer à jetter un coup-d'œil ſucceſſif ſur les Ouvrages polémiques, qui ont été faits ſur l'Art de la Comédie, & ſur la manière de la rendre. D'après les gens de goût que nous avons conſultés, nous y ajouterons quelques réflexions, & nous aſſurons d'avance, que jamais elles ne ſeront dictées ni par le fiel, ni par l'amertume. Le ſarcaſme, que la méchanceté s'efforce de lancer, révolte l'Acteur, dont les talens ſont reconnus, & décourage le Débutant. Quel eſt donc le fruit de l'Epigramme? Celui d'aigrir ou d'anéantir, & non pas de corriger, objet qui doit être l'unique but de celui qui écrit ſur un

art. D'ailleurs, cet Ouvrage n'eſt point une Critique, mais le tableau fidèle de tout ce qui concerne le Théâtre; nous tâcherons de le tracer, & les avis que nous nous permettrons de donner ſur les différens objets qui le compoſent, reſpireront la modeſtie & l'honnêteté que jamais un Ecrivain ne doit perdre de vue. Le premier mouvement eſt de rire du ridicule que l'on voit répandre ſur ſon ſemblable; mais le ſecond eſt d'en mépriſer l'Auteur, & de le rejetter ſur lui-même.

Les ſuccès confirmés par le tems ſont auſſi ſacrés, auſſi reſpectables que les loix établies par le Légiſlateur le plus ſage; & quand le Public raſſemblé a dit, *cela eſt beau*, quel eſt le Critique aſſez hardi pour oſer le contredire? Nous n'aurons donc point la ſotte vanité d'appeller du jugement de ce même Public, & lorſque nous aurons eu la ſatisfaction de rendre hommage aux Auteurs célèbres que ſes ſuffrages ont immortaliſés, nous aurons celle de les venger des ſatyres & même des libelles répandus contr'eux par une foule de Pygmées, dont l'unique occupation eſt d'attaquer & de pourſuivre le mérite. Ces Auteurs ont eu des défauts; mais on peut les faire appercevoir ſans choquer ni l'Auteur, ni le Lecteur.

Nous mettrons également nos ſoins à ſoutenir ou à rétablir la réputation de ceux qui moins illuſtres que les créateurs du Théâtre, auront donné, dans leur tems, des preuves de goût & de génie.

» Le ſuccès des Repréſentations, ſelon l'Auteur de la Préface du Dictionnaire des Théâtres, de MM. Parfaict, n'eſt pas toujours ce qui doit faire juger du mérite d'une Pièce. Il eſt poſſible de faire un extrait amuſant d'un Ouvrage que ſes défauts, ou des circonſtances malheureuſes ont fait tomber. D'ailleurs, les fautes qui ont occaſionné des chûtes, donnent ſouvent matière à des réflexions très-utiles. On doit même convenir qu'on a repréſenté peu de Pièces Dramatiques ſi abſolument mauvaiſes, qu'il ne s'y rencontre quelque ſcène heureuſe, qu'on eût ſouhaité de trouver ailleurs «.

Ce ſerait donc faire un larcin au Public; ce ſerait manquer le but inſtructif de notre Ouvrage, que de ne pas donner une analyſe plus ou moins longue de toutes les Pièces, ſoit imprimées, ſoit manuſcrites.

A l'égard de l'illuſion théatrale, qui eſt une partie eſſentielle de l'Art, c'eſt parmi les Acteurs même que nous irons perfectionner les notions que nous en avons priſes,

& nous espérons qu'ils se prêteront à nos vues : un monument érigé à la gloire du Théâtre est fait pour les intéresser.

Des recherches sur la Musique, sur la Danse, sur la Pantomime ancienne & moderne, le détail du culte des Anciens, les costumes usités dans leurs cérémonies religieuses, leurs combats, leurs trophées, leurs triomphes, leurs convois, la forme de leurs tombeaux, ne seront pas moins instructifs pour l'Opéra. La pompe & la diversité de son Spectacle exigent ce genre de connaissance, & nous tâcherons de le lui procurer.

Nous avons annoncé des réflexions impartiales fur la profession du Comédien, sur le préjugé attaché à cet état, & le cas que nous faisons des talens, doit faire pressentir la manière dont nous en parlerons. Nous nous contenterons de dire ici que les Comédiens, proprement dits, ne doivent point être confondus avec ces Histrions ou Farceurs, contre lesquels les loix n'ont sévi que parce que leurs Pièces étaient remplies d'obscénités ; que les Comédiens du Roi ne dérogent point, comme il résulte d'une Déclaration de Louis XIII du 16 Avril 1641, & d'un Arrêt du Conseil du 10 Septembre 1668, rendu en faveur de *Floridor*, Comé-

dien du Roi, qui était Gentilhomme, & auquel il fut accordé un an pour rapporter ses titres de noblesse, avec défenses faites au Traitant de l'inquiéter sur la qualité d'Ecuyer. Nous ajouterons que la profession de Comédien est honorée en Angleterre, au point qu'on n'y a pas fait difficulté d'accorder à Mlle. *Offilds* un tombeau à Westminster, à côté de Newton, dont la cendre y est confondue avec celle des Rois : tel est le privilége du talent, qui, lorsque l'honnêteté l'accompagne, a le droit d'aspirer aux plus grands honneurs.

La Scène Italienne, celle de l'Opéra-Comique, les Théâtres Allemands, Russes, Danois, &c., en un mot, ceux de la Province, nous ouvriront par degrés, de nouvelles sources, & nous y puiserons tout ce qui pourra intéresser ou amuser le Lecteur; bien entendu cependant que nous y placerons par ordre chronologique, les dessins & l'historique de toutes les Fêtes qui se sont données dans les différentes Cours de l'Europe, auxquelles nous joindrons un apperçu de celles que l'on célèbre chez les peuples les plus éloignés. Il n'en est pas un seul qui n'ait une sorte de Spectacle, & nous tâcherons d'en dire quelque chose.

Quelques perſonnes nous ont invités à donner un abrégé de l'hiſtorique des Théâtres qui ſe ſont élevés ſur les boulevards, & nous avons cru devoir le leur promettre ; c'eſt une partie qui tient en quelque choſe au tout général, & qui ne peut que rendre notre Hiſtoire plus complette. D'ailleurs, il ne ſera peut-être pas indifférent de jetter un coup-d'œil philoſophique ſur les amuſemens du peuple, & ſur-tout dans un ſiècle où le bel-eſprit à corrompu le naturel dans bien des points, où le rire eſt banni de ce que l'on appelle *la bonne compagnie*, où les tranſports affectés d'une gaîté de convention, ont pris la place de cette dilatation de l'ame, qui était chez nos peres la véritable expreſſion du plaiſir.

Nous avons dit dans notre *Proſpectus*, que les plans & les élévations des ſalles de Spectacles pouvant être gâtés, s'ils étaient pliés dans l'Ouvrage, nous les enverrions roulés ſur carton ; mais on nous a fait obſerver qu'il ſerait beaucoup plus commode de les trouver chacun à leur place, & en conſéquence, nous les faiſons graver ſur une forme qui nous permettra de les inſérer à côté du texte, ſans que les plis altérent en rien la préciſion & la beauté du deſſin.

Nous avons auſſi annoncé les coſtumes enluminés ; mais il eſt conſtant que l'enluminure détruit la préciſion du burin, & nous prions les perſonnes qui ont ſouſcrit, comme celles qui ſouſcriront, de nous faire dire leur goût ſur cet objet ; nous nous y conformerons.

D'après cet expoſé, il eſt aiſé de voir combien l'Ouvrage que nous entreprenons eſt conſidérable, & nous ſerions épouvantés des frais immenſes qu'il entraîne, ſi nous n'étions preſque certains que les Amateurs & les différentes Bibliothèques de l'Europe en feront l'acquiſition. D'ailleurs, il aura l'avantage de réunir l'agrément & l'utilité, raiſon de plus pour multiplier ſes Lecteurs. A l'égard des Auteurs & des Comédiens, nous croyons pouvoir dire que cet Ouvrage leur deviendra néceſſaire, puiſqu'ils y trouveront en même-tems & le précepte & l'exemple. Si nous en avions regardé l'exécution comme un objet de fortune, nous l'aurions mis à un prix beaucoup plus haut ; mais ce n'eſt point-là le motif qui nous a déterminés, & nous n'avons pas voulu que les conditions de notre ſouſcription devînſſent onéreuſes à chacun de ceux qui deſireraient faire l'acquiſition de cette Hiſtoire.

Le Public peut être assuré que nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée de lui fournir un demi-Volume tous les mois, avec les Gravures analogues à la matière que nous traiterons. Nous regardons nos engagemens comme sacrés; & si le retard, ou le manque de livraison, a dégoûté des Souscriptions, nous répondons que celle-ci aura du moins le mérite d'être servie avec fidélité.

Si la critique à laquelle nous nous exposons, est amère, nous prévenons d'avance, que nous n'y répondrons point, mais que nous profiterons avec le plus grand empressement des lumières qui nous seront données par les gens de goût. C'est à eux que nous soumettons notre Ouvrage, & d'après eux, nous ferons tous nos efforts pour mériter d'être lus.

Les personnes qui n'auront pas souscrit au commencement de l'année, seront toujours à même, en venant au Bureau, de completter leur souscription, à moins cependant que le nombre de nos Exemplaires ne fût épuisé; ce qui nous mettrait dans la nécessité de faire une réimpression, dont la dépense augmenterait l'achat de cet Ouvrage.

PRIX
DE LA SOUSCRIPTION.

Il est de 30 liv. par an pour Paris, & de 36 liv. pour la Province, franc de Port.

BUREAU GÉNÉRAL D'ABONNEMENT.

Chez les Auteurs, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre, Maison de M. Cosme d'Angerville, Maître en Chirurgie à Paris.

SECONDE ADRESSE.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

Le Bureau général, rue Ticquetonne, est ouvert tous les jours, excepté les Fêtes & Dimanches,

depuis 9 heures du matin jusqu'à une, & depuis 3 jusqu'à 6.

Les Personnes qui prendront la peine d'y venir, demanderont M. Testu, chargé de la Correspondance des Auteurs : c'est à lui que les Etrangers & les Souscripteurs des Provinces adresseront leur argent & leurs lettres, le tout franc de port.

Nota. Les Amateurs Etrangers & Nationaux, qui voudront bien nous adresser des Mémoires, ou nous indiquer des Portraits, sont priés de mettre sur leurs enveloppes, *Matériaux pour l'Histoire Universelle des Théâtres.* Avec cette attention, leurs envois seront retirés aux frais des Auteurs.

Le Roi, la Reine, la Famille Royale & plusieurs Cours étrangères, nous ont honorés de leurs souscriptions. Nous comptions joindre cette Liste à celle de nos Abonnés & la placer à la tête de ce Volume; mais la Presse n'a pas pu la fournir dans ce moment-ci, & nous la donnerons incessamment.





HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



JEUX DES ANCIENS.

Les Jeux des Anciens ont été les premiers Spectacles du monde ; & l'origine de ces Jeux, la description des fêtes, dont ils étaient l'ornement, la pompe avec laquelle on les célébrait, les divers changemens qu'ils ont éprouvés, selon les loix ou les mœurs de ceux qui les ont adoptés, les cérémonies auxquelles ils ont donné lieu, en un mot, les rapports qu'ils peuvent avoir avec nos Spectacles, sont autant d'objets sur lesquels il est nécessaire de jetter un coup-d'œil.

En ſuivant, comme nous l'avons dit, cette marche chronologique nous recueillerons ſur notre route toutes les idées analogues à notre Ouvrage, & inſenſiblement nous arriverons à l'époque des Théâtres, dont l'établiſſement & les progrès nous fourniront ſucceſſivement les détails les plus curieux & les plus intéreſſans.

Les Grecs ont été les inventeurs des Jeux qu'ils appellaient *Gymniques* ou *Scéniques*. Les premiers étaient deſtinés aux exercices du corps, comme la courſe à pied, à cheval, en char; la lutte, le ſaut, le javelot, le diſque, le pugilat & le pentathle; les ſeconds à la Scène, c'eſt-à-dire aux Pièces qui ſe repréſentaient ſur le Théâtre.

Chacun de ces Jeux était conſacré à quelque Dieu, & ſouvent à pluſieurs enſemble : auſſi commençaient-ils toujours ou par des ſacrifices, ou par des cérémonies religieuſes, auxquelles aſſiſtaient les ſpectateurs, les combattans, & les Juges déſignés pour décider de la victoire.

Mais parmi ces Jeux qui étaient en très-grand nombre, Diodore de Sicile, Plutarque, Pauſonias & tous les Hiſtoriens qui ont écrit après eux, diſtinguent les *Olympiques*, les *Pythiens*, les *Néméens*, les *Iſtmiques* ou *Iſtmiens*, qu'ils regardent unanimement comme les plus célèbres, & qui, ſelon l'Auteur de cet article dans l'Encyclopédie, Tome VIII, pag. 536, ne ſortiront jamais de la mémoire des

hommes, tant que les écrits de l'Antiquité subsisteront dans le monde.

» Dans les quatre Jeux solemnels qu'on vient de nommer, ajoute-t-il, dans ces Jeux qu'on faisait avec tant d'éclat, & qui attiraient de tous les endroits de la terre une si prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, dans ces Jeux dis-je, à qui seuls nous devons les Odes immortelles de Pindare, on ne donnait pour toute récompense qu'une simple couronne d'herbe; elle était d'olivier sauvage aux jeux Olympiques, de laurier aux jeux Pythiques, d'ache verd aux jeux Néméens, & d'ache sec aux jeux Istmiques. La Grèce voulut apprendre à ses enfans que l'honneur devait être l'unique but de leurs actions «.

Aussi lisons-nous dans Hérodote que durant la guerre de Perse Tigrane entendant parler de ce qui constituait les prix des Jeux si fameux de la Grèce, il se tourna vers Mardonius, & s'écria, frappé d'étonnement : » Ciel ! avec quels hom- » mes nous avez-vous mis aux mains ! Insensi- » bles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la » gloire «.

Il me semble que l'on pourrait donner le même éloge aux Militaires de toutes les nations. L'amour de la gloire les conduit au combat; s'ils échappent au danger, quel en est le prix ? Une croix ou un cordon qui n'ont pas plus de valeur

que la couronne d'herbe des Anciens. Je dirai plus ; c'est que les vainqueurs des Jeux étaient comblés de présens, c'est qu'on leur élevait des statues qui les immortalisaient, & que nos guerriers, trop nombreux pour être dédommagés du sacrifice de leur vie & de leur fortune, meurent sans avoir obtenu de monument qui conserve leur nom à la postérité! mais ils ont défendu leur Prince, ils ont soutenu les intérêts de la patrie, & leur ame est satisfaite.

L'historique des Jeux dont nous allons parler suppose quelque connaissance des athlètes, des loix qui leur étaient imposées, des combats auxquels ils se destinaient, & nous allons jetter un coup-d'œil sur ces différens objets.

» Les Grecs, dit M. Duchoul, exercitaient les jeunes gens, les uns à luiter, à jouer de l'épée, à la pique; & les autres, à sauter, à tirer de l'arc, à lancer le dard, à piquer les chevaux, à voltiger, à courir aux stades, & à toutes autres militaires exercitations; & pour inciter les jeunes enfans à la vertu, ils faisaient dresser des statues aux Gymnases pour la mémoire de ceux qui étaient parvenus à la sommité de ces exercices; lesquelles statues reposaient sur bases insculpées, & gravées des inscriptions & excellence de leurs exercices.

En ces Palestres devaient être mis les jeunes enfans, comme dit Aristote au 8e Livre des Politi-

gnes ; pour les rendre plus forts & plus robustes. Platon ne réprouvait point que les vierges s'exerci-rassent toutes nuës à jetter le disque, à courir, à luiter, & fut son opinion que non-seulement les jeunes filles, mais encore les femmes d'âge luiteraient avec les hommes, pour entreprendre, avec la patience de ces labeurs, choses arduës & difficiles. Ce que Xénophon a montré en la Politie des Lacédémoniens, qui dit que Lycurgue pense que les esclaves suffiraient pour faire les robes & accoutremens, & que les femmes libres qui manqueraient à faire des enfans, exerciteraient comme les hommes. Depuis il ordonna que le combat de force & de courir serait entre les femmes comme il était entre les hommes, cuidant que de tous deux les enfans seraient plus robustes & plus forts, suivant l'opinion des Grecs «.

C'est d'après cette opinion que M. Buret distingue trois sortes de gymnastiques, la Militaire, la Médicinale & celle des Athlètes.

La première est née de la nécessité que les hommes ont sentie de pourvoir à leur sûreté & de se rendre propres aux fonctions de la guerre, en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité pour l'attaque, ou pour la défense.

La seconde, du soin qu'ils ont pris de leur santé, & qui les a engagés à la fortifier par le secours de l'exercice.

La troisième, de l'amour du plaisir & sur-tout de celui qui est inséparable des Spectacles; amour qui joint au desir de donner des preuves publiques de sa force & de son adresse, de remporter un prix proposé, en un mot de devenir l'objet de l'admiration de ses concitoyens, a décidé des hommes forts & robustes à livrer & à soutenir les combats les plus pénibles.

Aussi les nomma-t-on *athlètes*, mot dérivé du grec qui signifie *travail*, *combat*. Ce nom que l'on ne donnait qu'à ceux qui disputaient les prix dans les Jeux publics, leur était tellement consacré, qu'il est très-rare de le voir appliqué à ceux qui cultivaient la Gymnastique militaire ou médicinale; & lorsque Platon emploie le mot *athlète* pour marquer un homme de guerre, il a soin d'y joindre l'épithète *militaire*, ou quelque terme équivalent qui en spécifie la signification. On désignait la Gymnastique des athlètes par différens termes, *athlétique*, *gymnique* à cause de la nudité des athlètes; *agonistique* à cause des Jeux qui en étaient le principal objet, & à l'institution desquels on doit l'établissement de cette profession.

Lycaon, selon Pline, fut le premier qui institua ces Jeux en Arcadie; & il paraît par le témoignage d'Homère, qu'avant la guerre de Troye on en célébrait pour honorer les funérailles des grands hommes. » Plût aux Dieux! dit Nestor dans le

23e Livre de l'Olympiade, plût aux Dieux que j'eusse à-présent la jeunesse & la vigueur que j'avais lorsque les Epéens firent à Buprasé les funérailles de leur roi Amaryncée & que les enfans de ce Prince proposèrent des prix pour ces Jeux ! Il n'y avait alors aucun homme parmi les Epéens, les Dyliens & les Etoliens qui se pût comparer à moi «.

Le retour fréquent de ces Jeux établis dans les principales villes de la Grèce, fut ce qui contribua le plus à mettre en crédit la Gymnastique des athlètes, & à leur mériter les suffrages du peuple. Mais les Philosophes & ceux qui ne réglaient pas leur approbation sur celle du vulgaire, n'étaient nullement d'accord sur le cas que l'on devait faire de cette profession. Platon dans son 8e. Livre des Loix, dit que loin de la bannir d'une République bien policée, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, & ne donner l'exclusion qu'à ceux qui sont absolument inutiles pour la guerre. Le langage de Platon ne paraîtra pas étonnant lorsqu'on saura qu'il avait fait le métier d'athlète, avant de s'appliquer à la Philosophie.

Le Législateur Solon persuadé que les athlètes n'intéressaient le peuple que parce qu'ils lui procuraient de l'amusement, se crut obligé de mettre un frein aux profusions qui étaient devenues la suite

de ces sortes de Spectacles : il trouvait que le triomphe du vainqueur était à charge au public, & la couronne qu'on lui décernait, plus dommageable à sa patrie, qu'affligeante pour le vaincu.

Euripide était de l'avis de Solon, & malgré l'estime que toute la Grèce avait pour les athlètes, il en parle dans les termes les plus avilissans dans une de ses pièces satyriques, dont Galien & Athénée nous ont transmis un fragment.

Quelques mots sur leur institution, sur le régime de leur vie, sur les loix auxquelles ils étaient soumis, suffiront pour fixer l'opinion du lecteur sur cette classe d'hommes plus extraordinaire peut-être, que respectable.

Ceux que l'on destinait au métier d'athlète fréquentaient, dès leur plus tendre jeunesse, les Gymnases ou Palestres qui étaient des espèces d'académies entretenues aux dépens du public. Ils vivaient sous la direction de différens maîtres qui employaient les moyens les plus propres pour endurcir leurs corps à la fatigue, afin que dans l'occasion ils pussent remporter le prix, ou du moins le disputer. Leur nourriture n'a pas toujours été la même; car dans les premiers tems, selon Pline, Pausanias & Diogène Laerce, on ne leur donnait que des figues sèches, des noix & du fromage mou. Toute espèce de viande leur était interdite ; & ce ne fut que dans la suite qu'on leur permit de

manger du bœuf & du cochon, plutôt rôtis que bouillis, assaisonnés *d'Aneth*, & accompagnés d'une sorte de pain sans levain, paîtri avec le fromage mou, & que l'on appellait *Coliphium*.

Cette simplicité dans le choix & dans la préparation de leurs alimens, joint à l'usage modéré qu'ils en faisaient lorsqu'ils devaient entrer en lice, leur avait fait donner le nom *d'Abstinens*; mais ils ne le méritaient guères, vu l'énorme quantité de nourriture qu'ils prenaient ordinairement.

La voracité de Milon de Crotone dont nous aurons occasion de parler, était à peine rassasiée de vingt mines de viande, d'autant de pain, & de trois longes de vin (15 pintes).

On prétend qu'un jour ayant parcouru toute la longueur du Stade, les épaules chargées d'un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. On lit dans Théocrite que l'athlète Egon mangeait, sans s'incommoder, quatre-vingt gâteaux.

On doit trouver ces excès surprenans, mais ils le paraîtront moins lorsque l'on aura devant les yeux la taille presque toujours gigantesque, & conséquemment la force prodigieuse que devaient avoir les athlètes. Malgré cela, ces mêmes excès les rendaient sujets à plusieurs difformités, parce que la nature était bientôt anéantie par cette quantité d'alimens.

Mais si d'un côté ils se livraient à l'intempérance, de l'autre ils étaient recommandables par le courage & la patience qu'ils avaient à souffrir les peines, les travaux, les injures de l'air, les courses; en un mot toutes les épreuves par lesquelles il fallait passer pour être admis aux Jeux publics.

L'amour, ce sentiment involontaire auquel il est presque impossible de résister, l'amour dis-je, n'avait aucun empire sur eux, & entre plusieurs exemples de la continence des Athlètes, nous nous contenterons de citer, d'après Elien, celui d'Eubatas de Cyrène.

Laïs, fameuse courtisanne, en était devenue éperdûment amoureuse, & lui avait fait des propositions de mariage. Eubatas qui craignait de s'exposer par un refus, au ressentiment & à la vengeance de cette femme, lui promit de consentir à ses vues si-tôt après la célébration des Jeux. Jusqu'à ce moment, il eut grand soin d'éviter avec elle le commerce de la galanterie, combattit, fut déclaré vainqueur, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser de mauvaise foi, il fit faire le portrait de cette Courtisanne avec lequel il partit pour retourner dans son pays, en disant que suivant ses conventions, il emmenait Laïs avec lui. Sa femme charmée d'une pareille fidélité qui, dès ce tems-là vraisemblablement commençait à être rare, sa femme

dis-je, lui fit ériger une espèce de colosse dans une des places de la ville de Cyrène.

Pour faciliter aux Athlètes l'observance de la règle qui les engageait à la continence pendant le cours de leur noviciat, ou de leur préparation aux Jeux publics, on les obligeait de se baigner souvent dans l'eau froide, & on leur faisait porter des plaques de plomb sur les reins.

Nous parlions dans l'instant de l'intrépidité, & même de l'espèce d'indifférence avec laquelle ils supportaient les coups les plus violens, & cette intrépidité leur valut souvent la victoire; nous en avons pour preuve Eurydamas de Cyrène qui, au rapport d'Elien, ayant eu quelques dents fracassées dans un combat, les avala pour en dérober la connaissance à son adversaire, le terrassa & fut proclamé vainqueur. Mais tout cela n'était rien en comparaison des chaleurs qu'ils avaient à essuyer; & tel, selon Cicéron, était endurci aux coups & aux blessures, qui n'eût pu soutenir l'ardeur du soleil à Olympie, où leurs Jeux se célébraient justement vers le Solstice d'été.

Cette chaleur était d'autant plus cruelle à supporter, que les athlètes étaient nuds; loi qui leur fut imposée par *Hercule* instituteur des Jeux olympiques, & qui ne leur permit d'autre vêtement qu'une espèce de ceinture, de tablier, ou d'écharpe dont on attribue l'invention à Palestre, fille de

Mercure. Quelques Auteurs ont prétendu que c'était une ſorte de caleçon, mais ils n'ont pas réfléchi que les Grecs n'en connaiſſaient pas l'uſage.

Quoi qu'il en ſoit, les athlètes ne ſe ſervirent de ce vêtement que juſques à la 15e. Olympiade, ſelon Denis d'Halicarnaſſe, la 87e. ſelon Thucidide, & la 32e. ſelon quelques Auteurs. Cela vint de ce que l'écharpe de l'athlète Orſippe s'étant déliée au moment où il diſputait le prix de la courſe, ſes pieds s'y embarraſsèrent de maniere qu'il tomba, & perdit le prix qu'il allait remporter.

Dès-lors, il y eut un nouveau règlement qui ordonna qu'à l'avenir les athlètes combattraient ſans écharpe. Le Lacédémonien Acante fut le premier qui ſe ſoumit à ce règlement, & qui entièrement nud ſe préſenta aux jeux Olympiques. En conſéquence, il fut défendu aux filles comme aux femmes de s'y trouver, ſous peine de la vie, & même de paſſer l'Alphée pendant la célébration des Jeux. Callipataire ou Phevenia fut la ſeule qui enfraignit cette loi. Déguiſée en maître d'exercice, elle conduiſit à Olympie ſon fils Pyſidore, le vit déclarer vainqueur, & ſauta dans l'arène après s'être dépouillée d'un habit d'homme qu'elle avait pris pour tromper l'œil des Grecs. On lui pardonna en faveur de la victoire de ce fils & de celles que ſon père & ſes frères avaient remportées. Mais

dans la suite les maîtres furent obligés de paraître nuds comme les athlètes.

Cette nudité que jamais les Asiatiques n'adoptèrent, n'était d'usage chez les Grecs que dans certains exercices tels que la lutte, le pugilat, le pancrace, & la course à pied. Ils ne se dépouillaient ni pour la course des chars, ni pour l'exercice du Javelot.

D'après la loi qui excluait les femmes & les filles de la célébration des Jeux, le passage suivant paraîtra singulier à nos Lecteurs (1).

» Cicéron, dit-il, ne réprouvoit point toutes ces choses quand il écrit que ceux qui donnèrent la façon de vivreaux républiques de Grèce, voulurent fortifier le corps des jeunes hommes avec le labeur : ce que les Spartiates avaient traduit aux femmes, lesquelles aux autres villes vivaient dedans les murailles serrées délicieusement. Parquoi Properce perdu d'impatience d'amour se plaint dans la 13e. Elégie de son 3e. Livre, que les filles Romaines n'étaient point vues publiquement, & loue la Palestre Spartiane avec une véhémence d'amour & fureur de jeunesse tout ainsi «.

Multa tuæ, Sparte, miramur jura palestræ,
Sed mage Virginei tot bona Gymnasii.

---

(1) Nous l'avons tiré de M. Duchoul ; Auteur d'une très-bonne Dissertation sur l'exercice des Anciens, dont nous avons déja cité un morceau.

Quod non infames exercet corpore laudes
Inter luctantes nuda puella viros.
Cùm pila veloces fallit per brachia jactus,
Increpat & versi clavis adunca trochi.
Pulverulentaque ad extremas stat fœmina metas;
Et patitur duro vulnera pancratio;
Nunc ligat ad cæstum gaudentia brachia loris,
Missile nunc disci pondus in orbe rotat.
Gyrum pulsat equis, niveum latus ense revincit,
Virgineumque cavo protegit ære caput.

Il résulte de-là que les filles de Sparte & de Lacédémone s'exerçaient dans la Palestre. Fermons les yeux sur l'état dans lequel elles y paraissaient; état que nous devons regarder comme indécent, & qui sans doute, ne l'était pas selon les mœurs des Grecs, puisque la nudité des vierges était autorisée par Platon, l'un de nos plus grands Philosophes; mais convenons de l'avantage que ces filles devaient avoir sur les étrangères du côté de la taille, de la force & de la souplesse. Si le sexe les réunissait, en aurait-il moins de graces? Au contraire, ce n'est point la mollesse qui les donne; la manière dont nos jeunes filles sont élevées détruit le germe des présens qu'elles ont reçus de la nature, & l'exercice l'aurait développé.

Cet objet sur lequel nous sommes forcés de nous arrêter plus long-tems que nous ne le voudrions, nous oblige de dire un mot des onctions qui devinrent nécessaires aux athlètes. Leurs combats

bats dans les commencemens, ne furent qu'un exercice grossier dont les hommes les plus forts, & les plus nerveux étaient sûrs d'avoir tout l'avantage. On ignorait encore que la souplesse & la dextérité pouvaient l'emporter sur la vigueur. Pausanias assure que Thésée fut le premier qui fit cette réflexion, & qu'en conséquence il établit des écoles publiques dans lesquelles on enseignait l'art de lutter : dès-lors on employa les onctions & les frictions, qui parurent des moyens propres à faciliter les mouvemens du corps.

On commença par se servir d'huile, on y ajouta de la terre, & cette composition fut nommée *Ceroma*. Dans la suite des tems on y mêla le jus d'herbes odoriférantes, & enfin une espèce de sable fin qui devint très-précieux, attendu qu'on le tirait d'Egypte. Les Romains en firent usage comme les Grecs, ce que l'on peut vérifier d'après Suétone quand il montre l'indignation du peuple Romain contre Néron, qui avait fait venir pendant la famine publique, un navire chargé de cette poudre pour les athlètes de la cour.

Les onctions dont nous venons de parler leur donnaient plus de facilité pour soutenir le travail des exercices; mais comme ces exercices étaient très-violens, & souvent de longue haleine, les combattans, au sortir de la Palestre, avaient presque toujours besoin des mêmes secours pour réparer l'épuisement dans

lequel ils se trouvaient. On les huilait de nouveau, quelquefois on leur faisait prendre un bain, & alors on mettait en œuvre les instrumens nommés *Strigiles*, qui servaient à leur nétoyer la peau de cet enduit que formait le mélange d'huile, de sueur, de sable, de poussière & de boue dont ils étaient couverts.

Malgré toutes ces précautions, ils éprouvaient de tems en tems, les maladies les plus fâcheuses; & Galien assure qu'il était rare qu'un athlète conservât sa vigueur plus de cinq ans.

De toutes les épreuves auxquelles assujettissait le métier d'athlète, celles qui servaient de préparation aux Jeux publics étaient les plus pénibles à remplir. Elles consistaient à s'abandonner entièrement aux volontés du maître de la palestre, à s'y conformer pendant dix mois aux loix athlétiques, & à se perfectionner par les travaux les plus rudes, dans tous les exercices qui devaient mériter aux vainqueurs le prix qu'on leur destinait. Ce noviciat était d'une nécessité si indispensable, qu'il faisait, selon Pausanias, un des articles du serment que prêtaient les athlètes avant qu'on les admît aux combats publics; combats qu'ils étaient obligés de répéter pendant trente jours dans l'Elide, lorsque la célébration des Jeux olympiques approchait.

Le premier des Officiers qui présidaient au gouvernement des athlètes, & que quelques Ecrivains ont confondu mal-à-propos avec le *Palestrophylace*,

c'est-à-dire Concierge de la Palestre; le premier, dis-je, des Officiers s'appellait *Gymnasiarque :* il avait la sur-intendance du Gymnase, & réglait souverainement tout ce qui en regardait la police. Ses prérógatives allaient jusqu'à lui donner le pouvoir de faire célébrer des Jeux en son nom. Il y assistait vêtu de pourpre, avait le droit d'y porter une baguette, & d'en faire porter devant lui par des Bedeaux chargés d'exécuter ses volontés, & de punir ceux qui manquaient aux loix athlétiques. Plutarque dans sa Vie de Marc-Antoine nous représente ce Romain au milieu d'Athènes, se dépouillant de toutes les marques de sa dignité, pour prendre l'habit de Gymnasiarque, & en faire publiquement les fonctions. L'Officier qui portait le nom de *Xistarque* étendait son autorité, non sur tout le Gymnase, mais seulement sur les endroits de cet édifice où s'exerçaient les athlètes, c'est-à-dire sur les Xistes, le Stade & la Palestre. Différens noms désignaient ceux qui veillaient à l'instruction des athlètes : on les appellait *Epistatæ*, *Aliptæ*, *Pædotribæ*, *Gymnastæ*, *Latraliptæ*. Pindare les a nommés les Artisans des athlètes.

Nous avons donné une idée des épreuves par lesquelles ils étaient obligés de passer avant d'être admis aux Jeux publics; mais ces épreuves ne suffisaient pas, & le succès avec lequel ils avaient cultivé leurs différens exercices, la supériorité qu'ils

avaient obtenue ſur leurs camarades dans les Gymnaſes, l'obſervation ſcrupuleuſe des loix athlétiques; tout cela n'était rien ſi l'on pouvait leur faire quelques reproches du côté de la naiſſance, des mœurs, ou de la condition. Les Grecs conſervèrent ſur ces trois articles une délicateſſe dont les Romains, comme nous le verrons, ne crurent pas devoir ſe piquer.

Les premiers n'admettaient aucun Etranger parmi ceux qui devaient combattre aux Jeux olympiques. Alexandre fils d'Amyntas, Roi de Macédoine, s'y préſenta pour diſputer le prix de la courſe, & ſans aucun reſpect pour ſa qualité, ſes concurrens s'opposèrent à ſa réception. Ils alléguaient qu'étant Macédonien, ils ne pouvaient le regarder que comme barbare & comme étranger à leur égard. Alexandre ne put vaincre ces difficultés & ſe faire agréer de ceux qui préſidaient aux Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme qu'il était Argien, & non Macédonien. L'obſtination d'Alexandre eſt une preuve authentique de la célébrité des Jeux, & de la gloire attachée à celui qui s'y diſtinguait.

Une naiſſance obſcure ou équivoque était encore un obſtacle qui fermait aux prétendans l'entrée de la carrière. Philammon, cité par Thémiſtius, ne put y paraître que lorſqu'Ariſtote l'eut adopté pour ſon fils. Mais quelqu'illuſtre que fût l'origine des

athlètes, ils étaient rejettés si cette origine était ternie par de mauvaises mœurs. On traitait de même les esclaves, & la liberté était un titre essentiel à quiconque se mettait sur les rangs. Les Grecs ne se sont relâchés de cette sévérité qu'en faveur des affranchis, exception consacrée par quelques inscriptions qui sont parvenues jusqu'à nous.

Il est donc certain qu'originairement chaque prétendant devait être de condition libre; mais pourvu qu'il sortît de parens honnêtes, la condition la plus vile n'était point un titre d'exclusion. On lit dans Athénée que Corébe, le premier qui combattit aux jeux Olympiques, n'était qu'un simple cuisinier; on y a vu des laboureurs & des bergers disputer le prix de la lutte & du pugilat. Le peu de distinction que l'on mit dans le choix des athlètes fut une des grandes raisons du mépris qu'Alcibiade eut toujours pour les Jeux, quoique personne ne lui fût supérieur du côté de l'adresse & de la force. Malgré cela, quelques Sénateurs ne crurent point se deshonorer en venant à Olympie faire preuve de leur habileté dans les exercices. Pausanias assure que de son tems il y en eut un qui, après avoir remporté la victoire, voulut en laisser un monument par une statue de bronze, accompagnée d'une inscription.

Cet examen de la naissance, des mœurs & de la condition des athlètes était confié aux Juges des

Jeux. On les appellait *Agonothètes*, *Athlothètes*, *Hellanodiques* ou *Hellanodices*. Ces Juges, ſelon Philoſtrate, commençaient d'abord par expoſer aux prétendans les conditions ſous leſquelles ils pouvaient être admis. » Si votre aſſiduité, leur diſaient-ils, vous a mérité l'honneur de paraître aux Jeux olympiques, ſi vous n'avez à vous reprocher aucune lâcheté ni aucune infâmie, vous pouvez demeurer ici avec confiance; mais quiconque de vous autres ne ſe ſentira pas tel que nous le demandons, peut ſe retirer où bon lui ſemblera «.

Après cet avertiſſement on faiſait paſſer en revue chacun de ces prétendans : un héraut lui mettait une main ſur la tête, de l'autre il impoſait ſilence aux aſſiſtans, & le promenait dans toute l'étendue du ſtade, demandant à haute voix ſi perſonne n'accuſait cet homme de quelque crime, s'il était irréprochable dans ſes mœurs, en un mot s'il n'était ni eſclave, ni voleur.

Cet examen fait l'éloge de la ſageſſe des Grecs; mais l'athlète, à qui ſouvent l'intérêt ſeul inſpirait le deſir de combattre, devait-il être placé à côté du guerrier, devait-il être mis en parallèle avec Cimon, Milthiade, Thémiſtocle, Philopœmès, Epaminondas, & tant d'autres dont l'Etat avait reçu les ſervices les plus ſignalés? Telle a été & telle ſera toujours la marche du cœur humain. Le peuple eſtime & révère les grands hommes; mais

l'attrait du plaisir les lui fait oublier, & de l'instant qu'il se présente,

» **Minerve est éconduite, & Vénus a la pomme** «.

Les Romains seraient encore les maîtres du monde, si la magnificence & la multiplicité de leurs fêtes n'eussent introduit chez eux le luxe & la mollesse qui bientôt leur firent perdre de vue l'héroïsme & la gloire de leurs ancêtres.

Lorsque les athlètes avaient passé en revue devant le peuple, ils juraient, 1°. d'être soumis pendant dix mois de suite à tous les exercices & à toutes les épreuves que demandait l'institution athlétique; 2°. d'observer avec la plus grande régularité les loix prescrites dans chaque sorte de combat, & qu'ils ne feraient rien, ni directement, ni indirectement contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. Ils prêtaient ce serment aux pieds de la statue de Jupiter, surnommé ορκιος, & qui tenait un foudre dans chaque main.

Pour plus grande précaution, les Juges faisaient jurer la même chose aux pères des athlètes, s'ils étaient présens; à leurs frères, & enfin à leurs Gymnastes ou Maîtres d'exercices : les uns & les autres s'engageaient solemnellement à n'employer aucune mauvaise manœuvre, aucun artifice pour procurer la victoire à leur protégé.

Alors les *Agonothètes* écrivaient sur un registre

les noms & le pays des athlètes. A l'ouverture des Jeux, un Héraut les proclamait en public, & faisait un dénombrement exact de ceux qui devaient paraître dans chaque sorte de combat.

Rien ne pouvait dispenser un concurrent de se trouver au rendez-vous indiqué; s'il y manquait il était exclu. Nous avons dans Pausanias un exemple remarquable de cette sévérité. Apollonius Rhautis natif d'Alexandrie, devait disputer le prix du pugilat aux Jeux olympiques. Il arriva trop tard à Olympie, & allégua pour excuse que les vents contraires l'avaient retenu aux îles Cyclades. Héraclide, son concitoyen & son rival, répondit qu'il n'avait manqué le jour du rendez-vous que parce qu'il s'était amusé sur sa route à recueillir quelques sommes, en combattant aux Jeux que l'on célébrait dans l'Ionie; & les Eléens, non contens de donner l'exclusion à cet Apollonius, mais encore à quelques autres athlètes qui étaient arrivés aussi tard que lui, décernèrent la couronne à Héraclide qui ne combattit point, faute d'antagoniste.

Le jour de la célébration des Jeux arrivé, on réglait les rangs des athlètes qui devaient se montrer dans chaque espèce de combat : c'était le sort qui en décidait; & dans les Jeux où plus de deux concurrens pouvaient disputer en même-tems le prix proposé, tels que la course à pied, la course

des chars, &c., les champions ſe rangeaient dans l'ordre ſelon lequel on avait tiré leurs noms.

Dans la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, où les athlètes ne pouvaient combattre que deux à deux, on les appariait auſſi au haſard, mais d'une manière différente; & voici celle que l'on employait aux jeux Olympiques.

On plaçait devant les Juges une urne conſacrée au Dieu en l'honneur de qui ces jeux ſe célébraient; on mettait dans cette urne des ballotes de la groſſeur d'une féve, & dont le nombre répondait à celui des combattans: ſur deux de ces ballotes on écrivait la lettre A, ſur deux autres la lettre B, & ainſi du reſte. Enſuite les athlètes s'approchaient, & après avoir invoqué Jupiter, chacun deux mettait la main dans l'urne d'où il tirait une ballote. Alors un des Juges faiſait ſa ronde, examinait les ballotes de chacun, & appariait ceux qui avaient des lettres ſemblables.

Il était de l'intérêt des athlètes d'avoir les yeux ouverts ſur la conduite de ceux qui les faiſaient tirer au ſort, & qui par adreſſe pouvaient favoriſer l'un ou l'autre des concurrens. Il était par exemple, très-déſavantageux d'être tiré des derniers pour la courſe, & d'être apparié pour la lutte & le pugilat avec un adverſaire beaucoup plus fort; auſſi les athlètes examinaient-ils avec la plus grande attention & l'urne, & celui qui faiſait tirer les bal-

lotes. Aulugelle raconte un fait singulier à ce sujet & qui mérite d'être cité. Un athlète de Samos, nommé Œgles, muet de naissance, se trouvant aux jeux sacrés, s'apperçut que celui qui faisait tirer au sort usait de quelque supercherie : cette vue causa une telle émotion dans les organes de cet athlète, qu'il sentit aussi-tôt sa langue se délier, & s'adressant à celui dont la fidélité lui était suspecte : *je vous vois faire*, lui cria-t-il à haute voix. Il continua le reste de sa vie à parler distinctement & avec facilité.

Quelque persuadé que l'on fût de l'émulation qui régnait parmi les athlètes, on les animait encore par les exhortations les plus vives, & c'est alors que le desir de vaincre les engageait à invoquer les Dieux, quoiqu'il n'y eût aucune loi particulière qui les y obligeât; il suffit d'ouvrir Homère pour être convaincu que ces invocations étaient en usage parmi eux.

D'après ce que nous avons dit sur les athlètes, préliminaires qui nous ont paru nécessaires pour les faire connaître, entrons dans la lice, jetttons un coup d'œil sur les différens combats qui s'y faisaient, & voyons quelle était la pompe de ces jeux qui ont été pendant si long-tems les délices de la Grèce.

JEUX OLYMPIQUES.

LES jeux Olympiques étaient consacrés à Jupiter, & doivent leur nom à Olympie, ville du Péloponèse, que l'on appelle aujourd'hui *Langanica*, dans laquelle on les célébrait tous les quatre ans, vers le solstice d'été. Diodore de Sicile & quelques autres Ecrivains, prétendent qu'ils furent institués par Hercule de Crète, mais ils ne disent point dans quel tems, & nous nous en tiendrons au sentiment commun, qui en fixe l'établissement à l'an du monde 2635, sous le règne d'Ocrise Roi d'Argos. Ils éprouvèrent depuis diverses révolutions, & furent alternativement renouvellés ou interrompus jusqu'au règne d'Iphitus qui les rétablit, selon les uns, l'an du monde 3208, & selon les autres 3278; le 3983 de la période Julienne, 409 ans après la prise de Troye, & 776 avant l'Ere Chrétienne. Eschile était alors Préteur perpétuel, ou Gouverneur à vie de la ville d'Athènes. *Voyez* Sponde, Torneil, Salian.

Pour augmenter à ces jeux le concours des spectateurs, Iphitus ordonna que toutes affaires cesseraient pendant leur célébration à laquelle il donna cinq jours de durée.

Nous avons fait des recherches inutiles pour dé-

couvrir quel a été le motif de l'établissement de ces jeux; mais si on le doit à Hercule, comme le pensent plusieurs Historiens, n'est-il pas naturel d'imaginer que le plus grand des Héros a voulu perpétuer dans la Grèce l'exemple qu'il avait donné de la bravoure la plus décidée, & qu'en continuant après lui ces sortes de spectacles, les Grecs n'ont eu d'autre idée que celle d'exercer leur jeunesse, & de lui inspirer le desir de la gloire.

On ignore de même pourquoi ces jeux furent consacrés à Jupiter, mais il est à présumer qu'ayant été les premiers institués, les Grecs jugèrent que le premier des Dieux devait en recevoir les honneurs. Aussi rien de si magnifique, rien de si riche que le temple qu'ils lui érigèrent sous le nom de Jupiter Olympien. Les Auteurs du voyage de Grèce, Apulée, Kirsker, & sur-tout Pausanias, en ont fait des descriptions très-détaillées; & nous regrettons que le genre de notre Ouvrage ne nous permette pas de les donner au Lecteur.

A l'égard des sacrifices qui s'y faisaient, & des rits que l'on y observait, nous aurons occasion d'en parler lorsque nous jetterons un coup d'œil sur les cérémonies religieuses des Anciens; nous verrons si celles que l'on pratique dans nos spectacles sont les mêmes, ainsi que les temples, les costumes, les autels, les vases, &c..... Nous espérons que nos recherches sur ces différens objets

ne laisseront rien à desirer, & que les dessins que nous en procurerons seront de la plus grande exactitude.

Le premier jour des jeux Olympiques consistait tout entier en sacrifices, le second était destiné au Pentathle & à la course à pied, le troisième au combat du Pancrace & à la lutte simple, les deux autres, aux courses à pied, & à celles des chevaux & des chars.

De ces exercices, les quatre premiers se faisaient dans la Palestre. C'était un terrein divisé en stades, de 125 pas géométriques chacun, & couvert de sable & de boue, afin que si les athlètes venaient à tomber, ils ne pussent ni se blesser, ni se tuer.

C'était-là, comme nous l'avons écrit plus haut, que les Lacédémoniennes aimaient à se distinguer; fait qui nous est encore confirmé par Cicéron dans ses Tusculanes, où après avoir parlé de la mollesse dans laquelle les filles des autres nations étaient élevées, il dit en parlant de celles de Sparte: » Il leur est bien plus doux de s'exercer dans la Palestre, de nager dans l'Eurotas, de s'exposer au soleil, à la poussière, à la fatigue des gens de guerre, qu'il leur serait flatteur de ressembler aux filles barbares. Il se mêle, à la vérité, de la douleur dans la violence de leurs exercices; on les choque, on les frappe, on les repousse; mais ce travail même est un remède contre la douleur «.

On a ſouvent employé le mot *Paleſtre* au figuré; témoin Pyrrhus, qui ne pouvant ſe rendre maître de la Sicile, s'embarqua pour l'Italie, & tournant la vue vers cette Iſle, il dit à ceux qui l'accompagnaient : » Mes amis ! quelle paleſtre nous laiſſons-là aux Carthaginois & aux Romains !

Le mot *Pentathle* renfermait le ſaut, la courſe, le palet, le javelot & la lutte.

On connaît les différentes manières de jouer au palet, & nous n'en dirons rien, ainſi que du ſaut, qui conſiſtait à franchir un foſſé, ou quelque élévation marquée.

A l'égard de la courſe, la convention ordinaire était de parcourir un ſtade, & quelquefois deux. Les Epéens donnèrent différens noms à ceux qui faiſaient cet exercice. Ils appellèrent *Dromides*, c'eſt-à-dire coureurs, ceux qui de célérité paſſaient tous les autres, & qui avaient en courant, la force de pouſſer & retenir leurs adverſaires. De ces coureurs, les uns étaient *Stadiodromes*, titre qu'ils méritaient lorſqu'ils avaient parcouru un ſtade; les autres *Diaulodromes*, lorſqu'après avoir couru ce même ſtade & être parvenus au mète, ils revenaient à l'endroit d'où ils étaient partis. Les plus forts étaient les *Dolichodromes*, qui couraient ſix ſtades; ce qui vraiſemblablement faiſait trois fois l'aller & le venir.

C'était une ſupercherie puniſſable dans la courſe,

non-ſeulement de tirer en-arrière un athlète, en l'attrapant par ſa chevelure ou par quelqu'autre endroit, mais de le pouſſer de la main, à droite ou à gauche, pour l'écarter de ſa route & le jetter par terre.

Si l'athlète manquait à la moindre de ces conditions, il ſubiſſait auſſi-tôt les peines impoſées par les loix qu'il avait juré d'obſerver. Ce ſoin regardait les *Maſtigophores* qui, par l'ordre des *Agonothètes*, & ſouvent à la prière des ſpectateurs, frappaient le coupable de verges.

Pour mériter ce châtiment, il ſuffiſait d'avoir prévenu, pour entrer en liçe, ou ſon rang ou le ſignal convenu. Si l'on découvrait quelque colluſion entre deux antagoniſtes, & qu'ils paruſſent vouloir s'épargner réciproquement, en combattant avec trop de négligence, on leur impoſait la même punition. Tel était auſſi le ſort de ceux qui, après avoir été exclus des Jeux, oſaient encore y paraître, ne fût-ce que pour réclamer la palme qu'ils prétendaient leur appartenir, quoiqu'ils l'euſſent gagnée ſous un nom emprunté. Cette aventure, au rapport de Thucidide, arriva au Lacédémonien Lichas uniquement pour s'être déclaré le maître du char qui avait remporté le prix aux jeux Olympiques, ſous le nom du peuple Thébain, & pour avoir couronné lui-même le conducteur de ce char, dans un tems où l'enttée des Jeux était interdite

aux Lacédémoniens. La guerre du Péloponèse désolait cette partie de l'Univers, & l'on craignait beaucoup que les compatriotes de Lichas, indignés de l'outrage qu'on lui avait fait, ne vînssent, à main armée, interrompre la célébration des Jeux; mais, contre toute espérance, ils les laissèrent continuer & terminer, sans y apporter aucun trouble.

On punissait également les athlètes qui corrompaient leurs adversaires par argent; & les Juges les condamnaient à des amendes pécuniaires que l'on employait à ériger des statues en l'honneur des Dieux. On lit dans Pausanias que le premier qui subit cette loi, fut le Thessalien Eupole, & que l'on amenda comme lui ceux de ses concurrens qui s'étaient laissés corrompre. Il ajoute que l'Athénien Callipe, à qui l'on avait infligé la même peine, implora le crédit de sa nation; mais que les Eléens, non contens d'interdire l'entrée des Jeux aux protecteurs de Callipe, firent ensorte que l'Oracle de Delphes, consulté par les Athéniens sur divers sujets, garda le plus profond silence jusqu'à ce que l'amende fût entièrement payée.

Les Grecs ne firent pas plus de grace à Damonique Eléen, que le desir de voir son fils victorieux aux jeux Olympiques, avait engagé à séduire l'athlète Fossandre, afin qu'il eût la complaisance de se laisser vaincre. On amendait aussi ceux qui après s'être présentés

préſentés au combat, n'avaient pas le courage de le ſoutenir. C'eſt ce qui arriva à un *Pancratiaſte* d'Alexandrie, que la crainte de ſes adverſaires fit diſparaître la veille du Pancrace.

Revenons aux Jeux que nous n'avons quittés que pour détailler ces objets ſur leſquels nous n'aurons point à revenir, excepté lorſque nous parlerons des Romains, qui en imitant les Grecs ont modifié dans pluſieurs points leurs loix & leurs uſages.

Nous en ſommes reſtés au *Javelot*, qui était une eſpèce de dard que l'on adreſſait à un but déterminé, & la victoire était à celui qui en approchait le plus. C'eſt donc aux Grecs que nous devons l'invention du Palet, du Saut & du Javelot, que nous nommons arc ou arquebuſe. A l'égard des *Dromides*, nous les retrouvons dans nos Coureurs, toujours étonnans par la promptitude avec laquelle ils font de très-longues routes ſans prendre le moindre repos. Eſt-il dans l'humanité de ſacrifier à ſon luxe la vie & la ſanté de cette ſorte de valets! C'eſt une queſtion que nous ne déciderons point.

Le cinquième combat Gymnaſtique était la lutte dans laquelle, depuis Théſée, les athlètes mirent en œuvre, non-ſeulement la force du corps, mais encore toute la dextérité, toute la fineſſe qu'ils avaient acquiſes dans les longues préparations auxquelles ils s'étaient aſſujettis.

Il ne faut pas conclure de là qu'un athlète eût la liberté d'enfreindre les loix dans lesquelles cette vigueur & cette souplesse devaient se contenir. Il lui était expressément défendu de tuer son adversaire volontairement & de propos délibéré. Lorsque malheureusement pareil accident arrivait, le meurtrier, selon les loix athlétiques, ne pouvait être mis en justice ; mais il était privé de la couronne, malgré la victoire qu'il avait remportée. Cette punition, selon Pausanias, fut si sensible à Cléomède, qu'il en perdit l'esprit.

Les mêmes loix défendaient aux lutteurs de se mordre les uns les autres, de se pocher les yeux, de se frapper les côtés avec l'extrémité des doigts. Tout cela était permis chez les Lacédémoniens, si nous en croyons Philostrate, qui ajoute qu'à Olympie on souffrait que les athlètes se serrassent la gorge presque jusqu'à s'étrangler. Pausanias est de son avis ainsi que Plutarque, qui raconte qu'un Lacédémonien saisi au collet, & sur le point d'être terrassé par son adversaire, lui mordit le bras, & que celui-ci s'étant écrié, *tu mords comme les femmes ;* l'autre lui répondit : *non pas comme les femmes, mais comme les lions.*

Quoi qu'il en soit, leurs moyens de force & d'adresse consistaient à s'empoigner réciproquement les bras, à se retirer en avant, à se pousser, & à se renverser en arrière à s'entrelacer les membres,

à se prendre au collet, à s'embrasser étroitement, à se secouer, à se plier obliquement & sur les côtés, à se prendre au corps, & à s'élever en l'air, à se heurter de front, à se tordre le col, enfin à se donner le croc en jambe. Si le premier renversé attirait l'autre sur lui, pour lors ils luttaient couchés sur le sable jusqu'à ce que l'un des deux contraignît son adversaire à demander quartier.

Comme les onctions rendaient la peau trop glissante & conséquemment très-difficile à empoigner, les lutteurs se roulaient, ou dans la boue, ou dans la poussière dont la lice était couverte; précaution qui devenait inutile lorsqu'ils combattaient sans se prendre au corps.

Cette lutte consistait à se croiser les doigts en se les serrant fortement, à se pousser en se joignant les paumes des mains, à se tordre les poignets & les jointures des bras. L'athlète Léontisque fut un des plus célèbres dans ce gence d'exercice. Mais pour avoir une idée de la lutte, il faut lire la description de celle d'Ajax & d'Ulysse dans Homère, de celle d'Hercule & d'Achéloüs dans Ovide, de celle d'Hercule & d'Ajax dans Lucain, de celle de Tydée & d'Agyllée dans la Thébaïde du Stace. On trouvera aussi dans Pausanias, que ces divers combats ne s'introduisirent que successivement dans le Pentathle; que ce ne fut que dans la 18e. Olympiade que l'on y vit paraître des lutteurs, & que

le Lacédémonien Eurybate eſt le premier que l'on y ait couronné. Nous ajouterons que pour mériter la palme, il fallait la remporter dans les quatre autres Jeux, le palet, le ſaut, la courſe & le javelot.

La lutte qui nous fournira des deſſins tirés de l'antique, lorſque nous en ſerons aux Romains; la lutte dis-je, eſt le ſeul exercice qui n'exiſte point parmi nous, excepté peut-être chez les Anglais, qui à la vérité n'ont pas de luttes publiques, mais qui très-ſouvent font des aſſauts à coups de poing, & chez les Bas-Bretons dont l'uſage eſt de ſe battre à coups de tête comme les béliers.

Ils ont encore une autre lutte dans laquelle les deux adverſaires ſont armés d'un bâton de deux pieds de longueur, ou environ, qu'ils font tourner entre leurs doigts, avec une rapidité incroyable, & la victoire appartient à celui qui trouve le moyen de faire tomber ce bâton des mains de ſon rival. Ordinairement les coups ſont défendus par-tout, excepté à la tête; partie du corps à laquelle les Bas-Bretons craignent le moins les bleſſures. Ils dirigent ce bâton avec tant d'adreſſe, qu'en le laiſſant échapper de leur main, ils le lancent aſſez juſte pour attrapper en l'air une pierre jettée d'un endroit indiqué. De tems en tems les Seigneurs du pays donnent de ces eſpèces de luttes, & décernent un prix au plus adroit.

Le troiſième jour des jeux Olympiques était deſ-

tiné au pancrace, qui n'était autre chose que la lutte, & le pugilat réunis. Dans la lutte il était défendu de se servir des poings, dans le pugilat de se colleter, & dans le pancrace, non-seulement il était permis de le faire, mais même d'employer le secours des dents & des ongles.

Les Pyctes ou Plectiques, qui chez les Latins se sont nommés *Pugiles*, se plaignaient, selon Cicéron, en jettant les cestes, non par défaut de courage ou par excès de douleur, mais parce qu'avec le cri & la voix, ils avaient le cœur plus grand, & donnaient le coup plus véhément.

Dans les premiers tems, comme nous l'avons dit, ils se battaient avec les poings, & ce ne fut que dans la suite qu'ils se servirent des cestes dont nous venons de parler.

C'était une espèce de gantelet ou mitaine, formé de plusieurs courroies ou bandes de cuir, que l'on attachait à l'avant-bras & qui ne montait pas plus haut que le coude. On en distinguait de quatre sortes : les *imantes*, qui étaient faits d'un simple cuir de bœuf non corroyé ; les *myrmécos*, qui étaient garnis de plaques de cuivre, de fer ou de plomb ; les *miléïques*, faits avec des courroies fines, qui laissaient le poignet & les doigts à découvert ; les *sphæræ*, dont la forme n'est pas connue, mais que d'après Henri Etienne on a jugés devoir être des balles de plomb cou-

ſues dans une bande de cuir de bœuf. Comme ces armes portaient des coups très-dangereux, les athlètes ſe couvraient la tête d'une calotte nommée *amphotide*, & qui ſervait à leur garantir les tempes & les óreilles. A l'article des Jeux Romains, on trouvera les deſſins exacts de ces armes, avec ceux des chars à deux & à quatre chevaux.

Le pancrace s'introduiſit aux jeux Olympiques dans la 28e. Olympiade, & le Syracuſain Ligdanius fut le premier qui en remporta le prix. On prétend qu'il était de la taille & de la force d'Hercule. Soſtrate n'eut pas moins de célébrité que lui. Pauſanias prétend qu'il était ſi fort, qu'en prenant ſon adverſaire avec les mains, il le preſſait ſi violemment qu'il lui arrachait la vie. Comme de pareils meurtres étaient involontaires les Grecs n'en puniſſaient point les auteurs; & parmi les loix d'Athènes il y en avait une qui déclarait innocent celui qui tuait ſon rival ſans le vouloir, attendu que l'on ne conſidérait point l'action en elle-même, mais l'intention de celui qui la commettait. Ce même Soſtrate, que nous venons de citer, fut couronné douze fois dans les différens Jeux, & les Grecs lui élevèrent une ſtatue qui exiſtait encore du tems de Pauſanias.

Les athlètes du Pancrace s'appellaient *Pancratiaſtes*, c'eſt-à-dire lutteurs & pugiles, qui ſouvent paſſaient des heures entières à ſe harceler &

à se fatiguer mutuellement par l'extension continuelle de leurs bras. » Chacun, dit l'Auteur de cet Article dans l'Encyclopédie, chacun frappait l'air de ses poings, & tâchait d'éviter par cette sorte d'escrime les approches de son adversaire. Lorsqu'ils se battaient à outrance, ils en voulaient sur-tout à la tête & au visage. L'un des athlètes venait-il de toute la roideur de son corps se lancer contre l'autre pour le frapper, il y avait une adresse merveilleuse à esquiver le coup en se détournant légèrement; ce qui faisait tomber l'athlète par terre & lui enlevait la victoire. Quelqu'acharnés qu'ils fussent, l'épuisement où les jettait une trop longue résistance les obligeait à faire de petites trèves. Ils suspendaient donc le pugilat de concert pour quelques momens qu'ils employaient à se remettre de leurs fatigues, & à essuyer la sueur & le sang dont ils étaient couverts; après quoi ils revenaient à la charge, & continuaient à se battre jusqu'à ce que l'un d'eux laissant tomber ses bras de défaillance, fît connaître qu'il succombait à la douleur & à l'extrême lassitude, & qu'il cédait la palme à son concurrent «.

On a vu des athlètes tomber sur l'arène morts ou mourans, & presque toujours ils sortaient du combat défigurés au point qu'ils en étaient méconnaissables. Aussi le pugilat était-il l'exercice le moins estimé, non pas cependant chez les Sa-

miens qui furent les meilleurs pugiles de la Grèce.

Nous allons dire quelques mots des *Discoboles* ou des *Sauteurs ;* après quoi nous passerons aux deux derniers jours des jeux Olympiques, dans lesquels nous donnerons une idée de la course des chars & des triomphes décernés aux vainqueurs des différens combats.

On appellait *Discoboles* ceux qui faisaient profession de l'exercice du disque, espèce de palet de pierre, de plomb ou d'autre métal, large d'un pied à-peu-près, & percé par le milieu ; il fallait le jetter ou en haut ou en long, & le prix était à celui qui le lançait ou plus haut ou plus loin.

L'origine de cet exercice remonte jusqu'aux tems fabuleux. Ovide raconte qu'Apollon se dérobait du ciel pour venir à Sparte se livrer à cet amusement avec le bel Hyacinte qui fut tué par ce Dieu même d'un coup de disque que le jaloux zéphyre détourna pour le faire tomber sur la tête de ce jeune homme.

Pausanias en attribue l'invention à Persée, fils de Danaé, qui comme Apollon eut le malheur de tuer d'un coup de disque Acrise son ayeul. Des accidens aussi funestes n'empêchèrent pas les Grecs de l'adopter même avant la guerre de Troye ; & si l'on en croit Homère, c'était un des Jeux favoris des troupes d'Achille pendant le tems où son ref-

ſentiment contre les Rois d'Argos & de Mycènes le retenaient ſur le rivage de la mer. On lit dans le même Auteur qu'aux funérailles de Patrocle il y eut un prix propoſé pour cet exercice, qu'Ulyſſe le trouva établi à la Cour d'Alſinoüs Roi des Phéaciens, & qu'il ne dédaigna pas d'y lancer ſon diſque qui tomba beaucoup plus loin que celui de ſes antagoniſtes.

Lorſque les *diſcoboles* voulaient le pouſſer, ils prenaient la poſture la plus propre à favoriſer cette impulſion, c'eſt-à-dire qu'ils avançaient un de leurs pieds ſur lequel ils courbaient tout le corps; enſuite balançant le bras chargé du diſque, ils lui faiſaient faire pluſieurs tours preſque horizontalement pour le charger avec plus de force, après quoi ils le pouſſaient de la main, du bras, & pour ainſi dire de tout le corps, qui ſuivait en quelque ſorte la même impreſſion. Le peintre Tauriſque & les ſculpteurs Nancydes & Myron, ſe ſont étudiés dans leur tems à rendre au naturel l'attitude de cette ſorte d'athlètes; nous nous contenterons de donner dans ſon tems, le deſſin de la ſtatue de lanceur de diſque, la plus belle que l'on ait faite dans ce genre, & qui appartient au grand Duc de Toſcane: on ignore le nom du ſtatuaire.

Lincée fut le premier qui mérita le prix du diſque aux jeux Olympiques; on avoit ſoin d'en marquer exactement chaque coup, ſoit avec un piquet, ſoit

avec une flèche que l'on plantait dans l'endroit où il était tombé, ce qui fait présumer qu'il n'y avait qu'un seul disque pour tous les antagonistes. Un athlète à qui le disque glissait de la main au moment de le lancer, était hors de combat, & n'avait plus de droit au prix, aussi avaient-ils soin de le frotter de sable ou de poussière, afin de pouvoir le tenir plus ferme & plus serré.

On n'est point assuré du véritable costume des *discoboles*, & l'on ne sait si pour disputer le prix du disque, ils étaient nuds comme les autres athlètes; l'affirmative, selon M. le Chevalier de Jaucourt, paraît vraisemblable. » En effet, dit-il, il semble que l'on peut inférer la nudité des *discoboles*, de la manière dont Homère dans l'Odissée s'explique à ce sujet; car en disant qu'Ulysse sans quitter sa robe, sauta dans le stade, prit un disque des plus pesans, & le poussa plus loin que n'avaient fait ses antagonistes, ce Poète fait assez entendre que les autres athlètes étaient nuds, en relevant par cette circonstance l'adresse de son héros. De plus, l'exercice du disque n'ayant eu lieu dans les Jeux publics que comme faisant partie du Pentathle, où les athlètes combattaient absolument nuds, il est à présumer que pour lancer le disque, ils demeuraient dans le même état qui leur était d'ailleurs plus commode que tout autre. Enfin, comme ils faisaient usage des onctions, pour aug-

menter la force & la souplesse de leurs muscles, ces onctions eussent été incompatibles avec toute espèce de vêtement. Ovide, qui sans doute n'ignorait aucune des circonstances essentielles aux combats Gymniques, décrivant la manière dont Apollon & Hyacinte se préparent à l'exercice du disque, les fait dépouiller l'un & l'autre de leurs habits, & se rendre la peau luisante en se frottant d'huile avant le combat.

» *Corpora veste levant, & succo pinguis olivi*
» *Splendescunt, latique ineunt certamina disci* «.

Faber, qui n'est pas de l'avis que nous embrassons, & qui pense que les *discoboles* étaient vêtus de tuniques, ou portaient du moins par bienséance une espèce de caleçon, de tablier, où d'écharpe, allègue pour preuve de son opinion les *discoboles* représentés sur une médaille de l'Empereur Marc-Antoine, frappée dans la ville d'Apollonie, & produite par Mercurial dans son Traité de l'Art Gymnastique. Mais 1o., cette médaille est très-suspecte, parce qu'on ne la trouve dans aucun des cabinets & des recueils que nous connoissons. 2°. Quelque vraie qu'on la suppose, elle ne peut détruire ni la vraisemblance, ni les autorités formelles que nous avons rapportées sur la nudité des *discoboles*, & elle prouverait tout au plus que dans quelques occasions particulières, dans certains lieux

& dans certains tems on a pu déroger à la coutume générale. » Œtius, Arétée, Paul Eginette & Galien ont regardé l'exercice du disque comme très-utile à la santé, & le conseillent, tant pour prévenir ou guérir les vertiges, que pour faciliter la fluidité & la circulation du sang. Il paraît aussi que l'art militaire en tirait un secours très-important; & les mêmes auteurs prétendent qu'un bras accoutumé par degrés à manier & à lancer un fardeau aussi pesant que le disque, ne rencontrait rien dans les combats qui pût résister à ses coups.

» Les *sailleurs*, selon M. du Choul, portaient en leurs mains, pour mieux saillir, des *altères*, qui étaient de petites masses ou boules de plomb, faites à la façon d'un cercle, qui avait la moitié plus de longueur que de largeur, & auxquelles étaient des boucles pour y mettre les mains à l'aise comme dedans un bouclier. Entre les différens exercices des athlètes, il y en avait qui se faisaient en jettant les altères, ou bien de tenir en un lieu le pied ferme, & à la main une pomme qui ne se pût ôter, comme le faisait Milon le Crotoniate pour montrer une grande ostentation de force «.

Nous voilà parvenus aux quatrième & cinquième jour des Jeux, qui étaient consacrés aux courses à pied dont nous avons parlé, & à celles des chevaux & des chars qui demandent un assez long détail, que nous commencerons par la description de

l'Hyppodrôme dans lequel se faisait cet exercice.

Le sentiment général fixe la longueur de celui d'Olympie à quatre stades, & à un de largeur, ce qui faisait 1500 pas géométriques d'une part, & 125 de l'autre.

Ce terrein était précédé d'une enceinte dans laquelle les combattans se rassemblaient avec leurs chars & leurs chevaux; elle avait 400 pieds de long, & perdait peu à peu de sa longueur vers l'Hyppodrôme où elle finissait en éperon de navire: de droite & de gauche on y avait pratiqué des remises, sous lesquelles les chars & les chevaux étaient renfermés & retenus par de longues cordes tendues d'un bout à l'autre. Chacune de ces cordes tombait au moment indiqué, & alors les combattans allaient se placer sur une même ligne de laquelle ils partaient.

L'Hyppodrôme qu'ils avaient à parcourir était, comme nous l'avons dit, un quarré-long, à l'extrémité duquel se trouvait la borne qu'il fallait atteindre, & qui était placée au milieu de la largeur, dans un quarré beaucoup plus petit; elle y était resserrée de manière que, soit à côté, soit derrière, il ne pouvait passer de front qu'un seul char: mais auprès de ce terre-plein régnait une tranchée d'une pente douce, disposée de façon que celui qui suivait un char brisé pouvait y descen-

dre, en parcourir une partie, remonter & ſe rapprocher de la borne.

C'était alors qu'il fallait avoir l'art de modérer ſes chevaux, animés par le bruit des tymbales & des trompettes, ſans quoi l'on allait ſe briſer contre cette borne autour de laquelle on était obligé de décrire pluſieurs cercles, & que l'on raſait quelquefois de ſi près que l'on avait l'air de la toucher.

Les Juges étaient aſſis à l'une des extrémités de l'Hippodrôme, près de l'endroit où ſe terminait la courſe, & les ſpectateurs étaient placés le long d'un mur à hauteur d'appui, par lequel toute l'enceinte de la lice était fermée.

Comme notre intention eſt de comparer l'Hyppodrôme avec le grand cirque des Romains, nous attendons que nous ſoyons parvenus à cette époque pour donner ces deux deſſins. On verra dans l'enceinte qui précédait le premier, un tombeau que l'on diſait être celui d'Endimion, & la figure d'un génie nommé Taraxippus, dont le ſeul aſpect ſelon les Anciens, inſpirait l'épouvante aux chevaux des athlètes.

Les chars deſtinés à la courſe & dont on ſe ſervait auſſi dans les fêtes publiques, étaient une eſpèce de coquille portée par deux roues. Elle était plus élevée par-devant que par derrière, & ornée de peintures & de ſculptures; nous en donnerons

quelques modèles. On attelait ces chars, ou de deux chevaux ou de quatre, jeunes ou faits, de poulains ou de mules, & cette diverſité d'attelages formait différentes ſortes de combats.

Un char attelé de deux chevaux s'appellait en grec συνωρία, & chez les Latins *bigæ*. On prétend que l'un de ces chevaux était blanc, l'autre noir dans les pompes funèbres. Quoiqu'il en ſoit, la courſe a deux chevaux d'un âge fait, fut introduite aux jeux Olympiques dans la 98e. Olympiade : par chevaux d'un âge fait, on entendait des chevaux de cinq ans. Les chars attelés de quatre ſe nommaient en grec τεθρίππα, & chez les Latins *quadrigæ*; nous aurons occaſion de revenir ſur ces différens objets.

Chez les Grecs, la courſe à quatre chevaux était la plus noble & la plus magnifique. Elle fut inſtituée ou renouvellée aux jeux Olympiques dès la 25e. Olympiade, ainſi elle précéda la courſe à deux chevaux de plus de 278 ans.

Le timon des chars était fort court, & les chevaux y étaient toujours attelés de front; ils en déployaient leurs mouvemens avec plus d'ardeur & de liberté. Dans les courſes à quatre, les deux du milieu étaient les moins vifs, les deux autres qui étaient les plus vigoureux & les mieux dreſſés, étaient l'un à droite & l'autre à gauche, direction qu'il fallait prendre pour aller gagner la borne;

auſſi le cheval qui était de ce côté-là dirigeait-il les trois autres.

La race de ceux qui avaient vaincu ſouvent était illuſtrée, comme l'eſt aujourd'hui celle des bons chevaux Anglais, & l'on n'en faiſait des préſens que dans les occaſions les plus importantes. C'était une des richeſſes les plus précieuſes de celles qu'Agamemnon fit propoſer à Achille pour appaiſer ſon reſſentiment.

On ignore combien il ſe raſſemblait de chars à la barrière d'Olympie, mais il eſt certain qu'on en lâchait pluſieurs à la fois dans l'Hyppodrôme; auſſi quelques-uns étaient-ils renverſés en chemin, & le prix n'était décerné qu'à celui qui ayant doublé le premier la borne le nombre de fois convenu, arrivait le premier à la barrière; je dis le nombre de fois convenu, parce que ce nombre n'était point uniforme chez les Grecs : Homère n'en compte qu'un, Pindare douze, Sophocle ſix ou ſept.

Les courſes des Romains, & celles qui ſe firent autrefois dans nos carrouſels, nous obligeront de revenir ſur nos pas, & c'eſt alors que nous parlerons des différentes eſpèces de chars. Les uns en attribuent l'invention à Erictonius Roi d'Athènes, que ſes jambes torſes empêchaient d'aller à pied; d'autres à Tlépolème ou à Trochilus; d'autres enfin à Pallas. Mais il paraît par le chap. 41, ℣. 40 de

de la Genèse, que l'usage des chars datait de beaucoup plus loin.

Nous avons vu les athlètes soumis aux épreuves les plus dures & les plus rebutantes, assujétis au régime le plus austère; en un mot asservis avant & pendant la célébration des jeux à des loix que rien ne leur permettait d'enfreindre. Quel était le motif qui les animait? L'espoir des récompenses qui étaient destinées au vainqueur, & dont l'attente seule était capable de les soutenir dans une carrière aussi pénible; ces récompenses étaient de plus d'une espèce, & nous allons les parcourir.

Pendant que la victoire était encore incertaine, les spectateurs des Jeux examinaient avec la plus grande curiosité les avantages ou les disgraces des combattans, ils applaudissaient aux uns, ils encourageaient les autres, & ces clameurs, ces agitations d'un peuple, tantôt ému de compassion, tantôt frappé d'étonnement ou transporté de joie, suffisaient pour inspirer aux athlètes la vigueur qui leur était si nécessaire. C'est ainsi qu'en parle Théocrite, qui dans sa description du Pugilat de Pollux & d'Amycus, n'oublie pas d'y représenter les Grecs d'une part, & les Bébryciens de l'autre, occupés du soin d'exhorter leurs antagonistes. Les disputes, les cris, le silence, les ris, l'indignation, les chants d'allégresse, enfin les différentes passions de ces mêmes spectateurs sont exprimées dans Homère.

S'ils étaient partagés entre ces divers mouvemens, tant que le ſuccès était encore douteux, on doit ſentir avec quelle chaleur ils réuniſſaient leurs ſuffrages en faveur de ceux qui remportaient la victoire, & c'était alors qu'ils multipliaient leurs acclamations. » Il ſemble, dit Philoſtrate dans ſes tableaux, en parlant du *Pancratiaſte* Arrichion, il ſemble que cet athlète ait non-ſeulement vaincu ſon antagoniſte, mais qu'il triomphe de toute la Grèce aſſemblée aux jeux Olympiques. En effet, les uns jettent des cris de joie en ſautant ſur leurs ſiéges, les autres frappent des mains ou ſecouent leur robe; ceux-ci ſont ſi tranſportés qu'ils ne tiennent point à terre; ceux-là s'abandonnant à leurs ſaillies, luttent contre leurs voiſins, car un ſpectacle ſi ſurprenant ne permet point aux ſpectateurs de pouvoir ſe contenir; & qui ſerait aſſez inſenſible pour ne pas crier d'admiration à la vue d'un tel athlète «!

Ces acclamations étaient donc le premier fruit que les combattans retiraient de leurs victoires, & le ſignal qui leur annonçait le prix qu'ils allaient recevoir, les honneurs dont ils allaient être comblés. Ces prix ont varié ſuivant les ſiècles & les lieux où les jeux étaient célébrés : dans les uns on propoſait différentes choſes qui pouvaient s'échanger contre de l'argent; dans les autres, comme nous l'avons dit plus haut, on ne diſtribuait que

de ſimples couronnes, & ces derniers étaient ceux qui attiraient le plus de réputation aux athlètes.

Pauſanias nous apprend que ces couronnes d'olivier ſauvage aux jeux Olympiques, de laurier aux Pythiques, d'ache vert aux Néméens, & d'ache ſec aux Iſthmiques, étaient expoſées ſur des trépieds d'airain, dans la ſuite ſur des tables d'or & d'yvoire, enfin ſur des diſques ou baſſins que l'on gardait encore de ſon tems dans le tréſor d'Olympie. Quelques Auteurs prétendent qu'aux jeux Iſthmiques, on commença par donner des couronnes de pin, & enſuite d'ache ſec que l'on quitta pour reprendre les premières.

Les Juges décidaient de la victoire de l'athlète; & le héraut lui mettait la couronne ſur la tête dans l'endroit même où il avait combattu. Cette couronne était accompagnée d'une palme qu'il recevait & qu'il portait de la main droite; c'était un ſecond prix que l'on accordait à ſon mérite, & que l'on décernait dans les autres Jeux de la Grèce comme dans les Olympiques.

Plutarque attribue cet uſage à la propriété qu'a le palmier de ſe redreſſer avec d'autant plus de force qu'on a fait plus d'effort pour le courber; ſymbole parlant de la vigueur & de la réſiſtance d'un athlète qui avait mérité le prix. Ces palmes ainſi que les couronnes étaient expoſées à la vue des ſpectateurs.

Comme un athlète pouvait remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvait y gagner aussi plusieurs prix. Pausanias fait mention de quelques combattans qui ont eu cet avantage ; le premier fut un nommé Capron, qui vainquit en un seul jour à la lutte & au pancrace, & auquel on érigea deux statues à Olympie, après l'avoir couronné deux fois. L'athlète vaincu par ce Capron avait reçu une double couronne aux jeux Pythiques dans la lutte & dans le pugilat.

Clitomaque de Thèbes en a remporté trois dans le même jour aux jeux Isthmiques, où il vainquit à la lutte, au pugilat & au pancrace. On lit à ce sujet dans l'Anthologie, liv. 4, chap. 2, une épigramme du Poète Alcée : en voici la traduction.

» Tel que tu vois, Etranger, cet air courageux » de la statue de Clitomaque, tel la Grèce a vu la » force de l'original. A peine ce généreux athlète » avait-il débarrassé ses mains des armes sanglantes » avec lesquelles il venait de vaincre au pugilat, » qu'il combattit au pancrace avec une vigueur nou- » velle. Vainqueur une seconde fois, il disputa le » prix de la lutte, sans s'être auparavant couvert » de poussière ; & n'ayant pu être terrassé par son » antagoniste, il remporta un troisième prix aux » Isthmiques ; seul d'entre les Grecs il a reçu cet » honneur : Thèbes à sept portes sa patrie, & son

» pere Hermocrate partagent avec lui cette triple » couronne «.

La diſtribution de ces prix, de ces couronnes, de ces palmes, était une des principales fonctions des Magiſtrats qui préſidaient aux Jeux. Ils ſe piquaient ſur-tout d'être incorruptibles, & d'obſerver les loix de la juſtice la plus ſcrupuleuſe. Pauſanias aſſure que pour y parvenir, ils employaient dix mois à s'inſtruire des loix *Athlétiques* ou *Agoniſtiques*, & que pour n'être point tentés de les enfreindre, ils remettaient l'ouverture des lettres de recommandation qu'apportaient certains athlètes, juſqu'à ce que ceux-ci euſſent combattu.

Cette intégrité rendit très-reſpectable l'emploi des *Hellanodiques* : auſſi Hérode, ſurnommé *le Grand*, n'en dédaigna-t-il pas le titre aux jeux Olympiques de la 191e. Olympiade; tems où il traverſa la Grèce pour ſe rendre à la cour d'Auguſte. Il donna un fond conſidérable aux Eléens pour rétablir ces Jeux dans leur premier éclat, & par reconnaiſſance ils l'en élurent Préſident pour toute ſa vie; fonction qui ordinairement finiſſait avec la célébration des Jeux.

Quelle que fût la déférence des Grecs pour le jugement des *Hellanodiques*, il arrivait quelquefois un incident qui obligeait les athlètes d'en appeller au Sénat d'Olympie, qui décidait ſouverainement.

Paufanias cite pour exemple de cette coutume, le différent de deux combattans qui, après avoir difputé le prix de la courfe, furent déclarés tous deux vainqueurs; l'un par deux des trois Juges, & l'autre par le troifième. Le dernier athlète qui était étranger convoqua le Sénat, & accufa les deux *Hellanodiques* qui lui avaient été contraires, de s'être laiffés corrompre par l'argent d'Eupolème fon concurrent, qui était Eléen.

Auffi-tôt que l'athlète vainqueur avait reçu la couronne & la palme qui étaient les principaux ornemens de fon triomphe, & qu'il s'était revêtu d'une robe à fleurs, un héraut précédé d'un trompette, le conduifait dans tout le ftade, & proclamait à haute voix, fon nom, celui de fon père, & même de la ville dans laquelle il était né. C'était alors que les fpectateurs redoublaient leurs acclamations, qu'ils faifaient retentir le ftade des louanges du vainqueur, qu'ils lui jettaient des fleurs, qu'ils lui marquaient même par des préfens la part qu'ils prenaient à fa victoire, & le gré qu'ils lui favaient du fpectacle qu'il venait de leur donner. Ces préfens confiftaient en chapeaux, en ceintures, en écharpes, & quelquefois en argent.

De-là le vainqueur était conduit à un feftin qui terminait prefque toujours la cérémonie du triomphe athlétique. On diftinguait deux fortes de feftins, les uns qui fe faifaient aux dépens du public, les

autres qui étaient donnés par les particuliers. Les premiers étaient en uſage à Olympie, où les athlètes victorieux étaient anciennement traités dans le Prytanée ou Maiſon de Ville, tant que durait la célébration des Jeux; les ſeconds ſe faiſaient chez les amis du vainqueur. Nous en avons pour exemple le feſtin de Xénophon où Callias fête chez lui Antolycus, qui avait vaincu au pancrace dans les jeux Panathénaïques, ou Panathénéens. A ce repas aſſiſtèrent le père du jeune athlète, & pluſieurs autres perſonnes de ſa connaiſſance, parmi leſquelles ſe trouva Socrate.

Le ſoin que l'on prenait de ſignaler par un feſtin la victoire de ſon ami, n'empêchait pas que les athlètes de diſtinction, & qui ſe piquaient de généroſité, ne régalaſſent à leur tour, non-ſeulement leurs parens & leurs amis, mais ſouvent une partie des ſpectateurs.

Alcibiade pouſſa plus loin la magnificence lorſqu'il remporta le premier, le ſecond & le quatrième prix de la courſe du char aux jeux Olympiques, où après s'être acquité des ſacrifices dus à Jupiter, il invita toute l'aſſemblée, à laquelle il donna le repas le plus magnifique.

Les Hiſtoriens nous ont conſervé la mémoire de celui de Scopas, devenu célèbre par le funeſte accident qui le termina. Cet athlète y avait raſſemblé un très-grand nombre d'amis, du nombre deſquels

était le Poëte Simonide, qui avait fait un Poëme à la louange du vainqueur. Comme on était à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de poussière étaient à la porte & le demandaient avec empressement. Simonide se lève pour aller leur parler ; & à peine avait-il le pied hors de l'appartement que le plancher tombe & accable de ses ruines l'athlète & tous les conviés.

Le premier devoir des vainqueurs était de rendre des vœux solemnels aux Dieux, & c'était aussi le premier dont ils s'acquittaient. Il consistait à consacrer dans leurs temples des boucliers, des statues, & d'autres offrandes.

Les couronnes, les triomphes, les festins que nous venons de décrire, n'étaient que des honneurs passagers dont le souvenir se serait bientôt effacé si l'on n'en eût fait succéder d'autres plus solides, & qui devaient durer autant que la vie des vainqueurs. Ces honneurs consistaient en différens priviléges, & dont ils jouissaient sous la protection des Princes & des Magistrats.

L'un des plus considérables de ces priviléges était le droit de presséance dans les Jeux publics ; presséance que les Grecs croyaient devoir à des hommes qu'ils regardaient comme des Dieux, & pour lesquels ils avaient une si grande vénération, que c'était, comme l'assure Cicéron, quelque chose de plus glorieux en Grèce d'avoir vaincu aux jeux

Olympiques qu'à Rome d'avoir obtenu les honneurs du triomphe, & même celui du Consulat.

Les Lacédémoniens n'avaient pas tout-à-fait le même respect pour les vainqueurs des lices athlétiques, & une dame de Sparte à qui l'on venait d'annoncer la mort de son fils tué dans une bataille, trouva qu'il était plus beau pour lui d'avoir été tué par l'ennemi de la patrie, que d'avoir gagné le prix aux jeux Olympiques. Cependant ces mêmes peuples honoraient les athlètes victorieux par des places distinguées, & dans les expéditions militaires le Roi de Sparte les prenait ordinairement pour combattre auprès de sa personne.

Un autre privilége des athlètes, c'était d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de leur patrie, dans laquelle ils étaient reçus aux acclamations de tout le peuple. Ils y arrivaient revêtus des marques de leur victoire, & montés sur un char à quatre chevaux, qui entrait, non par la porte de la ville, mais par une brèche que l'on faisait exprès au rempart. On portait des flambeaux devant eux, & le cortége le plus nombreux relevait la magnificence de leur marche. Diodore de Sicile rapporte que l'athlète Exernète reparut triomphant dans les murs d'Agrigente sa patrie, élevé sur un char, accompagné de 300 autres attelés chacun de deux chevaux blancs, & qui tous appartenaient aux Agrigentins. Nous joindrons à cela le témoi-

gnage de Vitruve, qui eſt encore plus formel que celui de Diodore. *Nobilibus athletis qui Olympia, Pythia, Iſthmia, Néméa viciſſent, Græcorum majores ita magnos honores conſtituerunt, uti non in conventu ſtantes cum palma & corona ferant laudes, ſed etiam cum revertuntur in ſuas civitates, cum victoria, triumphantes quadrigis in mœnia, & in patrias invehantur.*

A l'égard du droit d'être nourris le reſte de leurs jours aux dépens de la patrie, les athlètes en ont joui très-long-tems; mais lorſque leurs victoires vinrent à ſe multiplier, ainſi que les Jeux publics, ce droit devint à charge au point que Solon fit pour les Athéniens une loi par laquelle il réduiſait la penſion d'un athlète vainqueur aux jeux Olympiques à 500 drachmes, celle d'un vainqueur aux jeux Iſtmiques à 100, & ainſi des autres à proportion. Cette loi était d'autant plus ſage que chacun de ces vainqueurs était exempt de toute charge & de toute fonction civile; mais pour obtenir ce privilége il fallait avoir été couronné trois fois aux jeux Sacrés.

Un fait aſſez ſingulier & que l'on ne peut révoquer en doute, c'eſt que pluſieurs athlètes ont remporté la victoire ſans combattre. Nous en avons pour garant Philon, qui s'exprime en ces termes: » Il y a certains athlètes, dit-il, qui étonnent » tellement par leur extérieur avantageux, que faute » d'antagoniſtes qui oſent leur prêter le collet, ils

» sont couronnés sans combattre & sans même
» s'être couverts de poussière, remportant ainsi un
» prix dû à leur force incomparable «.

Nous en avons divers autres exemples, & le plus ancien est celui d'Hercule, Instituteur des jeux Olympiques qui, selon Diodore, y gagna les prix de tous les combats sans coup férir, personne n'ayant eu la hardiesse d'entrer en concurrence avec un pareil athlète.

Il arrivait aussi qu'on leur accordait les honneurs du triomphe, quoiqu'ils eussent été tués ou vaincus par leur adversaire. Nous avons un témoignage mémorable du premier cas dans la personne de l'athlète Arrichion tué en disputant aux jeux Olympiques le prix du pancrace qu'il avait remporté deux fois. Ce *Pancratiaste* se sentant prêt à être suffoqué par son adversaire qui l'avait saisi à la gorge, & dont il avait attrappé le pied, lui cassa l'un des orteils, & par l'extrême douleur qu'il lui fit, il l'obligea de demander quartier dans l'instant qu'Arrichion lui-même expirait.

Les *Agonothètes* couronnèrent ce dernier & le firent proclamer vainqueur. Philostrate nous a laissé une description très-vive du tableau que ce combat dut offrir aux spectateurs.

» L'athlète, dit-il, qui étrangle Arrichion a la
» mort peinte sur le visage. Il fait signe de la main
» qu'il n'en peut plus, & qu'il est vaincu. Arrichion

» au contraire, porte toutes les marques d'un vic-» torieux; il a le coloris d'un homme plein de » vigueur, sa sueur témoigne la même chose, & il » sourit comme s'il vivait encore, & qu'il sentît » tout le plaisir de la victoire «.

A l'égard des athlètes couronnés quoique vaincus, nous nous appuyons de l'autorité de Pausanias, dans lequel nous avons pris le récit de l'évènement suivant.

L'athlète Creugas combattant à coups de poing aux jeux Néméens, était convenu avec Damoxène son adversaire, & cela en public, qu'ils s'avertiraient réciproquement des coups qu'ils devaient se porter l'un à l'autre. Cette convention faite, & Creugas ayant frappé Damoxène à la tête, celui-ci lui dit de lever le bras, Creugas obéit, & Damoxène profite de cette position pour le frapper dans le flanc au défaut des côtes. Ce coup donné de l'extrémité des doigts & aidé par la force des ongles, fut si violent que la main de Damoxène pénétra jusques dans le ventre de son adversaire, auquel il arracha en même-tems les entrailles & la vie. Les Argiens indignés de cette trahison, exilèrent Damoxène, couronnèrent le mort, & lui érigèrent une statue, qui du tems de Pausanias existait encore dans le temple d'Apollon Lycéen.

Les premiers athlètes à qui l'on accorda cet honneur furent Praxidamas vainqueur au pugilat,

& Rexibius vainqueur au pancrace, couronnés l'un dans la 59e., & l'autre dans la 61e. Olympiade. La ſtatue du premier était de bois de cyprès, & celle du ſecond de bois de figuier. Dans la ſuite on n'employa plus que le bronze. Les athlètes étaient repréſentés nuds, ſur-tout depuis le tems où les écharpes ou ceintures avaient été ſupprimées; mais pour être conſacré de cette manière dans les jeux Olympiques, il fallait y avoir été couronné trois fois. De ce moment les Statuaires les plus célèbres ſe diſputaient la gloire detravailler à ces monumens que l'on plaçait dans le bois ſacré d'Olympie, qui ſucceſſivement ſe trouva rempli de ſtatues des meilleurs Artiſtes, tels que Calamis, Myron, Canachus, Phidias, Alcamène, Onathus, Scopas, Praxitèle, Polyclète, Syſippe, Pythagore.

Quelquefois auſſi on en élevait aux chevaux dont la vîteſſe l'emportait ſur celle des autres. On lit dans Pauſanias que cela ſe fit pour une cavalle nommée Aura, qui après avoir jetté ſon maître par terre, atteignit le but, & lui gagna la victoire.

Parmi les ſtatues des athlètes on diſtinguait celle du fameux Milon de Crotone qui avait remporté ſix couronnes Olympiques au combat de la lutte, dont une encore enfant, & autant aux jeux Pythiens. Il ſe préſenta une ſeptième fois pour lutter à Olympie; mais Thimaſitée ſon antagoniſte n'oſa s'expoſer au combat. On prétend que ce Milon porta ſur ſes épaules

ſa ſtatue dans l'endroit où elle devait être placée ; on ajoute qu'il était d'une force ſi prodigieuſe, qu'il ſe ceignait la tête d'un nerf, qu'enſuite retenant ſa reſpiration par la compreſſion de ſes lèvres, les veines de ſon front ſe rempliſſaient de ſang, & s'enflaient au point de faire rompre le nerf. Les Hiſtoriens racontent qu'un jour ayant apperçu dans la campagne de Crotone un chêne à moitié fendu & ſe fiant ſur ſes premières forces, il voulut en arracher le tronc ; que les parties fendues ſe rapprochèrent, & que Milon pris par les mains ſans pouvoir ſe dégager, devint la proie des loups, animaux très-communs dans le pays. Cet évènement a été conſacré par pluſieurs ſtatues dont il en exiſte une à Verſailles. Milon y eſt déchiré par un lion, & non par un loup. Quelle a été la raiſon de l'Artiſte ? Nous l'ignorons, mais nous croyons pouvoir aſſurer qu'il s'eſt éloigné de la vérité. La tête que nous donnons de cet athlète a été gravée d'après un marbre grec, les couronnes ſuſpendues au bas ſont l'image de celles qu'il a remportées. Près de Milon dans le bois d'Olympie, on voyait Policlès, ſurnommé Policalcus, couronné aux jeux Olympiques après avoir remporté le prix de la courſe des chars à quatre chevaux ; avantage qu'il avait déja obtenu aux jeux Pythiens, Iſthmiques & Neméens.

On y voyait Sicinus, Arceſilaüs, Lychas ſon fils, Xénargos, tous vainqueurs aux courſes des chars. Ce

T. Ier P.ie Ire

Pl. LXXVIII.



J. D. Dugourc del. Ph. Triere Sculp.

MILON DE CROTONE.



dernier, après avoir été couronné aux Jeux Olympiques le fut encore à Delphes, à Argos & à Corinthe.

On y voyait Antipater le Miléſien, qui avait vaincu au pugilat les fils de Clinopatre.

Le Cratinus d'Achaïe qui fut le plus bel homme de ſon tems, & qui ne trouva point à la lutte d'antagoniſte capable de lui réſiſter.

Un Eutolème Eléen ; avec une inſcription qui dit qu'étant encore enfant il avait vaincu des hommes faits dans le ſtade d'Olympie, & remporté enſuite deux couronnes aux jeux Pythiens, & une aux Néméens

Un Æbotas, à qui les Achéens élevèrent une ſtatue ſur une réponſe de l'Oracle de Delphes.

Un Antiochus, qui après avoir remporté au pancrace la couronne Olympique, en obtint deux aux jeux Iſthmiques & Néméens.

On y voyait Dicon, cinq fois vainqueur aux jeux Pythiens, trois aux Iſthmiques, quatre aux Néméens, & deux aux Olympiques. On lui dreſſa autant de ſtatues qu'il avait remporté de victoires.

On y voyait le célèbre Soſtrate, dont nous avons parlé, ainſi que Léontiſque le Sicilien, qui n'employait que la force de ſes doigts pour vaincre ſes antagoniſtes.

Le Satyrus Eléen, couronné cinq fois au pugilat dans les jeux Néméens, deux fois aux Pythiens, & autant aux Olympiques.

L'illuſtre Chilon, lutteur qui vainquit deux fois aux jeux Olympiques, une à Delphes, quatre aux jeux de l'Iſthme, & trois aux Néméens : il mourut en combattant, & les Achéens lui érigèrent un tombeau aux dépens du public.

On y voyait Ergotèles, fils de Philanor, huit fois vainqueur à la courſe des chars dans les différens jeux de la Grèce.

Stymphalius Dromeus, qui avait remporté douze couronnes : on dit que ce fut le premier athlète qui commença à ſe nourrir de viande.

On y voyait Ebotas de Cyrène, à qui l'Oracle d'Ammon avait prédit qu'il obtiendrait le prix de la courſe des chars. Il fit faire ſa ſtatue d'avance, & la dédia le jour même qu'il fut couronné.

Timaſithée le *Pancratiaſte*, deux fois vainqueur aux jeux Olympiques, & trois aux Pythiques. Il ne ſe diſtingua pas moins par ſa valeur militaire, que par ſa force.

Iccus de Târente, qui remporta une couronne Olympique, & qui dans la ſuite devint le plus habile maître d'athlètes de ſon tems.

Archippe de Mitylène, devenu célèbre pour avoir vaincu au ceſte dans un âge peu avancé, des hommes pleins de force & de vigueur. Il avait remporté des couronnes Olympiques, Pythiennes & Iſthmiques, avant même d'avoir atteint ſa vingtième année.

On y remarquait ſur-tout le Théagène couronné

quarante

quarante fois, tant au pugilat, qu'au pancrace & à la course. Les Grecs, & même les peuples Barbares lui ont rendu des honneurs divins après sa mort.

Nous ne finirions pas si nous faisions l'énumération de tous les athlètes dont les statues remplissaient le bois d'Olympie, & nous ne citerons plus que Polidamas, athlète d'une force prodigieuse, & sur lequel Pausanias rapporte quelques anecdotes assez intéressantes pour les citer.

Il y avait dans la Thrace une montagne remplie d'un nombre infini de lions & de bêtes féroces qui avaient fait un dégât considérable parmi les chameaux de Xercès. Polydamas animé du desir d'égaler Hercule vainqueur du lion dans la forêt de Némée, franchit la montagne, & sans aucune arme attaque & terrasse le plus féroce de ces lions.

On prétend que ce même Polydamas aiguillonnait d'une main des chevaux attelés à un char, & de l'autre forçait le char de s'arrêter. D'après la réputation qu'il avait dans toute la Grèce, Darius fils d'Artaxercès fut curieux de le voir, & l'attira auprès de lui par les promesses & les présens les plus considérables. Un de ceux qui composaient la garde du roi, & qu'on appellait les *Immortels*, osa un jour le provoquer; la mort fut le prix de sa témérité.

Quelque tems après Polydamas périt par trop de confiance dans ses forces. Suivi de quelques-uns

de ſes compagnons, il apperçut une grotte qu'il eut envie de viſiter; & comme l'entrée en était trop baſſe pour y pénétrer de front, il voulut en ouvrir la partie ſupérieure. Les autres effrayés du danger qui les menaçait ſe retirèrent auſſi-tôt, & Polydamas faiſant ſes efforts pour ſoutenir à lui ſeul un poids auſſi énorme, il ébranla la maſſe des rochers qui couvraient la grotte & fut enſéveli ſous ſes ruines.

Parmi les ſtatues d'athlètes qui décoraient Olympie, on en trouvait pluſieurs de jeunes enfans qui avaient remporté les prix aux Jeux publics. Plutarque dit qu'ils étaient admis aux jeux Olympiques & aux Pythiens, avec cette différence que dans ceux-ci ils entraient en lice les premiers pour chaque eſpèce de combat, & qu'ils étaient relevés par les hommes faits; au-lieu que dans les jeux Olympiques les hommes ne paraiſſaient dans la carrière que lorſque les enfans y avaient diſputé entr'eux les prix des divers combats.

Les inſcriptions que l'on gravait ſur leurs ſtatues marquaient leur nom, leur pays, le genre & le tems de leurs victoires, en un mot le prix qu'ils avaient remporté. Pluſieurs de ces inſcriptions ont été recueillies & publiées par Ottavio Falconiéri.

Ordinairement les Sculpteurs donnaient à ces ſtatues la même attitude & le même geſte que les athlètes avaient dans le combat d'où ils étaient ſortis victorieux : cependant les Grecs avaient grand ſoin

qu'elles ne fussent pas plus grandes que nature, dans la crainte sans doute que le peuple qui n'était que trop porté à diviniser les athlètes, ne s'avisât en voyant leurs statues d'une taille plus qu'humaine, de les mettre à la place de celles des Dieux.

Malgré ces précautions, les *Hellanodiques* n'ont pas été les maîtres de l'enthousiasme populaire, & l'Histoire nous fournit trois preuves irrévocables que les vainqueurs des Jeux ont obtenu des honneurs divins, espèce de culte qui mit le comble à la gloire athlétique.

Le premier exemple est rapporté par Hérodote qui en parlant de Philippe Crotoniate, vainqueur aux jeux Olympiques, dit qu'après sa mort les Egestains lui dressèrent un monument superbe & lui offrirent des sacrifices comme à un Héros. Le second regarde Théagène dont nous avons déja parlé, & qui, selon Pausanias, fut adoré après sa mort non-seulement par les Thasiens ses compatriótes, mais par divers peuples tant Grecs que Barbares. Le troisième, & qui nous a paru le plus extraordinaire, est celui d'Euthyme de Locres qui de son vivant reçut les honneurs divins par l'ordre de l'Oracle.

Consecratus est vivus, dit Pline, *sentiensque oraculi ejusdem jussu, & Jovis Deorum summi astipulatu Euthymas picta semper Olympiæ victor*,

& semel victus. Patria ei Locri in Italia. Ibi imaginem ejus & Olympiæ alteram eâdem die tactam fulmine, Callimachum ut nihil aliud miratum video, Deumque jussisse sacrificari, quod & vivo factitatum, & mortuo : nihilque adeo mirum, quam hoc placuisse Diis.

D'après cela, doit-on s'étonner du nombre d'athlètes qui se présentaient dans la carrière, & de l'ardeur que leur inspirait le desir d'une victoire dont les suites étaient si brillantes.

Palmaque nobilis
Terrarum Dominos evehit ad Deos.

C'est ainsi qu'Horace parle de ces vainqueurs, dont les noms & les combats étaient inscrits dans les archives publiques de la Grèce (soin qui regardait les *agonothètes*), & dont les louanges devinrent les principaux sujets de la poésie lyrique. Elles sont l'objet des Odes de Pindare partagées en quatre livres, chacun desquels porte le nom des jeux où les athlètes se sont signalés, & dont cet Auteur a célébré les victoires. Avant lui, Simonide s'était exercé dans ce genre, & mêlait comme lui les louanges des Dieux & des héros à celles des vainqueurs dont il chantait la gloire. Nous avons cru ne pouvoir mieux terminer cet article, que par une Ode Olympique de ce divin Pindare, traduite par l'Abbé Massieu, & d'après laquelle

on aura une idée juste de la vénération que les Grecs avaient pour les athlètes, & de la manière dont les Poètes passaient d'objets en objets pour en revenir au but de leurs poëmes.

A THÉRON, ROI D'AGRIGENTE,

Vainqueur à la Course des Chars.

» ARBITRES souverains de la lyre, Cantiques sacrés, quel Dieu, quel héros, quel mortel chanterons-nous? Jupiter est le protecteur de Pise, Hercule en a fondé les Jeux des prémices de l'une de ses victoires, mais Théron vient d'y remporter le prix à la course & aux chars; célébrons à haute voix ce vainqueur. Fidèle à tous les devoirs de la justice & de l'hospitalité, il est l'appui d'Agrigente, la gloire de ses illustres ayeux, & le salut des villes qui lui sont soumises.

Après de longs travaux, les grands hommes dont il descend fixèrent enfin leur séjour sur les bords sacrés du fleuve qui arrose leur empire; ils ont été l'ornement & les délices de la Sicile : une heureuse destinée fut la récompense de leurs peines & combla de richesses & d'honneurs les vertus solides attachées à leur sang. Fils de Saturne & de

Rhée, vous qui habitez l'Olympe, vous qui présidez aux plus célèbres de nos Jeux, & qui êtes particulièrement révérés sur les bords de l'Alphée, laissez-vous toucher à nos chants, continuez vos faveurs aux descendans de ces héros, & faites qu'à jamais ils jouissent de l'héritage de leurs pères.

Le tems qui produit toutes choses, ne peut avec toute sa puissance empêcher que ce qui a été fait selon ou contre la justice ne l'ait été; mais un sort favorable peut effacer le souvenir des maux passés. Le chagrin le plus violent ne tient point contre de véritables plaisirs, lorsqu'après une longue disgrace la Providence nous envoie une haute prospérité. Les filles de Cadmus en sont une preuve; elles essuyèrent des malheurs terribles, & aujourd'hui elles sont assises sur des thrônes brillans de gloire; leur douleur accablante s'est évanouie sous les impressions d'une joie supérieure. L'aimable Sémélé, qui mourut d'effroi au bruit de la foudre, vit maintenant dans l'Olympe; objet des complaisances éternelles & de Pallas, & de Jupiter, & du Dieu couronné de lierre auquel elle a donné naissance.

Nous apprenons aussi de nos traditions que dans le sein de la mer, Ino partage avec les filles de Nérée les hommages de l'immortalité. Les hommes ignorent le moment fatal qui doit terminer leur course, & lorsque le soleil fait naître pour

nous un jour serein & tranquille, nous ne pouvons pas assurer que nous le finirons sans orage; la vie humaine n'est qu'un flux & reflux de douceurs & d'amertumes.

C'est ainsi, Théron, que la fortune qui de concert avec les Dieux combla vos ancêtres de biens, leur fit en d'autres tems éprouver de tristes revers, depuis que dans une rencontre Œdipe eut tué son pere Laïus, & accompli par ce parricide l'ancien oracle rendu à Delphes. L'implacable Erynnis vit le crime, & le punit par la destruction de cette race guerrière; les deux fils du meurtrier périrent par la main l'un de l'autre : Polynice en mourant laissa Thessandre, jeune prince qui se signala également dans les exercices de nos jeux & dans les travaux de la Grèce; illustre rejetton des filles d'Adraste, héros né pour être le restaurateur de sa maison. C'est de cette tige que sortent Enésidème & Théron son fils, Théron à qui nos lyres doivent aujourd'hui un tribut d'éloges & de concerts.

Il vient de vaincre seul à Olympie; mais aux Jeux de Delphes & de l'Isthme, son frère fut associé à sa gloire; un bonheur commun couronna leurs deux chars dans cette carrière fameuse où les vainqueurs sont obligés de faire douze fois le tour de la borne. Le succès fait oublier les peines à ceux qui tentent le combat. Certes les richesses relevées de l'éclat des vertus mettent à portée d'exécuter

mille grandes chofes ; elles fecondent les hauts projets & fourniffent un nombre infini d'expédiens & de reffources. Unies les unes aux autres, elles font un aftre brillant & la véritable lumière de l'homme. Celui qu'elles éclairent lit dans l'avenir. Il fait qu'auffi-tôt après la mort, les ames incorrigibles des méchans font livrées à de cruels fupplices, que dans le royaume de Pluton il eft un Juge qui difcute les crimes commis dans cet empire terreftre de Jupiter, & qui prononce en dernier reffort avec une inflexible févérité.

Les Juftes y mènent une vie exempte de toutes fortes de peines. Leurs jours n'ont point de nuits. Un foleil pur les éclaire fans ceffe. Ils ne font point obligés d'employer la force de leurs bras à troubler la mer & la terre pour fubvenir à de vils befoins. Ceux qui fe font fait un devoir de garder inviolablement leurs fermens, converfent avec les Divinités refpectables de ces demeures fouterreines & goûtent des plaifirs que rien ne trouble, tandis que ceux qui ont aimé le parjure fouffrent des tourmens dont la feule vue fait horreur

Mais ceux qui après avoir demeuré jufqu'à trois fois fur la terre & dans les enfers, ont fu dans ces divers états conferver leurs ames pures, comme ils ont marché par la route que Jupiter leur avait tracée, ils arrivent enfin à l'augufte Palais de Saturne. D'aimables zéphyrs qui s'élèvent de la mer,

rafraîchiſſent cette Ile charmante, ſéjour éternel des bienheureux. On y voit de toute part briller des fleurs dont l'éclat le diſpute à celui de l'or. Les unes ſortent de terre, les autres pendent aux arbres, & les autres croiſſent dans les eaux. Ils en font des couronnes & des guirlandes dont ils parent leurs bras & leurs têtes.

Tout ſe gouverne par les juſtes décrets de Rhadamante, ſans ceſſe aſſis ſur le tribunal à côté de Saturne, père des Dieux & époux de Rhée. Le trône de la Déeſſe s'élève au-deſſus de tous les autres. Parmi les habitans de ce lieu délicieux on compte Pélée & Cadmus. Thétis, après avoir fléchi le cœur de Jupiter, y tranſporta ſon fils Achylle, Achylle qui terraſſa Hector la plus ferme & la plus inébranlable colonne de Troye; Achylle qui tua Cycnus & le noir Memnon fils de l'Aurore.

Le carquois que je porte eſt plein de traits vifs & légers dont le bruit frappe les perſonnes intelligentes, mais échappe à la multitude; elle a beſoin d'interprètes pour m'entendre. Le vrai Poète eſt celui que la nature a formé. Quant à ceux que l'art a produits, ils ne ſont forts qu'en vains ramages, ſemblables à des corbeaux qui croaſſent inutilement contre le divin oiſeau de Jupiter. Mais il eſt tems, mon eſprit, de dreſſer ton arc vers le but. Sur qui lancerons-nous les traits lumineux

que les mouvemens de mon zèle me fourniffent? Lançons-les fur Agrigente. J'ofe l'attefter avec ferment & j'en ai pour garant la vérité. Depuis cent ans que cette Ville célèbre fubfifte, elle n'a point produit de Prince plus magnifique & plus généreux que Théron. L'infolence, il eft vrai, s'eft déchaînée contre la gloire de ce grand homme, & lui fufcitant d'injuftes traverfes, elle a mis en œuvre des Furieux qui n'ont rien omis pour troubler le cours de fon bonheur, & pour ternir par de noires pratiques l'éclat de fes belles actions. Mais fi les fables de la mer font innombrables, qui pourrait compter les bienfaits que fa main libérale a répandus «.

D'après la lecture de cette Ode, il eft aifé de voir que l'Ecrivain trouvait fon fujet en lui-même trop faible pour lui infpirer la chaleur & l'enthoufiafme dont il avait befoin, & qu'il fe fervait de tous les moyens propres à le foutenir dans l'effor auquel il abandonnait fon génie. Nous en citerons à la fin de l'article fuivant, une feconde qui jointe à celle-ci, fuffira pour faire connaître ces fortes d'Ouvrages qui ont à jufte titre mérité les honneurs de l'immortalité à Pindare le plus fublime des Poètes Grecs.

Nous avons raffemblé dans un même tableau tout ce qui concerne l'éducation, les loix, les com-

bats & les couronnes athlétiques à Olympie ; & ce que nous en avons dit nous servira de guide pour les autres Jeux dans lesquels on donnait des prix différens, mais dont les loix étaient à-peu-près les mêmes. Les changemens que les Romains y ont faits exigeront de nouveaux détails dont ceux-ci ne sont que le préliminaire.

JEUX ISTHMIQUES.

Les jeux Isthmiques ou Isthmiens tirent leur nom de l'Isthme de Corinthe, qui à son tour, doit le sien à la ville de Corinthe située dans le passage qui joint la Grèce Méridionale à la Septentrionale, ou, ce qui revient au même, le Péloponèse au reste de la Grèce. Neptune y avait un Temple à côté duquel régnait un bois de pins qui lui était consacré. C'était-là que l'on célébrait les jeux Isthmiques dont la Fable seule nous indique l'origine. Ino, dit-elle, femme d'Athamas Roi d'Orchomène en Béotie, & petite-fille de Vénus, voulant se soustraire à la vengeance de son mari qu'elle avait cruellement outragé, & qui la poursuivait, fut se précipter dans la mer avec son fils Mélicerte. Vénus désolée de cet accident vint trouver Neptune, qui touché de compassion pour

la mère & pour le fils, les mit tous les deux au nombre de ses Divinités, la mère sous le nom de *Leucothoé*, & le fils sous celui de *Palémon*. Cependant le corps de Mélicerte fut jetté sur le rivage, & Sysiphe Roi de Corinthe lui rendit les honneurs funèbres. Peu de tems après, une peste affreuse ravagea le pays, & l'Oracle répondit qu'elle ne cesserait que lorsque l'on aurait établi des Jeux funèbres en l'honneur de Mélicerte. Comme les Corinthiens s'acquittaient de ce devoir avec assez de négligence, la contagion recommença; l'Oracle fut interrogé une seconde fois, & d'après sa réponse qui fut la même, les jeux Isthmiques furent institués. Pindare prétend que Sysiphe en reçut aussi l'ordre de la bouche des Nymphes de la mer qu'il trouva un jour occupées à former des danses sur le rivage.

D'abord ces Jeux ne se célébrèrent que la nuit, & alors on pouvait les regarder comme des mystères nocturnes plutôt que comme des fêtes, que l'on fut obligé d'interrompre à cause des vols & des meurtres auxquels ils donnaient lieu. Thésée, XI[e]. Roi d'Athènes, purgea le pays des brigands qui l'infestaient, rétablit les Jeux dans le plus grand éclat, les consacra de nouveau à Neptune dont il se vantait d'être le fils, & les fit célébrer de jour.

Le chef de ces brigands se nommait Sinnis. Lorsqu'il avait pillé les passans qui étaient tombés

dans ſes mains, il les attachait aux branches de deux pins qu'il courbait avec force, & qu'enſuite il abandonnait à leur reſſort naturel. Théſée le prit & lui fit ſubir le même ſupplice.

Ce Prince exigea des Corinthiens qu'en reconnaiſſance du ſervice qu'il leur avait rendu de rétablir les jeux Iſthmiques dont il ſe regardait comme l'Inſtituteur, il exigea, dis-je, qu'à la célébration de ces Jeux les Athéniens ſeraient aſſis au premier rang, & qu'entre leurs ſiéges & ceux des autres on laiſſerait autant d'eſpace que pourrait en contenir la voile du vaiſſeau qui les aménerait.

Selon Pline & Solin, les jeux Iſthmiques ſe célébraient tous les ans, c'eſt-à-dire après quatre années révolues, & au commencement de la cinquième; mais Pindare, auquel ſur cette matière on doit ajouter le plus de foi, marque expreſſément que c'était tous les trois ans. Il ne dit point dans quelle ſaiſon, & l'on préſume que c'était en automne.

On y diſputait les jeux de la lutte, du ſaut, de la courſe, du diſque & du javelot: on croit même que les combats de poéſie & de muſique y furent introduits; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le concours y était ſi grand, qne les principaux Membres des villes de la Grèce pouvaient ſeuls y être admis.

Les prix que l'on y diſtribuait varièrent ſelon les

tems, & comme nous l'avons dit plus haut, d'abord ce furent des couronnes de pin, vraiſemblablement parce que cet arbre était conſacré à Neptune; dans la ſuite de perſil ſelon les uns, & d'ache ſec ſelon les autres, parce que cette herbe aquatique lui était encore conſacrée, & que l'on s'en ſervait dans les funérailles : or dans leur inſtitution, les jeux Iſthmiques n'étaient qu'une cérémonie funèbre. Plutarque prétend que l'on en revint aux couronnes de pin.

Les Eléens étaient les ſeuls de tous les Grecs qui ne ſe trouvaient point aux jeux Iſthmiques, pour éviter les malheurs annoncés par les imprécations que Molione femme d'Actor avait faites contre tous ceux qui oſeraient jamais y aſſiſter.

» Mais les Romains, dit l'Auteur de l'article de ces Jeux dans l'Encyclopédie, les Romains qui y furent reçus après leurs victoires en élevèrent la magnificence au plus haut degré de ſplendeur. Alors outre les exercices ordinaires du pentathle, de la muſique & de la poéſie, on y donnait le ſpectacle de la chaſſe dans laquelle on faiſait paraître les animaux les plus rares qu'on y conduiſait à grands frais de toutes les parties du monde connu. Enfin ce qui augmenta le luſtre de ces Jeux, c'eſt qu'ils ſervirent d'époque aux Corinthiens & aux habitans de l'Iſthme «.

Au milieu de cette pompe qui attirait une ſi

prodigieuſe multitude de combattans & de ſpectateurs, ajoute le même Auteur, quels prix, me direz-vous, quelle récompenſe recevaient donc les vainqueurs ? Une ſimple couronne de feuilles, dont l'éclat ſe ternit quand les Romains ajoutèrent les plus riches préſens à cette couronne d'honneur.

Cependant ces Jeux furent toujours réputés ſi ſacrés dans l'eſprit des peuples que l'on n'oſa les diſcontinuer quand Mummius eut pris Corinthe 144 ans avant l'ère Chrétienne. Le Sénat de Rome ſe contenta d'ôter aux Corinthiens le droit qu'ils avaient d'en être les Juges, & le tranféra aux Sicyoniens qui en jouirent pendant quelque tems, après lequel la ville de Corinthe ayant été rétablie dans ſes prérogatives, elle reprit l'Intendance des Jeux. Ce fut peu de tems après cet évènement & pendant la célébration de ces mêmes Jeux, que les Romains portant au plus loin leur générosité, dirai-je mieux leur ſage politique, rendirent authentiquement la liberté à toute la Grèce : voici de quelle manière ce fait à jamais mémorable eſt rapporté dans Tite-Live.

Il était venu aux jeux de l'Iſthme une multitude inombrable de peuples, ſoit par la paſſion naturelle que les Grecs ont pour ce ſpectacle où l'on propoſe toutes ſortes de combats d'adreſſe, de force & d'agilité, ſoit à cauſe de la ſituation du lieu qui

eſt placé entre deux mers, ce qui fait qu'on peut aiſément s'y rendre de toutes parts.

Les Romains ayant pris leur place dans l'aſſemblée, le Héraut accompagné d'un Trompette ſelon la coutume, s'avance au milieu de l'arène, & ayant fait faire ſilence à ſon de trompe, prononce ces mots à haute voix.

Le Sénat, le Peuple Romain & le Général Titus-Quintius Flaminius, après avoir vaincu le Roi de Macédoine, déclarent qu'à l'avenir les Corinthiens, les Phocéens, les Locriens, l'Iſle d'Eubée, les Theſſaliens, les Perrhébiens, les Achéens, les Phthiotes & tous les peuples ci-devant ſoumis à la domination de Philippe, jouiront dès-à-préſent de leur liberté, de leurs immunités, de leurs priviléges, & ſe gouverneront ſuivant leur loix.

On redemande, on fait paraître le Héraut une ſeconde fois; tous ſe preſſent, non-ſeulement pour entendre, mais encore pour voir le Proclamateur de leur liberté. Le Héraut répète la même formule. Alors on ſe livre aux tranſports d'allégreſſe avec toute aſſurance, & les acclamations furent ſi grandes & tant de fois réitérées qu'il fut aiſé de connaître qu'au jugement de l'univers la liberté eſt le plus précieux de tous les biens. On célébra les Jeux à la hâte; car ni les eſprits, ni les yeux de perſonne ne furent attentifs au ſpectacle, tant la joie qu'on reſſentait avait ôté le goût de tous les autres plaiſirs.

Ce

Ce grand évènement arriva 194 ans avant Jésus-Christ.

Au bout de 260 ans, la 66e. de l'Ere Chrétienne, Néron renouvella la même protestation & dans la même assemblée. Il fut le propre Hérault de la grace qu'il accordait, & fut plus loin qu'on n'avait été jusqu'alors, puisqu'en comblant de présens les Juges des jeux Isthmiques, il leur donna le droit de bourgeoisie Romaine. Malgré cela, les Grecs accablés du joug de Rome & des malheurs qu'ils éprouvaient depuis plus d'un siècle, n'espérant plus le retour de leurs beaux jours, ne sentirent aucun des transports de joie qui les avait saisis du tems de Flaminius, & comptant encore moins sur les faveurs d'un Néron, ils ne répondirent à ses promesses que par de faibles acclamations.

Leurs conjectures ne furent point fausses, les Prêteurs d'Achaïe continuèrent à les accabler, leurs Jeux perdirent leur éclat, & ceux de l'Isthme cessèrent entièrement sous le règne d'Hadrien, c'est-à-dire vers l'an 130 de l'Ere Chrétienne. Il ne reste dans le monde pour en perpétuer le souvenir que les belles Odes de Pindare à la louange des vainqueurs auxquels il a fait un présent plus considérable que s'il leur eût élevé cent statues.

Centum potiore signis munere donavit «.

Le quatrième Livre de ces Odes est intitulé *les*

Isthmiques, & c'est de ce Livre que nous avons tiré celle que l'on va lire. Nous ne croirons jamais trop multiplier les citations qui feront connaître l'antiquité, & qui auront rapport à notre objet.

ODE ISTHMIQUE.

A Xénophon d'Agrigente, Vainqueur à la Course des Chevaux aux Jeux de l'Isthme.

» Les anciens Poètes, Thrasibule, ces hommes fameux qui montaient le char magnifique des Muses allaient le luth à la main au-devant de ceux qu'ils voulaient célébrer : toujours prêts à lancer les traits légers de leurs tendres Cantiques en faveur des jeunes gens recommandables par les agrémens de la figure & par cette aimable saison de l'âge qui réveille dans les cœurs le goût du plaisir.

Car alors les Muses n'étaient point encore avares ni mercenaires. Terpsicore ne vendait point ses sons doux, touchans, harmonieux : les vers qu'elle dictait ne portaient point la passion de l'argent empreinte sur le front : mais aujourd'hui cette Déesse permet de suivre la maxime de l'habitant d'Argos; maxime fort approchante de la vérité. *Les biens sont*

l'homme. L'Auteur de ce mot l'avait appris de l'expérience; car en perdant ſes richeſſes, il avait perdu ſes amis.

Vous m'entendez, Thraſibule, c'eſt à un homme éclairé que je chante la victoire équeſtre remportée naguères aux jeux de l'Iſthme. Neptune la ménagea à Xenocrate. Il lui envoya la couronne d'ache deſtinée à ceindre le front du vainqueur, & par un ſalaire ſi glorieux récompenſa dignement ce grand homme, l'honneur des chars & la lumière d'Agrigente.

Déja dans les plaines de Delphes, Apollon, ce Dieu dont le pouvoir ſe répand par toute la terre, l'avait regardé d'un œil favorable & l'avait couvert de gloire. Déja dans Athènes comblé de faveurs éclatantes par les habitans de cette ville célèbre, il n'avait point eu à ſe plaindre de Micomaque ſon Ecuyer; Micomaque dont la main également habile à dompter des courſiers & à conduire des chars, ſavait avec une extrême juſteſſe diſtribuer à toutes les rènes le mouvement néceſſaire.

Déja même les Prêtres qui deſſervent le temple que Jupiter a dans l'Elide, & qui annoncent le tems où l'on doit célébrer les jeux de Pyſe, lui avaient marqué leur reconnaiſſance pour l'accueil obligeant qu'il leur avait fait autrefois; ils le saluèrent par de douces & flatteuſes acclamations, lorſ-

que dans leur patrie, appellée par préférence *le territoire du Maître des Dieux*, ils le virent se prosterner en actions de graces aux genoux sacrés de la victoire.

C'est là que les fils d'Enésidème se sont élevés à des honneurs immortels; car les Cantiques agréables, Thrasibule, & les airs mélodieux ne sont point inconnus dans vos palais. Aussi n'est-il point difficile d'introduire dans les maisons vraiment illustres les honneurs que dispensent les Muses.

Puissent les traits que je lance passer autant en légéreté ceux des Poètes mes concurrens, que les mœurs de Xénocrate passaient en douceur celle des autres hommes! Il savait dans le commerce de la vie se rendre respectable à ses citoyens : il aimait selon la coutume établie par toute la Grèce, à faire dans nos fêtes solemnelles une noble dépense en coursiers. Sa piété embrassait tous les devoirs de la religion. A sa table toujours ouverte aux étrangers, jamais on ne s'apperçut qu'un fâcheux contre-tems lui fit resserrer les voiles de sa magnificence. Abondamment pourvu de toutes les commodités qui conviennent à chaque saison, il transportait ses convives en été sur les bords du Phase, en hyver sur les bords du Nil.

L'envie murmurera de cet éloge, mais parce que des pensées de jalousie volent sans cesse autour de l'esprit humain, il ne faut pas, Thrasibule, que

vous laissiez ensévelir dans le silence & les vertus de votre père, & ces hymnes que je lui consacre. Je ne les ai pas travaillées, afin que monumens immobiles ils demeurent toujours attachés à une même place. Vous, Nicasippe, que je charge du soin de les remettre à leur adresse, distribuez-lez fidèlement lorsque vous serez arrivé chez l'auguste Prince qui m'honore du titre de son hôte «.

Nous avons dit que les jeux Isthmiques servaient d'époque aux Corinthiens; & en cela ils suivaient l'exemple du reste des Grecs qui comptaient par Olympiades dont chacune faisait un espace de quatre ans révolus.

» Lorsqu'Ovide dit *quinquennis Olympias*; c'est une expression badine par laquelle il a voulu désigner un lustre ou un espace de cinq ans. Ce Poète venait de traverser la Grèce pour se rendre au lieu de son exil; & en conséquence il a voulu réunir plaisamment les deux manières de compter des Grecs & des Romains. Il aurait pu dire aussi bien *lustrum quadrinum*, pour signifier une Olympiade.

La première commença l'an 3938 de la Période Julienne, l'an 3208 de la Création, 505 ans après la prise de Troye, 776 ans avant la Naissance de J. C. & 24 avant la Fondation de Rome. Voici donc comme s'exprime la Chronologie. Romulus est né la seconde année de la seconde Olympiade;

le Temple de Delphes fut brûlé la prémière année de la 58e. Olympiade : la bataille de Marathon se donna la troisième année de la 72e. Olympiade. On ne trouve plus aucunes supputations de ce genre après la 14e. qui finit l'an 440 de l'Ere Vulgaire.

Les Savans ont une obligation infinie à ces époques qui répandirent de la clarté dans le cahos de l'Histoire. Mais personne n'a témoigné sa reconnaissance aux Olympiades avec plus d'affection que Scaliger.

» Je vous salue, dit-il, divines Olympiades, sacrés dépositaires de la vérité ! vous servez à réprimer l'audacieuse témérité des Chronologues. C'est par vous que la lumière s'est répandue dans l'Histoire. Sans vous combien de vérités seraient ensévelies dans l'ignorance ! Enfin je vous adresse mes hommages parce que c'est par votre moyen que nous savons avec certitude les choses mêmes qui se sont passées dans les tems les plus éloignés. *Salve veneranda Olympias, custos temporum, vindex veritatis Historiæ, pœnatrix fanaticæ Chronologorum licentiæ* «. (Encyclop. p. 455).

Le Lecteur doit voir que dans tout ce que nous présumons devoir servir à notre Ouvrage, nous nous appuyons des autorités les plus respectables, & telle est la marche que nous tiendrons dans les volumes suivans. Parmi les Auteurs que nous avons consultés sur les athlètes nous nommons sur-tout

M. Burette, dont les excellentes dissertations nous ont fourni jusqu'à présent les lumières dont nous avions besoin. De tous les Auteurs qui ont traité cette matière, c'est, selon nous, celui qui l'a présentée avec le plus d'ordre & le plus de clarté.

JEUX NÉMÉENS.

LES Historiens ne sont nullement d'accord sur l'institution de ces Jeux. Les uns prétendent que les sept Chefs envoyés pour faire le siége de Thèbes, sous les ordres de Polynice, pressés d'une soif dévorante, rencontrèrent Hypsipile de Lemnos portant dans ses bras Opheltes fils de Lycurgue, Prêtre de Jupiter & d'Eurydice; qu'ils le prièrent de leur enseigner un endroit où ils pourraient puiser de l'eau; que cet Hypsipile mit l'enfant sur l'herbe pour les conduire à une fontaine; qu'à son retour il trouva cet enfant dévoré par un serpent; que les chefs en revenant de leur expédition tuèrent ce même serpent & instituèrent les jeux Néméens: d'autres en attribuent l'établissement à Hercule en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur le lion de la forêt de Némée.

Quoiqu'il en soit, ces Jeux étaient dédiés à Jupiter Néméen, & se célébraient tous les trois

ans, dans le mois que les Corinthiens appellaient Danemos. Ils ne consistaient d'abord qu'en des combats Equestres ou Gymniques, & l'on n'y admettait que des guerriers; mais dans la suite on y introduisit les différens exercices Gymnastiques, & les athlètes de toutes sortes d'états eurent la liberté d'aspirer aux prix dont les Argiens étaient les Juges.

On prétend que ce fut d'abord une couronne d'olivier & ensuite d'ache, plante funèbre qui disait-on, avait reçu le sang qui était sorti de la blessure d'Opheltes.

C'était, selon quelques Auteurs, en conséquence de cette superstition que les Argiens étaient couverts de noir pendant la célébration des Jeux, couleur que ce peuple n'aurait point adoptée, s'ils avaient été institués en mémoire de la défaite du lion par Hercule, & qui prouve qu'un évènement tragique fut en effet la cause de leur établissément.

Cette conjecture suppose que le noir était la couleur funèbre des Grecs, & l'on verra ci-après la preuve du contraire qui deviendra plus essentielle lorsque nous rapprocherons les cérémonies de deuil des Anciens de celles que l'on pratique dans nos Spectacles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux funérailles d'Alexandre son cercueil était couvert d'une étoffe de pourpre brochée en or. Chez les Romains les enfans, les parens & les amis du mort

étaient vétus de noir; les fils avaient un voile ſur la tête, & les filles habillées de blanc marchaient pieds nuds, les cheveux épars & ſans coëffure.

Le précis de l'inſtitution des jeux Néméens fait appercevoir au lecteur que la Fable a toujours été d'un grand ſecours pour les Hiſtoriens, lorſqu'ils n'ont pas trouvé dans l'antiquité des lumières ſuffiſantes pour conſtater l'époque de certains faits & l'origine de pluſieurs établiſſemens dont ils ont parlé. Nous ſommes obligés de nous en tenir aux conjectures qu'ils nous donnent; mais quelque peu ſatisfaiſantes qu'elles ſoient quelquefois, il eſt cependant à préſumer que ces mêmes Hiſtoriens les ont priſes pour des certitudes. On s'en convaincra aiſément lorſque l'on voudra réfléchir que la ſuperſtition a été la cauſe de la plûpart des fêtes des Grecs & des anciens peuples du monde. Un évènement quelconque en a fait naître l'idée; la religion, qui dans ces tems reculés embelliſſait tous les objets, l'a attribuée à quelque Dieu ou à quelque Héros; & ſouvent malgré ſes recherches, l'Hiſtorien n'a pu diſtinguer la fable de la vérité, & la vérité de la fable.



JEUX PYTHIQUES.

C'EST du point de vue que nous venons de donner qu'il faut partir pour se faire une idée de l'établissement des jeux Pythiques ou Pythiens dont l'origine n'est pas moins fabuleuse que celle des Néméens, & que l'on attribue à la défaite du serpent Python par Apollon ; victoire qui fit donner à ce Dieu le surnom de Pythien. Le monstre qu'il mit à mort & sur lequel on a tant écrit, n'était autre chose, selon Pausanias, qu'un scélérat insigne fils de Crius, Roi de l'Isle d'Eubée. Ce scélérat vint fondre sur Delphes, pilla le temple d'Apollon, & s'en retourna chargé de butin. Il rentra une seconde fois dans Delphes & voulut y commettre de nouveaux désordres ; alors les habitans eurent recours à Apollon, & Phémonoé sa Prêtresse leur fit cette réponse. » Le moment fatal approche, Apollon va lancer » ses traits sur le brigand du Parnasse. Les Prêtres » Crétois ne souillent point leurs mains dans le » sang humain. La mémoire de ce châtiment ne » périra jamais «. Cet Oracle annonce que le fils de Crius périt, mais on ignore comment & quel fut le genre de son supplice, à moins que nous n'imaginions avec les Grecs qu'il succomba sous les

traits d'Apollon; fable qu'ils ont adoptée des Egyptiens chez lesquels elle avait pris naissance. On sait qu'Orus fils d'Isis & d'Osiris était parmi eux le même qu'Apollon chez les Grecs. Delà tout ce que les Egyptiens racontaient des combats d'Orus contre Typhon, ainsi que sa défaite, était passé de l'Egypte dans la Grèce & avait été appliqué au prétendu combat d'Apollon contre le serpent.

A l'égard de l'établissement des jeux Pythiques nous nous en tiendrons, non pas à l'opinion d'Ovide & d'Hygin, mais au sentiment de Pausanias qui assure que Jason ou Diomède Roi d'Etolie en furent les instituteurs, & que la troisième année de la 48e. Olympiade, l'an du monde 3364, 584 ans avant J. C. ils furent renouvellés par Eurylochus de Thessalie, que ses exploits firent nommer le *nouvel Achille*; depuis ce moment les Grecs comptaient quelquefois par Pythiades comme ils comptaient par Olympiades.

Ces Jeux dont les Amphictions étaient les Juges-nés se célébrèrent d'abord tous les huit ans, ensuite de quatre années en quatre années, & l'on y admit les différens exercices qui se faisaient aux jeux Olympiques. Par ce moyen on s'éloigna du véritable objet des jeux Pythiques, qui d'abord ne consistèrent qu'en des combats de chant & de musique. Le prix, selon Pausanias, y était adjugé à celui

qui avait fait & chanté la plus belle hymne en l'honneur du Dieu, pour avoir délivré la terre du monſtre qui la déſolait.

Philippe Roi de Macédoine, accepta la place de Juge dans ces Jeux, en exerça tous les droits, jouit de tous les priviléges qui y étaient attachés, & finit même par en abuſer en y préſidant par Procureur. » Lorſqu'il ne daigne pas nous honorer » de ſa préſence, dit Démoſthène dans ſa 3e. Phi» lippique, il envoie préſider ſes eſclaves, c'eſt» à-dire ſes courtiſans «.

Comme les Grecs, nous diſtribuons des couronnes littéraires dans nos Académies, nous indiquons le ſujet qu'il faut traiter ou nous laiſſons la liberté de le choiſir; mais l'Auteur eſt toujours obligé de dire quelque choſe, ſoit du protecteur de l'Académie pour laquelle il travaille, ſoit du fondateur du prix, ſoit du patron ou de la patrone qui y préſide. A Rouen & à Caen, le Poëte traite la matière qui lui plaît, mais il eſt néceſſaire que ſon Ouvrage ſoit terminé par une alluſion à l'*Immaculée Conception de la Vierge*, en l'honneur de laquelle les prix ont été inſtitués.

Les détails dans leſquels nous ſommes entrés ſur les quatre Jeux principaux que les Grecs célébraient avec tant d'éclat, ſerviront de baſe à une foule d'obſervations qui entreront néceſſairement dans cet Ouvrage, & nous fourniront ſucceſſive-

ment des lumières sans lesquelles il nous aurait été impossible d'avancer dans la carrière que nous avons à parcourir. D'ailleurs quel est le lecteur qui à moins de faire lui-même des recherches que nous avons voulu lui épargner, quel est dis-je, le lecteur qui sans ces connaissances préliminaires aurait pu saisir les rapports qui se trouvent avec nos Spectacles & ceux des Anciens. Nous aurions été forcés de revenir à chaque instant sur nos pas, & cette marche embarrassée aurait répandu une nouvelle obscurité sur une matière que nous nous proposons d'éclaircir.

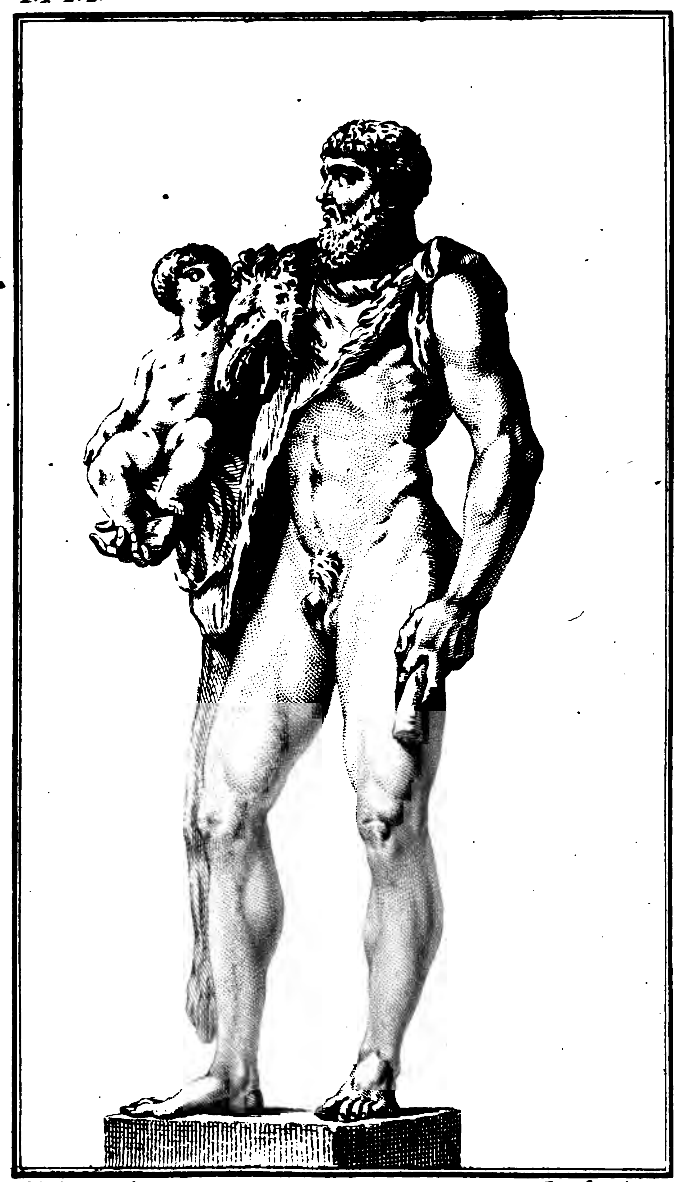
Nous n'ajouterons rien sur les athlètes : ce que nous en avons dit pour & contre, doit mettre le lecteur à portée de les juger ; le degré de considération que leurs compatriotes avaient pour eux ne peut être aujourd'hui la mesure de la nôtre, & je ne serai point étonné que beaucoup de gens les regardent comme ces bêtes féroces que l'on élevait pour donner des spectacles de sang au peuple que l'on émeut difficilement & qui dans tous les tems a été avide des choses extraordinaires. Il paraît même que tous les athlètes qui ont combattu n'ont pas toujours cru leur victoire aussi honorable que ceux qui la leur décernaient. Je n'en citerai pour exemple que Spartacus qui me rappelle un très-beau vers de M. Saurin dans sa Tragédie de ce nom, vers qui tombe précisément

ſur les couronnes que ce héros avait remportées dans ce genre.

Ce grand homme s'avance, indigné de ſa gloire.

D'un autre côté, nous avons vu des rois & des guerriers célèbres ſe confondre avec les athlètes & diſputer les palmes qui leur étaient deſtinées. On n'en ſera pas ſurpris lorſqu'on réfléchira que la Grèce entière pouſſait ſon ivreſſe juſqu'à diviniſer les vainqueurs. Ce fut d'après cela ſans doute que l'empereur Commode dont nous donnons ici l'image repréſentative, ſe livra ſans réſerve à ces ſortes de combats.

Nous liſons dans ſon Hiſtoite que l'on fit choix des gens les plus ſages & les plus éclairés pour préſider à ſon éducation, mais que malgré ces précautions, il fut dès ſa jeuneſſe, méchant, cruel, enclin à la débauche la plus effrénée, & qu'enfin il ne s'attacha qu'à des choſes qui ne convenaient nullement à ſa dignité d'Empereur. Son plus grand plaiſir était de paraître dans l'arène avec les gladiateurs, & de combattre en préſence du peuple, les bêtes féroces que l'on expoſait dans l'arène. On compte plus de trois cens palmes qu'il avait remportées dans ce genre, & ces ſortes de victoires le flattaient plus que s'il eût reçu les honneurs du triomphe. Auſſi ſe donna-t-il lui-même les noms de l'Hercule Romain & d'Hercule Commode,



J.D. Dugourc Del. · Ingouf Junior Sc.

HERCULE COMODE.

noms ſous leſquels il ſe fit ériger des ſtatues & frapper des médailles. En un mot il voulut qu'on le regardât comme Dieu, de ſon vivant, & qu'on lui offrît des ſacrifices. Il pouſſa même la démence juſqu'à exiger que la ville de Rome fût appellée la *Colonie Commodienne*, & le Sénat qui parut y conſentir, ſe nommait, par une eſpèce de dériſion, le *Sénat Commodien.*

Parmi les différentes médailles dont nous avons parlé, on diſtingue celle que lui dédièrent les Samiens, & que l'on peut voir au Cabinet du Roi. A l'égard de la ſtatue qu'il ſe fit ériger lui-même, elle exiſte dans les jardins du Vatican. Il y eſt repréſenté vétu en Hercule, tenant ſur un de ſes bras un petit enfant, à l'exemple d'Hercule qui portait ſouvent le petit Hylas ſon favori, appuyé de l'autre, ſur un reſte de maſſue que la vétuſté des tems a détruite, & enfin couvert en partie d'une peau de lion qui fait alluſion à la victoire que ce héros remporta ſur celui de la forêt de Némée. On lit au bas l'inſcription ſuivante :

Statua di Commodo Imperatore, detto l'Ercole
Romano, & ſotto la ſua imagine adorato,
Con piccolo fanciullo in brachio. Camprid.
Nella ſua vita, e le ſue medaglie
Regl 'orti Vaticani.

La manière de penſer de nos Hiſtoriens à l'égard de cet Empereur ne relève point la gloire des

athlètes, & je crois que les guerriers qui se mêlèrent avec eux, compromirent ainsi que Commode, leur nom & leur dignité.

COUP-D'ŒIL sur les Fêtes des Grecs.

Les Grecs avaient quantité de Fêtes dont l'histoire ne nous a pour ainsi dire conservé que les noms, mais qu'il est nécessaire de désigner, soit pour rendre notre Ouvrage aussi complet qu'il peut l'être, soit pour en tirer successivement les rapports qu'elles auront tant avec leurs Spectacles, qu'avec ceux des différentes nations, rapports que nous saisirons toutes les fois que nous trouverons le moment d'en faire l'application, soit enfin pour indiquer des sources dans lesquelles le Théâtre n'a point encore puisé. Il y a plusieurs de ces Fêtes sur lesquelles nous n'avons aucuns détails; de ce nombre sont les *Achillées*, instituées en l'honneur d'Achille, & qui se célébraient à Praseïs où ce héros avait un temple.

L'*Agétorion*, dont il est fait mention dans Hésichius, & rien de plus.

Les *Agrianies*, fêtes des morts à Argos, & qui à Thèbes se passaient en jeux & en combats publics.

Les *Action* ou *Actia*, fête d'Apollon, dont le temple était sur le promotoire d'Actium: on y dansait

danſait en l'honneur de ce Dieu, & on y tuait un bœuf pour les mouches qui diſparaiſſaient auſſitôt qu'elles s'étaient raſſaſiées de ſon ſang.

Les *Agrionies* dont nous avons puiſé l'idée dans Plutarque, & qui en parle à-peu-près dans les termes ſuivans. Aux Agrionies, dit-il, les femmes cherchent Bachus comme s'il s'était enfui. Elles ceſſent leurs pourſuites & diſent qu'il s'eſt caché. Peu de tems après, c'eſt-à-dire lorſque le ſoupé eſt fini, elles ſe propoſent les unes aux autres des énigmes & des gryphes. Tout cela, ajoute-t-il, eſt un myſtère qui ſignifie que parmi les pots & les verres l'érudition & les muſes viennent à propos; que ſi l'yvreſſe ſurvient, ſa fureur eſt cachée par ces Déeſſes qui la retiennent humainement chez elle.

Les *Agrotères*, qui tiraient leur nom de Diane, ainſi appellée, ſoit d'Agie ville de l'Attique, ſoit du goût que cette Déeſſe avait pour habiter perpétuellement les forêts & les campagnes. Quoiqu'il en ſoit, les Athéniens lui ſacrifiaient cinq cens chèvres tous les ans en reconnaiſſance, ſelon Xenophon, du ſervice qu'elle leur avait rendu. Les Athéniens, dit-il, ſe voyant attaqués par les Perſes qui venaient fondre ſur eux, promirent à Diane que s'ils remportaient la victoire ils lui immoleraient autant de chèvres qu'ils auraient tué d'ennemis. Diane les exauça au-delà de leurs eſpérances, & il y eut tant de Perſes pris & maſſacrés que toutes les chèvres

de l'Attique n'auraient pas suffi pour satisfaire au vœu. En conséquence les Athéniens prièrent la Déesse de se contenter à moins, & firent un décret par lequel il était ordonné que chaque année on en sacrifierait cinq cent. Cet usage subsistait encore du tems de Xénophon.

Les *Adonies* ou *fêtes Adoniennes* se faisaient en l'honneur d'Adonis, favori de Vénus, qui fut tué à la chasse par un sanglier dans les forêts du Mont Liban. Ces Fêtes prirent naissance en Phénicie, & voici, selon Lucius, de quelle manière elles se célébraient à Byblos, que les habitans regardaient comme l'endroit où Adonis était mort.

» Toute la ville au jour marqué pour la solemnité, commençait à prendre le deuil & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction. On n'entendait de tous les côtés que des pleurs & des gémissemens; les femmes qui étaient les Ministres de ce culte étaient obligées de se raser la tête & de se battre la poitrine en courant les rues. L'impie superstition obligeait celles qui refusaient d'assister à cette cérémonie à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau Dieu l'argent qu'elles gagnaient à cet infâme commerce. Au dernier jour de la fête le deuil se changeait en joie, & chacun la témoignait comme si Adonis eût été ressuscité. Alors, dit encore Lucius, les Egyptiens exposaient sur la mer un pannier d'osier, qui

étant poussé par un vent favorable, arrivait de lui-même sur les côtes de Phénicie où les femmes de Byblos, qui l'attendaient avec impatience, l'emportaient dans la ville, & c'était le signal de la joie universelle «.

St. Cyrille dit qu'il y avait dans ce petit vaisseau des lettres par lesquelles les Egyptiens exhortaient les Phéniciens à se réjouir, parce qu'on avait retrouvé le Dieu qu'on pleurait. Meursius a prétendu que ces deux différentes cérémonies faisaient deux Fêtes distinctes qui se célébraient à six mois l'une de l'autre, parce que l'on croyait qu'Adonis passait une moitié de l'année avec Vénus & l'autre avec Proserpine. Les Juifs voisins de la Phénicie, ainsi que de l'Egypte, & enclins à l'idolatrie, adoptèrent aussi le culte d'Adonis. La vision du Prophête Ezechiel, où Dieu lui montre des femmes voluptueuses & qui pleuraient Adonis, *& ecce ibi sedebant mulieres plangentes Adonidem*, ne permet pas de douter qu'ils étaient adonnés à cette superstition. (Encyclop. p. 141.)

Dans le tems des *Adonies* les femmes Athéniennes exposaient dans la ville des statues & des tombeaux aux pieds desquels elles poussaient des cris épouvantables. A Argos, selon Pausanias, elles célébraient ce deuil dans une chambre à côté d'un temple de Jupiter. En certains lieux on portait à ces Fêtes des pots de terre cuite pleins de terre

remplie d'herbes potagères, & principalement de laitues, parce l'on disait que c'était dans un quarré de laitues que Vénus avait déposé le corps d'Adonis.

Les *Aïanties* se célébraient à Salamène en l'honneur d'Ajax qui y avait un temple & une statue d'ébène. Nous n'avons point de détails sur cette espèce de Fêtes.

Les *Alées* étaient une solemnité des Arcadiens, dans laquelle il y avait des Jeux publics. Ils les appellaient *Alœa* de *Minerve Alœa*. Ils célébraient aussi les *Alotia*, ainsi nommées de ce qu'ils avaient pris beaucoup de prisonniers dans un combat contre les Lacédémoniens.

Les *Alcathées* se faisaient en l'honneur d'Alcatoüs fils de Pélops, & en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur le lion Cythéronien. Pausanias en fait mention, mais il n'en donne point de détails.

Les *Ambrosies*, fête de Bachus. Elles étaient établies dans plusieurs villes de la Grèce, & se faisaient au tems de la vendange.

Les *Anthistéries* se célébraient à Athènes dans le mois appellé *Anthistérion*, c'est-à-dire Novembre pour nous. Ce jour-là les maîtres servaient leurs valets à table, de même qu'à Rome aux Saturnales; ensuite on les mettait dehors. Comme la nation des Cariens fournissait une très-grande partie des valets à Athènes, delà vint le proverbe qui disait:

hors d'ici Cariens, les Anthiſtéries ſont finies. Ces Fêtes duraient trois jours, dont le premier s'appellait *Pythægia*, le ſecond *Chloès*, & le troiſième *Chytri*.

Les *Apaturies*, autre fête des Athéniens, étaient conſacrées à Bachus, & voici, ſelon l'Hiſtoire ancienne & mythologique, quelle fut la cauſe de leur établiſſement.

Les Béotiens faiſaient la guerre aux Athéniens pour décider à qui appartenait le territoire d'*Anoé*, ainſi que celui de *Célaine* ou *Mélaine*. Pour terminer cette guerre plus promptement, Xanthe chef des Béothiens, appella en duel Thamète Roi d'Athènes; celui-ci ne voulant pas accepter le défi, Mélanthe qui ſe préſenta fut nommé Roi en ſa place. Revêtu de cette dignité, il avance vers Xanthe qui le voyant approcher uſa d'une ſupercherie qui lui réuſſit. Eſt-ce agir en honnête-homme, lui dit-il, d'amener un ſecond lorſqu'on doit combattre ſeul ? Xanthe ſe retourna pour voir ſi effectivement il venait quelqu'un après lui, & Mélanthe profita de ce mouvement pour lui porter un coup qui lui arracha la vie. Delà vient le mot *apaturia*, apate en grec ſignifiant tromperie. Auſſi Budée appelle-t-il cette fête *feſtum deceptionis*.

Les *Apaturies* duraient trois jours : le premier on s'aſſemblait pour ſouper enſemble; le ſecond on faiſait des ſacrifices à Bachus, & le troiſième on recevait les jeunes garçons dans la tribu. Quelques

Ecrivains prétendent qu'ils n'y étaient point admis que leurs pères n'eussent juré qu'ils étaient effectivement leurs pères. Jusqu'alors tous les enfans étaient en quelque façon réputés n'en point avoir; & c'est là, selon ces mêmes Auteurs, ce qui donna lieu à l'institution de ces Fêtes. Tel est l'avis de Xénophon.

Les *Apollonies* étaient des Fêtes instituées en l'honneur d'Apollon à Egialée, où l'on dit qu'il se retira avec Diane sa sœur après la défaite de Python, & d'où l'on ajoute qu'ils furent chassés par les habitans. Mais peu tems après la retraite des deux Divinités en Crète où elles se réfugièrent, la peste se répandit dans Egialée & y causa les plus grands ravages. L'Oracle consulté sur les moyens d'écarter le fléau, répondit qu'il fallait députer en Crète sept jeunes filles & sept jeunes garçons, afin d'engager Apollon & Diane à revenir dans la ville; ce qui fut exécuté. Les deux Divinités revinrent & la peste cessa. C'était en mémoire de cet évènement que dans les *Apollonies* on faisait sortir tous les ans de la ville le même nombre de filles & de garçons comme s'ils allaient encore chercher Apollon & Diane.

Les *Aphrodisies* se célébraient en l'honneur de Vénus; elles étaient établies en plusieurs endroits, & particulièrement en Cypre : ceux qui voulaient y être initiés donnaient une pièce d'argent à

Vénus comme à une fille de mauvaise vie, & recevaient du sel & un phalle. A Corinthe les femmes publiques faisaient seules cette Fête; la pièce d'argent suppose que de tems immémorial il y a eu des filles qui vendaient leurs faveurs & que dans plusieurs endroits de l'univers les mœurs anciennes n'étaient pas plus pures que les nôtres.

Les *Emacuries* étaient une Fête du Péloponèse où les jeunes garçons se fouettaient sur le tombeau de Pélops, jusqu'à ce que ce tombeau fût arrosé de leur sang.

Nous nous étendrons davantage sur *les Eleusinies*, l'une des plus grandes Fêtes de la Grèce, & connues sous le nom de mystère de la Déesse Cérès, ou cérémonies religieuses qui se pratiquaient en son honneur; on les appellait ainsi d'Eleusis, ville maritime des Athéniens où cette Déesse avait son temple. On prétend que Cérès institua elle-même ces mystères à Eleusis, en reconnaissance de la manière dont elle fut reçue dans cette ville, où elle s'arrêta après avoir parcouru l'univers pour retrouver sa fille Proserpine. Tel est le sentiment d'Isocrate dans son panégyrique; mais Diodore de Sicile dit, liv. 6, que ce furent les Athéniens qui les établirent pour remercier Cérès de ce qu'elle leur avait appris à mener une vie moins rustique; cependant le même Auteur raconte la chose différemment au premier livre de sa Bibliothèque.

» Une grande sècheresse, dit-il, ayant causé une di-
» sette affreuse dans la Grèce, l'Egypte qui avait
» fait cette année-là même une récolte très-abon-
» dante, fit part de ses richesses aux Athéniens «.

Ce fut Erectée qui leur amena ce convoi; les Athéniens pénétrés de reconnoissance l'élevèrent sur leur trône; il leur apprit les mystères de Cérès, & la manière dont on les célébrait en Egypte.

Théodoret assure que ce fut Orphée, & non pas Erectée, qui fit cet établissement & qui institua en l'honneur de Cérès les solemnités que les Egyptiens pratiquoient pour Isis. Ce sentiment est confirmé par le Scholiaste sur l'Alceste d'Euripide.

Ces mystères, au rapport d'Arnobe & de Lactance, étaient une imitation ou représentation de ce que les Mythologistes nous enseignent de Cérès; ils duraient plusieurs jours, pendant lesquels on courait avec des torches ardentes à la main. On sacrifiait plusieurs victimes non-seulement à la Déesse, mais à Jupiter; on faisait des libations de deux vases qu'on répandait l'un du côté de l'Orient, l'autre du côté de l'Occident : on allait en pompe à Eleusis en faisant de tems en tems des pauses où l'on chantait des hymnes au milieu des sacrifices que l'on renouvellait; ce qui se pratiquait non-seulement en allant d'Athènes à *Eleusis*, mais encore au retour; cet article prouve que les *Eleusinies* n'étaient point particulières à Eleusis, mais com-

munes à toute la Grèce. Malgré cela, les Eleusiens étaient si jaloux de la célébration de ces mystères, que réduits aux dernières extrémités par les Athéniens, ils se rendirent à la seule condition qu'on ne leur ôterait pas les *Eleusinies*.

Ces mystères engageaient au secret le plus inviolable, & la loi condamnait à mort quiconque aurait osé les publier.

Dans son livre contre les Valentiniens, Tertullien dit que l'on montrait une figure, & qu'il était expressément défendu de la rendre publique, parce qu'elle représentait les parties naturelles d'un homme, & d'une femme, selon Théodoret, Arnobe & Clément Alexandrin. Mais comment s'en rapporter à ces idées, puisqu'il n'y a eu rien d'écrit sur ces mystères. Cicéron qui s'est trouvé à Athènes dans le tems même de leur célébration, soupçonne dans ses Tusculanes, que l'on y découvrait à ceux qui y étaient la véritable histoire de Cérès & de sa fille, & qu'on les obligeait par la religion du serment à ne jamais révéler que ces deux prétendues Déesses n'avaient été que des femmes mortelles, de peur que leur culte ne vînt à se décréditer dans l'esprit du public. Mais les Prêtres Payens qui soit par crédulité, soit pour conserver le respect que l'on avait pour leur ministère, soit enfin pour augmenter leur fortune, avaient intérêt d'entretenir la croyance de leurs prosélytes, au-

raient-ils cherché eux-mêmes à les déſabuſer? Que ſerait devenu le culte qu'ils voulaient ſoutenir, & auquel ils ne donnaient ſouvent un air de myſtère que pour le rendre plus ſacré.

On diſtinguait deux ſortes d'*Eleuſinies*, les grandes dont nous venons de parler, & les petites qui avaient été inſtituées en l'honneur d'Hercule. Ce héros ayant deſiré d'être initié aux premières *Eleuſinies*, & les Athéniens ne pouvant le ſatisfaire, parce que la loi défendait d'y recevoir les étrangers, & ne voulant cependant rien lui refuſer, ils en inſtituèrent de nouvelles auxquelles il pût aſſiſter.

Les grandes ſe célébraient dans le mois *Bœdromion* qui répondait à notre mois d'Août, & les petites au mois d'*Anthiſtérion*, qui répondait à notre mois de Janvier.

On n'était admis que par degrés à la participation de ces myſtères; d'abord on ſe purifiait, enſuite on était reçu aux petites *Eleuſinies*, & enfin admis & initié aux grandes. Ceux qui n'étaient que des petites s'appellaient *Myſtes*, & ceux qui étaient des grandes ſe nommaient *Epopten* ou *Ephorus*, c'eſt-à-dire inſpecteurs, & ordinairement il fallait ſubir une épreuve de cinq ans pour paſſer des petites aux grandes. Quelquefois cependant on ſe contentait d'un an, après lequel on admettait le proſélyte à tous les ſecrets de ces cérémonies.

On ignore en quoi consistait l'*Autopsie* ou la contemplation claire des mystères d'Eleusis; comme on était persuadé que ceux qui y participaient faisaient profession d'une vie pure & qu'après leur mort ils iraient dans les champs Elyséens, on les purifiait, soit pour expier leurs fautes passées, soit pour leur faire acheter en quelque sorte, par ces premières épreuves, les biens dont ils se flattaient de jouir un jour. D'abord un Sacrificateur qui se nommait *Hydranos*, immolait à Jupiter une truïe pleine, & après en avoir étendu la peau à terre on faisait mettre dessus celui qui devait être purifié; les prières accompagnaient cette cérémonie qu'un jeûne austère devait avoir précédée : ensuite après quelques ablutions qu'on faisait avec de l'eau de la mer, on couronnait d'un chapeau de fleurs le postulant, qui après ces épreuves pouvait aspirer à la qualité d'initié aux mystères.

Tous les Historiens assurent que jamais il ne s'y passa d'infamies comme dans ceux de Bachus, & que s'il y arriva quelque désordre il fut aussi-tôt réprimé (Encyclop., p. 507.).

On assure que le récipiendaire des *Eleusinies* était obligé de transcrire les loix auxquelles il s'assujétissait en se faisant initier : ensuite le Prêtre tirait le voile, & tout était alors dans l'obscurité la plus profonde. Un moment après la lumière

paraiſſait & laiſſait voir la ſtatue de Cérès magnifiquement ornée. La nuit revenait, & les éclats du tonnerre qui ſe faiſaient entendre, les éclairs qui brillaient de toute part, la foudre qui tombait au milieu du ſanctuaire, en un mot cent figures monſtrueuſes qui arrivaient de tous les côtés, rempliſſaient le poſtulant de reſpect & de frayeur. Le calme ſuccédait à ce bruit & l'on appercevait une prairie agréable, image des champs Elyſées, dans laquelle on allait danſer.

Les principaux Miniſtres qui préſidaient à cette initiation qui durait huit jours, étaient le *Hiérophante* ou *Myſtagogue*, le *Porte-flambeau* & le *Héraut ſacré :* il y en avait un quatrième que l'on appellait le *Miniſtre de l'Autel.*

Il était défendu, comme nous l'avons dit, ſous peine de la vie, de parler ni directement, ni indirectement des myſtères de Cérès : ce fut par cette ſeule raiſon que Diagoras Mélien fut proſcrit par les Athéniens qui promirent un talent à celui qui le tuerait, & deux ſi on le prenait en vie. Eſchile courut lui-même un très-grand danger pour avoir dit quelque choſe de ces myſtères dans une de ſes Tragédies.

Ce fut en conſéquence de cette loi que Plutarque, ſelon Pauſanias, fut condamné par contumace, » pour avoir commis un ſacrilége envers » Cérès, en contrefaiſant ſes ſaints myſtères &

» en les montrant à ses camarades dans sa maison, » comme fait le *Hyérophante* lorsqu'il montre les » choses saintes, se nommant lui-même le Grand-» Prêtre, donnant à Polition le nom de *Porte-» flambeau*, à Théodore celui de *Héraut*, & à ses » autres camarades celui d'*Initiés* où de *Confrères*, » contre les loix établies par les *Eumolpides* & par » les Prêtres du temple de la sainte Eleusis; pour » punition duquel crime le peuple l'a condamné » à mort, a confisqué tous ses biens & a enjoint » à tous les Prêtres & à toutes les Prêtresses de le » maudire «.

Une seule Prêtresse eut le courage de s'opposer à ce décret, & allégua pour unique raison de son opposition, *qu'elle était Prêtresse pour bénir, & non pour maudire.*

On célébrait aussi en Grèce les *Eleutheries* en l'honneur de Jupiter Eleuthère, nom qui signifie libérateur en grec, & que ces peuples lui donnèrent en mémoire de la victoire qu'ils remportèrent près du fleuve Asope sur Mardonius Général des Perses. Ils attribuèrent à ce Dieu le succès de cette bataille qui assura leur liberté, & par reconnaissance ils instituèrent les Fêtes que nous venons de citer. Selon le Scholiaste de Pindare, c'était à Platée que se faisaient ces Jeux dans lesquels on avait introduit les combats Gymniques.

Les *Dionysies*, ou *Dionisiaques*, ou *Dionysiennes*, instituées en l'honneur de Bachus, étaient solemnelles dans toute la Grèce, & sur-tout à Athènes où elles se passaient sur le mont Elaphéboli. On y voyait des femmes échevelées, le thyrse en main, courant de tous les côtés comme des furieuses, & des hommes travestis en Silènes, en Satyres, &c. Ces Fêtes étaient en très-grand nombre, dont chacune avait des singularités qui les distinguaient, mais toutes respiraient la licence & la débauche. Nous aurons occasion d'entrer dans quelques détails lorsque nous parlerons des Bacchantes.

Les *Carnées* étaient dédiées à Apollon que l'on avait surnommé *Carnien* : elles avaient été instituées en son honneur sur-tout à Lacédémone, pour expier la mort du Devin Carnus. C'était un Prêtre d'Apollon qui fut tué à coups de flèche par les Héraclides auxquels il prédisait des suites malheureuses de la guerre qu'ils avaient contre les Athéniens. La peste qui succéda dans l'armée Grecque immédiatement après la mort de ce Carnus, fut regardée comme une punition des Dieux, & pour les appaiser on érigea un temple à Apollon, temple auprès duquel on célébrait les *Carnées* qui duraient neuf jours. Après la mort de leur Roi, les Prêtres de ce Dieu gouvernèrent pendant trente-cinq ans le royaume des Sycioniens.

Les *Cynophontis* étaient une fête des Argiens,

qui se passait aux jours caniculaires. On y tuait tous les chiens que l'on rencontrait ; & c'est de là que cette fête prit son nom.

Les *Daïdis* duraient trois jours pendant lesquels on brûlait des torches ardentes. Le premier était pour les douleurs de Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon, le second pour la naissance de Glycon & des Dieux, le troisième pour les nôces de Polydarius & de la mère d'Alexandre.

Les *Dédales* étaient des Fêtes que les Platéens, peuple de l'Epire, aujourd'hui l'Albanie, célébraient depuis leur retour dans leur patrie dont ils avaient été chassés par les Thébains, & loin de laquelle ils étaient demeurés soixante ans chez les Athéniens qui leur avaient donné asyle. D'autres disent que ces Fêtes furent instituées au sujet d'une statue de bois qui représentait Platéa fille d'Asopus, & dont Jupiter se servit pour confondre la jalousie de Junon. Ils ajoutent qu'en mémoire de cet évènement les Platéens donnèrent à ces Fêtes le nom de *Dédales*, parce qu'anciennement toutes les statues de bois s'appellaient *Dédales*.

Pausanias parle de ces Fêtes qu'il distingue en grandes & en petites. Les grandes ne se célébraient que tous les soixante ans, & tous les Béotiens y assistaient. Les petites se renouvellaient tous les ans, selon les uns, & de sept années en sept années selon les autres. Pendant cette Fête on portait toutes les

ſtatues qui avaient été faites dans le courant de l'année, & les villes de Platée, de Coronée, de Theſpie, de Tanagre, de Chéronée, d'Orchomène, de Lépadée & de Thèbes ſe diſputaient cet honneur. (Encyclop. p. 728.)

Dans *la Diamaſtigoſe*, ou la flagellation, grande ſolemnité chez les Lacédémoniens, les jeunes Nobles, ſelon Tertulien, ſe tenaient devant un autel & ſe fouettaient mutuellement juſqu'au ſang en préſence de leurs parens qui les exhortaient à ſouffrir patiemment & ſans murmure. Ceux qui expiraient ſous les coups étaient couronnés avant que d'être inhumés. Cette coutume fut changée depuis, & l'on ceſſait de fouetter de l'inſtant que le ſang paraiſſait.

Les *Gamélies* étaient une Fête nuptiale que les Grecs célébraient la veille d'un mariage. C'eſt delà qu'eſt venu le mot *Gamelion*, ſurnom de Jupiter & de Junon, que l'on regardait comme préſidant à l'union des époux.

Les *Hybriſtiques* ſe célébraient à Argos en l'honneur des femmes qui avaient pris les armes & ſauvé la ville aſſiégée par les Lacédémoniens qu'elles eurent la gloire de repouſſer. C'eſt de l'affront qu'ils eſſuyèrent que cette Fête prit ſon nom, ὕβρις en grec ſignifiant *injure*, *affront*, *ignominie*.

On attribue à Lycaon l'inſtitution *des Lycées*, Fêtes de l'Arcadie, qui reſſemblaient aux Lupercales de

de Rome : elle différaient seulement en ce qu'il y avait une course dont le prix était une armure complette de fonte, au lieu qu'en Arcadie elle était d'airain. Les Historiens assurent que dans les Lycées qui étaient consacrées à Pan, on sacrifiait une victime humaine.

Il y avait une autre Fête de ce nom chez les Argiriens & que Danaüs avait instituée en l'honneur d'Apollon, pour le remercier d'avoir purgé le pays des loups qui l'infestaient.

Les *Omophagies* se célébraient dans les Isles de Chio & de Ténédos en l'honneur de Bachus, qui était surnommé *Omagius*. Arnobe dans la description qu'il donne de cette Fête, prétend que les Grecs animés de la fureur bachique s'entortillaient de serpens & mangeaient du chevreuil cru, dont ils avaient la bouche ensanglantée. D'autres Auteurs prétendent que le mot *Omophagies* ne désignait peut-être autre chose que Fêtes où l'on mangeait ensemble. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit dans quelques figures des Fêtes mithriagues, des hommes entortillés de serpens. Ces Fêtes se célébraient chez les Romains & nous en donnerons la description.

Les *Oscophories* étaient instituées par Thésée en l'honneur de la victoire qu'il avait remportée sur le Minotaure, & par laquelle il avait délivré les Athéniens du tribut de sept jeunes gens

qu'ils envoyaient tous les ans en Crète pour être dévorés par ce monſtre, moitié homme moitié taureau, & fruit d'un infâme amour de Paſiphaé. L'extrait des Opéras tirés de cette Fable nous obligera d'en donner une connaiſſance plus étendue.

Quelques Auteurs prétendent que les *Oſcophories* furent dédiées à Minerve & à Bachus ; parce qu'ils avaient aſſiſté Théſée dans ſon entrepriſe.

Dans ces Fêtes qui, dit-on, ſe célébraient dans le tems des vendanges, tous les jeunes gens qui avaient leur père & leur mère prenaient des habits de fille, & couraient au temple de Bachus & à celui de Minerve, portant dans leurs mains des grappes de raiſin. Celui qui y arrivait le premier était déclaré vainqueur & offrait un ſacrifice qui conſiſtait à verſer une liqueur contenue dans une phiole, liqueur compoſée de vin, de miel, de fromage, de fleurs & d'huile.

Le mot *oſcophorie* ou *oſchophorie*, & en latin *oſchoporia* dérive du mot grec *oſche*, qui ſignifie proprement *une branche de vigne chargée de raiſins mûrs* ; auſſi tous ceux qui aſſiſtaient à la proceſſion que l'on faiſait dans cette Fête portaient de ſemblables branches, excepté les femmes qui accompagnaient les jeunes garçons & qui avaient les unes des corbeilles ſur la tête, les autres qui étaient chargées des proviſions de bouche que l'on conſommait juſqu'à ce que l'on fût arrivé au temple de Minerve,

situé au port de Phalèse. Ces Fêtes se faisaient dans toute l'Attique, le quatrième ou le cinquième mois des Athéniens, c'est-à-dire en Octobre ou en Novembre, tems où cessa la stérilité dont ce pays avait été affligé.

Le refrain des hymnes que l'on y chantait signifiait que la vie est un mélange de prospérité & d'adversité; & que s'il faut se défier de la première, on ne doit pas se désespérer lorsque la seconde nous accable.

Les *Sciries* ou *Scires* étaient une solemnité d'Athènes où l'on portait par la ville, sous un dais ou un pavillon, les statues des Dieux, principalement de Minerve, du Soleil & de Neptune. On appella aussi ces Fêtes *Scirophorion*, du nom du mois de Mai dans lequel on les célébrait. Quelques Auteurs prétendent que ces mêmes Fêtes existaient en Arcadie, seulement en l'honneur de Bachus dont on portait aussi la statue : ils ajoutent que l'on y fouettait les femmes ; mortification qui leur avait été imposée par l'Oracle de Delphes.

Les *Thesmophories* étaient des Fêtes que l'on faisait dans l'Attique en l'honneur de Cérès, qui disait-on, avait donné aux hommes les loix les plus sages. Cependant il ne leur était pas permis d'y assister, & les femmes de condition libre y étaient seules admises. En conséquence elles se rendaient à Eleusis, vêtues de blanc & accompagnées de filles choisies

qui portaient les Livres ſacrés. Ces Fêtes duraient cinq jours, pendant leſquels elles étaient obligées de garder la continence, c'eſt-à-dire de ſe priver de la compagnie de leurs maris.

Les *Tlépolémies* furent inſtituées en mémoire de la mort de Tlépolème, qui fut tué à la guerre de Troye, & dont on rapporta les cendres dans l'Iſle de Rhodes. Ces Fêtes conſiſtaient en ſacrifices & en Jeux dans leſquels le vainqueur remportait une couronne de papier. Dans preſque toutes les villes de la Grèce il y avait de ces ſortes de Jeux qui prenaient ordinairement leur nom du Dieu, du Héros & du lieu; *Junonia* à Argos, *Herculeia* à Thèbes, &c.

Nous ſentons combien cette nomenclature a dû ennuyer & même fatiguer le Lecteur; mais nous l'avons prévenu ſur la néceſſité dans laquelle nous étions de la lui donner, & nous allons la terminer par la deſcription de Panathénées, des Céramiques & de la Gymnopédie qui préſenteront des tableaux moins ſecs & moins arides que les précédens.



LES PANATHÉNÉES.

Ces Fêtes instituées selon les uns par Ericthonius, fils de Vulcain, & selon les autres par Orphée, se célébraient à Athènes en l'honneur de Minerve.

Divers peuples depuis Cécrops & ses successeurs jusqu'à Thésée, habitaient les différentes bourgades de l'Attique; chaque bourgade avait ses Magistrats, & dans chaque endroit la police & la justice s'administraient sans nulle dépendance réciproque; on ne reconnaissait Athènes pour ville principale qu'en tems de guerre. Thésée parvenu à la royauté entreprit de lier ces parcelles de gouvernement jusques-là fort détachées; il y réussit, les villes subalternes s'incorporèrent en une seule, & l'Auteur de cette réunion mémorable résolut d'en éterniser la mémoire en rétablissant les *Panathénées.*

Il voulut qu'on reçût à ces Fêtes tous les peuples de l'Attique, afin de les habituer à reconnaître pour patrie commune la ville d'Athènes où elles se célébraient: d'abord elles ne durèrent qu'un jour, mais ensuite leur pompe s'accrut, & on leur donna un terme plus long.

Alors on établit les grandes & les petites *Panathénées:* les grandes se solemnisaient tous les cinq

ans le 23 du mois *Hécatombeon*, & les petites tous les ans le 20 du mois *Thingelion*. Dans ces occasions chaque ville de l'Attique, chaque colonie Athénienne devaient en forme de tribut, un bœuf à Minerve. La Déesse avait l'honneur de l'hécatombe, & la chair des victimes servait à régaler les spectateurs.

Dans ces mêmes Fêtes on proposait des prix pour trois sortes de combats; le premier qui se faisait le soir, & dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était originairement une course à pied, & qui du tems de Platon devint une course équestre. Le second combat était gymnique, & avait son stade particulier, construit d'abord par Lycurgue le Rhéteur, puis rétabli par Hérodes Atticus : les athlètes y combattaient nuds. Le troisième combat, institué par Périclès était destiné à la poésie & à la musique.

Le prix de ce dernier y était disputé par d'excellens chanteurs accompagnés de joueurs de flûte & de cithare : ils y chantaient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton & de Thrasybule. Des Poètes y faisaient représenter des Pièces de Théâtre jusqu'au nombre de quatre chacun, & cet assemblage de Poètes s'appellait *Tétralogie*. Le prix de ce combat était une couronne d'olivier & un baril de la meilleure huile., que les vainqueurs par une grace particulière accordée à eux seuls, pouvaient

faire transporter où il leur plaisait hors du territoire d'Athènes. Ces cómbats étaient terminés par des sacrifices & des festins publics.

Les grandes *Panathénées* l'emportaient de beaucoup sur les petites par leur éclat, par le concours du peuple, & parce qu'on y conduisait en grande pompe un navire orné du voile ou du *Peplus* de Minerve. Lorsque ce navire, accompagné du cortège le plus nombreux & qui n'allait en avant que par des machines avait fait plusieurs stations sur la route, on le ramenait au même lieu d'où il était parti, c'est-à-dire au *Céramique.*

Le *Péplus* de Minerve était une robe blanche sans manches, brochée d'or, où étaient représentées non-seulement les actions mémorables de cette Déesse, mais encore celles de Jupiter, des Héros & même de ceux qui avaient rendu des services signalés à la République. A cette procession assistaient toutes sortes de gens vieux & jeunes de l'un & de l'autre sexe, portant tous à la main une branche d'olivier pour honorer la Déesse à qui le pays était redevable de cet Art utile, c'est-à-dire de celui de cultiver l'olivier. Tous les peuples de l'Attique se faisaient un point de religion de s'y trouver; delà le nom de *Panathénées*, comme si l'on disait *les Athènes de toute l'Attique.* (Encyclop. pag. 810).

Nous verrons de quelle manière les Romains

célébraient ces mêmes Fêtes, & nous allons dire un mot des *Céramiques* qui ressemblaient en quelque chose aux *Panathénées*, mais que mal-à-propos on a confondues avec elles.

LES CÉRAMIQUES.

Ces combats, ou plutôt ces Jeux avaient été établis en l'honneur de Prométhée, de Vulcain & de Minerve. On les nommait aussi *Lampadédromie*, & comme nous nous appuyons d'autorités autant que nous le pouvons, nous avons consulté sur cet objet le Recueil d'antiquités Romaines, Etrusques, &c. de M. le Comte de Cailus.

» La vignette de la page 117, dit-il, représente » un monument qui a été trouvé dans les ruines de » l'ancienne ville d'Athènes : il y paraît avoir été » élevé à l'honneur de quelques Lampadistes qui » étaient nommés & qui avaient remporté le prix » dans les jeux appellés *la course du flambeau*, sorte de » spectacles ou de jeux qui se célébraient à Athènes, » & dont je vais donner une légère description.

» A l'extrémité du fauxbourg d'Athènes, où » étaient situés le Céramique & l'Académie, s'élevait » une tour, au pied de laquelle était un autel con- » sacré à Prométhée, & sur lequel dans la suite

» Pisistrate amoureux de Charmès, fit placer une » statue de Cupidon. La jeunesse Athénienne qui » voulait disputer le prix de la course du flambeau, » s'assemblait sur le soir trois fois l'an, c'est-à-dire » aux fêtes *Panathéniennes*, à celles de Vulcain & » à celles de Prométhée. Autour de l'autel & à la » clarté du feu qui brûlait dessus, & lorsque les » spectateurs par un cri général avaient ordonné » de commencer les Jeux, on allumait un flambeau » que ceux qui prétendaient au prix devaient porter » tout allumé jusqu'à un terme marqué à la porte » de la ville ou dans la ville même, en traversant » le Céramique & courant à toutes jambes, si la » course se faisait à pied comme c'était l'usage ; » ou en courant à toute bride si la course se faisait » à cheval, comme on voit dans Platon que cela » s'est quelquefois pratiqué. Si le flambeau venait » à s'éteindre entre les mains de celui qui en avait » été saisi le premier, celui-ci déchu de tout espoir » donnait le flambeau au deuxième qui n'ayant pas » été plus heureux le donnait à un troisième, & » ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût épuisé le nom- » bre de ceux qui se présentaient pour disputer le » prix, & si aucun des prétendans n'avait réussi, » ce prix était réservé pour une autre fois «.

Quelques Historiens prétendent que l'on ne courait à cheval qu'aux *Panathénées*, & que dans les deux autres Fêtes les courses se faisaient à pied. Il

y avait encore dans Athènes un endroit que l'on appellait Céramique, & qui servait à enterrer ceux qui étaient morts à la guerre.

LA GYMNOPÉDIE.

CE nom dérive de deux mots grecs, dont l'un signifiait *nud*, l'autre *jeune homme*, & dont on a composé le terme *Gymnopédie*, danse en usage chez les Lacédémoniens & dont Lycurgue fut l'instituteur. Cette danse faisait partie d'une Fête solemnelle que l'on célébrait publiquement à Lacédémone en mémoire de la victoire remportée près de Thyrée par les Spartiates sur les Argiens.

La *Gymnopédie* était composée de deux troupes de danseurs nuds, la première de jeunes, & la seconde d'hommes faits. Celui qui conduisait chacune de ces troupes avait sur la tête une couronne de palmier qui s'appellait couronne *Thyréatique*, nom relatif au sujet de la Fête. La danse se faisait dans la place publique, & l'on y chantait les poésies lyriques de Thalétas & d'Aleman, ou les péanes de Dionysodote.

La Fête était consacrée à Apollon pour la poésie & à Bacchus pour la danse. Athénée prétend qu'elle avait quelque rapport à une sorte d'exercice connu

anciennement ſous le nom d'αναπαλη, en ce que les danſeurs par les démarches entre-coupées & cadencées de leurs pieds & par les mouvemens figurés de leurs mains, préſentaient une image adoucie de la lutte & du pancrace. Meurſius a traité cette matière à fond, & nous le conſulterons, ainſi que pluſieurs autres lorſque nous parlerons de la danſe des Anciens.

De la *Gymnopédie* on paſſait à la *Pyrrhique*, que nous définirons dans ſon tems, & le but de Lycurgue en exerçant la jeuneſſe Lacédémonienne à la danſe, fut de l'accoutumer, en ſe jouant, aux fatigues de la guerre. D'après cela il voulut non-ſeulement que les jeunes garçons danſaſſent nuds, mais il établit que les jeunes filles, dans certaines Fêtes ſolemnelles, feraient les mêmes exercices & paraîtraient dans la place publique ſans autre voile que leur pudeur. Il répondit à ceux qui lui demandèrent la cauſe de cette inſtitution, que les filles de Sparte, en s'exerçant comme les hommes, leur deviendraient égales pour la force, pour la ſanté du corps & pour la générosité de l'ame.

M. Guillet dans ſa *Lacédémone ancienne*, a fait l'apologie de Lycurque contre ceux qui prétendaient que cette inſtitution était plutôt capable de corrompre les mœurs que de les épurer, & le Lecteur ne ſera pas fâché de l'entendre.

» Outre, dit-il, qu'il eſt impoſſible d'imaginer

que Lycurgue, qui regardait l'éducation des enfans comme l'affaire la plus importante d'un Législateur, ait pu jamais fonder des usages qui tendîssent au dérèglement ; il n'est pas douteux que la nudité étant commune à Lacédémone, ne faisait point d'impression criminelle ou dangereuse. Il se forme par tout naturellement une habitude de l'œil à l'objet, qui dispose à l'insensibilité & qui bannit les desirs déréglés de l'imagination ; l'émotion ne vient guères que de la nouveauté du spectacle. Enfin dès qu'on s'est mis une fois dans l'esprit l'intégrité des mœurs de Sparte, on demeure persuadé de ce bon mot : *les filles de Lacédémone n'étaient point nues, l'honnêteté publique les couvrait.* Telle était, dit Plutarque, la pudicité de ce peuple, que l'adultère y passait pour une chose impossible & incroyable «.

Notre premier mouvement est de blâmer & de condamner ces anciens usages ; mais encore une fois nos mœurs & notre éducation ne sont pas les mêmes. Différens Voyageurs ont parcouru des îles éloignées, y ont trouvé les femmes & les filles habituellement dans l'état où les Lacédémoniennes se montraient à certaines Fêtes, & nous ont assuré que la corruption des mœurs y était très-rare ; d'après ce rapport pouvons-nous prononcer contre Lycurgue ? Les filles de Sparte avaient la simplicité des Sauvages ; les Spartiates en avaient l'innocence ;

& la nudité n'offrait à leur yeux que le ſpectacle de la nature toujours pure en elle même, tant que des maximes étrangères ne l'ont point altérée. Y perdrions-nous ſi cette même ſimplicité, cette même innocence régnaient parmi nous? Nous ne le croyons pas.

Comme il faudra revenir de tems en tems aux fêtes Grecques, nous n'en dirons plus qu'un mot, & cela pour donner une idée des *Eories*, inſtituées à Athènes en l'honneur d'Erigone ou Alétès fille d'Icare, qui ſe pendit lorſqu'elle eut appris la funeſte mort de ſon père. En expirant elle conjura le ciel contre les Athéniens, & lui demanda de faire périr toutes leurs filles s'ils ne vengeaient pas la perte de ſon père; cette imprécation fut écoutée, & les Athéniennes, devenues amoureuſes d'hommes qui ne répondirent point à leur paſſion, ſe pendirent de déſeſpoir. On conſulta l'Oracle d'Apollon, & il ordonna que l'on appaiſerait les mânes d'Erigone par l'inſtitution des *Eories*. De ce moment, les hommes devinrent plus ſenſibles, ou les Athéniennes moins emportées.

Les Grecs avaient encore quantité d'autres Fêtes qui ne nous ont rien offert d'intéreſſant : on peut conſulter ſur cette matière Lilio Giraldi, Meurſius, Caſtellanus & le célèbre Potter. On verra que ces Auteurs, & ceux qui ont écrit avant ou après eux, ont eu la même façon de penſer ſur

les différens peuples ou plutôt ſur les divers tribus de la Grèce. Ils avaient dans toutes leurs Villes des Fêtes plus ou moins magnifiques, dédiées à quelques Dieux ou à quelques Héros ; & ſi l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les engageait à y aſſiſter, ils n'y étaient pas moins attirés par l'amour du ſpectacle. Leurs chefs étaient ſi convaincus de leur goût ſur cet article, que chaque victoire, chaque évènement mémorable étaient preſque toujours conſacrés ou par des Fêtes ou par des Jeux ; politique admirable qui produiſait trois avantages à-la-fois. Le premier de réunir ſouvent les habitans les plus éloignés de ce vaſte pays, & conſéquemment d'entretenir entr'eux l'eſprit de concorde & de fraternité néceſſaire entre les membres qui compoſent un grand Empire ; le ſecond de perpétuer dans leur ame le reſpect pour la Divinité, reſpect qui eſt le principe de toute eſpèce de vertu, & qui ſoumet l'homme le plus indocile au joug que lui impoſent les loix humaines. Le troiſième avantage, & que tous les Légiſlateurs regardent comme très-conſidérable, ce fut de nourrir dans le cœur de tous les Grecs un courage qui dans plus d'une circonſtance les fit triompher des ennemis les plus redoutables. On ne peut ſe diſſimuler que ce courage était ſoutenu en grande partie par la confiance qu'ils avaient dans leurs forces ; l'exercice du corps produit donc un très-

grand bien, puiſqu'il fait des Héros : la molleſſe énerve les ſens, & ſes ſuites ſont d'autant plus funeſtes qu'en éteignant le deſir de la gloire elle inſpire la crainte du danger. Cette réflexion ſuffit pour faire ſentir que la Gymnaſtique militaire des Anciens fut un des plus ſages établiſſemens que la politique put imaginer, & je ne ſais ſi l'éducation de l'un ou de l'autre ſexe ne deviendrait pas infiniment meilleure, ſi nous prenions chez les Grecs, non pas les combats des athlètes, mais quelques-uns des uſages dont l'unique but était d'entretenir la vigueur du corps & de lui donner toute l'adreſſe dont il eſt capable.

MARIAGES DES GRECS.

LES différentes cérémonies qui ſe pratiquaient dans les Mariages des Anciens & celles que l'on y obſerve aujourd'hui chez les divers peuples du monde ſont du reſſort de notre Ouvrage. Il nous a paru que juſqu'à-préſent les Auteurs n'y ont pas fait aſſez d'attention, & cependant le premier ſoin de celui qui écrit pour le Théâtre doit être de tranſporter le ſpectateur dans le lieu où la ſcène va ſe paſſer, de lui en faire connaître les loix, les mœurs & les habillemens, en un mot de le

familiarifer avec tous les ufages du pays dont il lui préfente les habitans. Nous aurons fur cet objet quantité de remarques à faire, dans lefquelles nous prendrons toujours la vérité pour guide.

Pour revenir aux Grecs, ils étaient divifés en plufieurs républiques, & chacune d'elles avait des loix particulières fur le Mariage. A Lacédémone, un amant enlevait fa future époufe, c'eft-à-dire celle qu'il avait choifie pour l'être, & les loix autorifaient cet enlèvement, pourvu que la fille fût nubile. Elle était remife dans les mains de celle qui préfidait à la cérémonie des nôces, elle lui tondait les cheveux, l'habillait en homme & la mettait au lit où le mari venait la trouver avec un air de myftère. Le lendemain le mariage était divulgué.

Les Lacédémoniens, felon Plutarque, étaient ennemis du célibat au point qu'ils avaient établi des peines & des notes d'infamie pour ceux qui ne fe mariaient point. Il leur était défendu d'affifter aux exercices où les jeunes filles fe battaient toutes nues, & par ordre des Magiftrats ils fe promenaient dans cet état, au marché le long duquel ils étaient obligés de répéter une chanfon faite contr'eux. Ils étaient en outre privés de l'avantage de faire honneur aux plus anciens dans les Fêtes publiques, loi à laquelle les jeunes garçons étaient foumis. Dercillidas grand Capitaine, recommandable par les fervices

ſervices qu'il avait rendus à ſa patrie, mais qui ne s'était point marié, demandant un jour à un jeune Lacédémonien qu'il lui cédât ſa place, celui-ci lui répondit : *Vous n'avez point de fils qui puiſſe un jour me céder la ſienne.* Le Gouvernement approuva la réponſe & le refus que ce Lacédémonien fit de ſe lever.

Dinarque prétend que chez les Athéniens on ne donnait des charges conſidérables de Gouverneurs ou d'Ambaſſadeurs qu'à des gens mariés qui euſſent des fonds de terre. Leurs mariages ſe faiſaient ordinairement en hiver & plus particulièrement au mois de Janvier que pour cette raiſon ils appellaient *Gamélion*, c'eſt-à-dire le mois des nôces. Nous en avons dit quelque choſe à l'article des Fêtes. Le quatrième jour de ce mois, ſelon Héſiode, était celui qu'ils aimaient le mieux.

Une des coutumes les plus ſingulières à Athènes, c'était de couvrir la tête du fiancé de figues, de fruits de palmier, de légumes & de petites pièces de monnoie de cuivre. On pratiquait la même choſe à l'égard des eſclaves lorſqu'ils entraient pour la première fois au ſervice d'un Maître. Nous n'avons rien de certain ſur les autres loix des Mariages Athéniens : elles ont été recueillies par pluſieurs Auteurs qui n'ont donné que des probabilités, & notre deſſein eſt de n'expoſer que des faits.

Les Amazones que nous ferons connaître au lecteur ne se mariaient point qu'elles n'eussent tué un ennemi dans le combat; chez les Lacédémoniens les contractans mangeaient du pain coupé avec une épée; chez les Galates ils buvaient tous deux dans la même coupe, & chez les Béotiens, au rapport de Plutarque, on menait la nouvelle épouse à la maison de son mari, dans un chariot dont on brûlait l'essieu devant la porte pour lui faire entendre qu'il fallait demeurer-là.

Dans certains endroits de la Grèce, lorsque la mariée arrivait chez son époux, un jeune homme chargé d'épines & de glands paraissait & criait: *J'ai fui le mal, & j'ai trouvé le bien.*

Il y avait chez les Grecs une espèce de Mariage que l'on appellait *Mariage par usucapion* ou *per usum.* Le mari dans ce cas-là ne prenait la femme que pour s'en servir, c'est-à-dire pour en avoir des enfans légitimes; mais elle n'avait pas les mêmes priviléges que celle qui était épousée solemnellement. Ce Mariage se contractait par la cohabitation d'un an, & lorsque la femme avait passé cet espace de tems dans la maison de l'homme sans s'être absentée pendant trois nuits, elle était réputée son épouse, mais seulement *ad usum*, comme nous l'avons dit. Les Romains adoptèrent cette coutume, & c'était une des dispositions de la loi des douze Tables.

FUNÉRAILLES DES GRECS.

Les devoirs de la sépulture ont toujours été regardés comme sacrés chez les différens peuples de la terre, & chacun d'eux y a adapté des cérémonies particulières à sa croyance, à son culte, enfin à l'idée qu'il s'est faite de la vie future.

Chez les Grecs ces devoirs commençaient de l'instant que le malade était moribond, & l'on attachait à sa porte des branches de buisson & de laurier, le buisson pour chasser les mauvais esprits, le laurier pour appaiser Apollon Dieu de la Médecine & à qui cet arbre était consacré. Dans quelques endroits ils frappaient sur des chaudrons & sur des vases de cuivre, bruit qui selon eux, produisait le même effet que les branches de buisson. Le père, la mère ou le frère du mourant, & à leur défaut son plus proche parent, appliquaient leur bouche sur la sienne comme pour recevoir son ame. » Je n'ai pu, disait Quintilien en par» lant de cet usage, je n'ai pu rendre les derniers » devoirs à mon fils, m'asseoir auprès de lui lors» qu'il tirait à sa fin, lui raccommoder l'oreiller » pour le faire reposer plus doucement, le tour» ner de l'autre côté pour lui donner une situa-

» tion plus ſupportable, recevoir ſon dernier ſouf-
» fle «.

Lorſque le malade était expiré, les parens & les voiſins s'aſſemblaient autour du corps & criaient à haute voix en prononçant le nom du défunt pour le faire revenir à lui, ſi l'ame n'était pas encore ſortie. On pratique aujourd'hui le même uſage à l'égard du Pape, & auſſi-tôt qu'il eſt mort, on l'appelle du nom qu'il portait avant ſa promotion au Pontificat.

Lorſque la mort paraiſſait bien certaine on lavait le corps, & pour cela on employait de l'eau chaude, vraiſemblablement pour le faire revenir à la vie, ſuppoſé qu'il lui en reſtât encore, précaution d'autant plus néceſſaire que dans peu on devait le porter ſur le bûcher. Pline aſſure que Cœlius Tubéro qui avait été Préteur, revint au moment d'être conſumé & fut rapporté vivant dans ſa maiſon. Il fut plus heureux qu'Aviola homme Conſulaire, qui n'ayant donné des marques de vie que lorſque le bûcher fut allumé, ne put être ſauvé & fut brûlé vif.

Apulée rapporte un fait de ce genre & qui nous a paru aſſez ſingulier pour être cité. Aſclépiade qui après Hippocrate était le plus célèbre Médecin de ſon tems, fut le premier qui donna du vin pour remède à ſes malades. La grande connaiſſance qu'il avait des différentes qualités du pouls faiſait qu'il

ne l'ordonnait jamais qu'à propos & seulement à ceux qu'il devait guérir ou soulager. Un jour en revenant de sa maison de campagne à la Ville, il vit auprès des murailles un convoi suivi d'une foule de gens qui y assistaient en longs habits de deuil & qui paraissaient pénétrés de l'affliction la plus vive. Il eut la curiosité de demander qui c'était : personne ne veut lui répondre ; mais il examine le mort, lui tâte le pouls & s'apperçoit qu'il vit encore. Il demande à l'instant que l'on éteigne les flambeaux funéraires, que l'on emporte les feux, que l'on abatte le bûcher : une rumeur s'élève dans la troupe ; les uns disent qu'il faut croire le Médecin, les autres le regardent comme un insensé ; enfin les parens se rendent à ses instances & diffèrent les obséques. Alors Asclépiade fait usage de son remède ordinaire & rend à la vie celui qui allait être la proie des flames. Le malheur qui fit périr Aviola arriva quelques années après à Lucius Lamia, évènemens d'autant plus surprenans que la méthode ordinaire était de laisser les morts sept jours à la maison avant de les porter au bûcher. Les traits que nous venons de citer supposent que dans leurs Funérailles les Romains adoptèrent plusieurs usages des Grecs ; les Volumes suivans en feront la preuve.

Ceux-ci habillaient leurs morts en blanc, & l'on en a vu qui de leur vivant se préparaient eux-

mêmes les vêtemens de leurs funérailles. Les Spartiates couronnaient les leurs de branches d'olivier & revêtaient de pourpre ceux qui avaient bien servi leur patrie à la guerre ou qui étaient morts au combat : quelquefois on mettait des couronnes d'or sur la tête des citoyens qui s'étaient signalés par de grandes actions.

On exposait, comme nous le faisons aujourdhui, le corps à l'entrée de la maison & les pieds tournés vers la porte. Les plus distingués y mettaient des cyprès, arbre lugubre qui ne renaît point lorsqu'il a été coupé. On y plaçait aussi un grand vaisseau rempli d'eau lustrale prise dans une maison où il n'y avait point de mort, & ceux qui venaient voir le défunt s'aspergeaient de cette eau en le quittant. Euripide dit qu'on lui coupait une partie de ses cheveux que l'on suspendait à sa porte.

Il y avait un homme qui y restait pour le garder, & lorsque c'était le corps de quelque Prince, de petits garçons en chassaient les mouches. Les créanciers avaient le droit de l'enlever & de ne le rendre que lorsque ses parens ou ses amis avaient acquitté ses dettes, sans quoi le corps était privé de la sépulture. Cimon ne put avoir celui de son père Miltiade qu'en payant ce qu'il devait. Cette privation de sépulture était regardée comme une infamie & comme le plus grand des malheurs qui pût arriver. Homère dans le commencement de son Iliade, dit que

ce fut le plus cruel de ceux qui arrivèrent aux Grecs lorsque la contagion se répandit dans leur camp.

Les Anciens en étaient si persuadés, que si l'un d'eux était sur mer en péril de naufrage, il liait autour de son corps tout ce qu'il avait d'argent ou de choses de prix, & y joignait un écrit par lequel il suppliait ceux qui trouveraient son corps, de prendre pour eux son argent & ses effets, & de lui rendre les devoirs de la sépulture. Indépendamment de cela, il n'était pas permis quand on appercevait un mort abandonné, de passer outre sans l'enterrer; ne pas le faire, c'était commettre un crime contre l'humanité. Il y avait une loi à Athènes qui portait que celui qui voyait un cadavre, devait lui jetter de la terre sur le corps & l'ensévelir de manière qu'il regardât le couchant.

A l'égard de ceux qui étaient frappés de la foudre ils étaient enterrés à part, parce qu'on croyait que c'était une punition des Dieux. Tel est le sentiment de M. Potter; mais Plutarque assure qu'on les laissait pourrir dans le lieu même où ils avaient été frappés, & qu'on le séparait de la terre voisine par des palissades qui marquaient l'endroit de proscription où était abandonné celui que les Dieux avaient écrasé parce qu'il leur déplaisait. On privait aussi de la sépulture les sacriléges & les violateurs des temples.

Lorsque les Rois de Sparte étaient morts, des

gens à cheval en répandaient la nouvelle dans toute la ville ; alors les femmes s'échevelaient & prenaient des chaudrons qu'elles battaient en faisant des lamentations épouvantables. Chaque maison était obligée sous des peines griéves de mettre en deuil un homme & une femme.

Chez les Athéniens les Funérailles se faisaient le matin avant le lever du soleil. Devant le convoi marchaient des musiciens qui jouaient un air lugubre & chantaient une chanson de deuil. Le nombre de ces musiciens devint si considérable que dans la suite on les réduisit à dix. Outre ces musiciens il y avait des baladins & des faiseurs de tours qui précédaient le convoi en dansant & en gesticulant d'une manière ridicule. Denis d'Halicarnasse prétend que cela se pratiquait principalement aux Funérailles des gens aisés & dont la vie avait été heureuse. On croit aussi que le mort avait le visage découvert, & que quelquefois, sur-tout lorsque c'était une jeune fille, on lui mettait des couleurs pour en rendre la vue plus agréable.

Il y avait à ces mêmes convois des femmes qui se tondaient les cheveux & qui les plaçaient sur la poitrine du mort ou sur le bûcher quand il y était déposé. Cet honneur fut rendu à Patrocle, & l'on sait qu'Archélaüs Roi de Macédoine, coupa les siens aux Funérailles d'Euripide. Pour marque d'un deuil général, on y joignait le crin des chevaux. On en

verra un exemple à la mort d'Alceste, où Admète, dans Euripide, commande que l'on coupe le crin aux quatre chevaux qui menaient le char. Les Thessaliens en firent autant quand Pélopidas expira, & lorsqu'Alexandre perdit Héphestion, non-seulement il fit couper les crins des chevaux & des mulets, mais il ordonna qu'on abattît les créneaux des villes afin que les murs mêmes portassent le deuil de la mort de son ami.

L'oraison funèbre de Périclès au sujet des Athéniens morts à la guerre pour la patrie, prouve que ces éloges étaient en usage chez les Grecs qui en faisaient prononcer en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués, mais même pour les femmes qui avaient rendu quelque service remarquable à la république : mais malgré la considération qui leur était due, ils avaient sur-tout chez les Athéniens, les Corinthiens & les Sicyoniens leur sépulture hors les villes. Nous en avons pour garant Sulpitius dans sa Lettre à Cicéron, où il parle de son Collégue M. Marcellus, poignardé auprès d'Athènes par un certain Magius qui se poignarda lui-même après cet assassinat. » Je me rendis chez lui, dit Sulpitius, j'y trouvai » deux affranchis & fort peu d'esclaves : les autres, » disait-on, s'étaient enfuis de peur parce que leur » maître avait été tué devant son logis : je fus » obligé de le mettre dans ma chaise à porteurs » pour l'apporter à la ville. Je lui fis des Funérailles

» assez magnifiques, eu égard aux commodités qui se » trouvaient à Athènes : je ne pus jamais obtenir » des habitans la permission de le faire ensévelir » dans la ville, parce qu'ils prétendaient que leurs » loix sacrées le défendaient. Ils m'accordèrent pourtant tout ce qui était en leur pouvoir, c'était de » le faire enterrer dans tel gymnase qu'il me plairait, » & je choisis le plus célèbre. Par mes soins & à ma » prière les Athéniens lui élevèrent en cet endroit » un tombeau de marbre. Je lui ai aussi rendu & » pendant sa vie & après sa mort tous les devoirs » que demandaient sa qualité de Collègue & la » parenté qui était entre nous deux. «.

La coutume de brûler les corps était presque générale chez les Grecs comme elle l'a été depuis chez les Romains, & l'on voit dans Homère qu'elle a précédé la guerre de Troye. Cependant Xénophon dit que plusieurs Grecs furent inhumés, ce qui est conforme à la loi de Cécrops à Athènes : *mortuum terra humato*. La même loi portait que pour l'élévation de leurs tombeaux on n'emploierait tout au plus que dix hommes qui finiraient l'ouvrage dans trois jours.

Lorsque le corps était brûlé, le bûcher sur lequel on l'apportait était selon la qualité des personnes, ou plus grand ou plus petit & composé de bois de laryx, d'if, de pin, de fresne & d'une plante nommée *Papyrus*, à laquelle on joignait du cyprès. Le

tout était à trois ou quatre étages qui formaient une espèce de pyramide. On parfumait ce même bûcher de liqueurs odoriférantes, d'encens, d'aromates, de cinnamomum & d'huile. Ensuite, lorsqu'on avait versé sur le défunt du lait, du miel & du vin, on lui donnait une potion que l'on appellait myrrhine. Comme ces profusions chez les Romains entraînaient à une dépense prodigieuse, elles furent défendues par la loi des douze Tables.

Dès que le corps était oint on lui ouvrait les yeux que l'on avait fermés au moment où il avait rendu le dernier soupir. On lui mettait dans la bouche une pièce de monnoie ou une obole, pour payer à Caron le passage de la barque. Les Grecs appellaient cette pièce *Savaxy*; dans la suite on en mit jusqu'à trois; les Hermoniens furent les seuls qui n'adoptèrent point cet usage: il regardait dans les autres villes de la Grèce, les plus proches parens du défunt, ainsi que l'emploi de mettre le feu au bûcher; ce qu'ils faisaient en tournant le dos, afin de s'épargner la vue d'un spectacle aussi triste, & en priant les vents de souffler pour hâter les progrès de la flame au milieu de laquelle on jettait des habits, des étoffes précieuses & des parfums.

Lorsque plusieurs Grecs périssaient ensemble dans un combat, on ne leur élevait qu'un seul tombeau. Tel fut celui des Lacédémoniens qui furent tués aux Thermopyles. Ils étaient entassés les uns sur les au-

tres & n'avaient que cette épitaphe rapportée par Strabon. *Passans, allez annoncer aux Lacédémoniens que pour obéir à leurs loix, nous sommes tous enterrés en ce lieu.* Quelquefois seulement on séparait les capitaines d'avec les soldats, ce que fit Eumènes, qui selon Plutarque, ramassa tous les corps, fit enlever les portes de tous les villages des environs, brûla les capitaines sur un bûcher, les soldats sur un autre, & leur fit ériger des tombeaux. Après la bataille de Platée les Lacédémoniens en élevèrent trois, un pour les Prêtres, un pour les Spartiates, & un pour les Esclaves.

L'Histoire nous fournit plusieurs exemples de victimes qui s'immolaient sur le bûcher des personnes qu'elles aimaient : cette coutume subsiste encore aujourd'hui chez les Banianes, où malgré la défense du Prince, quelques femmes se brûlent aux funérailles de leurs maris. Les Grecs avaient la cruelle superstition d'offrir aux morts des hosties vivantes ; témoin Achille qui fit brûler douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle, dont il recueillit les cendres dans une urne d'or. On croit que pour les distinguer d'avec celles que le bois produisait, ils enveloppaient le corps dans une toile d'amiante ou de lin incombustible qu'ils appellaient *Asbestos.*

Entre les souhaits que l'on faisait aux morts, un des plus communs était celui : *Que la terre vous soit légère*, & par un sentiment contraire, lorsqu'on fai-

ſait une imprécation contre ſon ennemi, on diſait: *Que la terre vous ſoit peſante :* on déſirait de plus que les Dieux donnaſſent de l'eau fraîche au défunt: ce fait eſt conſacré par une inſcription Grecque que M. Réinés a rapportée & dont voici le ſens. *Aux Dieux Manes : Dioſcoride a fait ce tombeau à ſon aimable femme Aurélie Proſode. Adieu, Madame ; qu'Oſiris vous donne de l'eau fraîche. Dioſcoride a élevé ce monument pour lui, pour les affranchis de ſes affranchis.* Oſiris eſt pris ici pour Pluton, & dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, Plutarque dit expreſſément que ſelon les Prêtres des Egyptiens, Oſiris commandait aux morts, & n'était autre que le Dieu des Enfers.

Les Grecs ne croyaient jamais pouvoir mettre trop de pompe aux obsèques de leurs concitoyens, & l'Hiſtoire nous fournit pluſieurs exemples de Jeux célébrés en leur honneur. Pline fait remonter cet uſage juſqu'au tems d'Acaſte qui les établit à Solque, & Théſée à l'Iſthme. On doit bien imaginer que ces Jeux funèbres ne ſe faiſaient que pour les Grecs qui s'étaient diſtingués par de grandes actions; tels furent ceux qu'Achille donna en l'honneur de Patrocle, dont le premier fut la courſe des chevaux ou des chars, où Diomède remporta le premier prix; le ſecond, le combat à coups de poing où Epée fut victorieux; le troiſième, la lutte où Ajax & Ulyſſe eurent même avantage & prix égal; le

quatrième, la course où par le secours de Minerve, Ulysse triompha d'Antiloque ; le cinquième, le combat à la pique entre Ajax & Diomède, où les combattans furent séparés & obtinrent chacun une couronne ; le sixième fut le Jeu du disque, où Polyclète fut vainqueur ; le septième, le Jeu de l'arc où Mérione remporta la victoire.

Les Jeux qu'Enée fit célébrer à l'anniversaire de son père Anchise, présentèrent des combats nouveaux, & ce sont dans ce genre les plus mémorables de l'antiquité. Le premier fut un combat naval, le second la course à pied, le troisième l'arc & les flèches, le quatrième le ceste qui fut suivi du jeu de Troye exécuté par Ascagne & par les jeunes garçons. C'était un exercice militaire que Virgile décrit dans le cinquième Livre de l'Enéide, & qu'il termine par les vers suivans :

Hunc morem, hos cursus, atque hac certamina primus
Ascanius, longam muris cum cingeret albam,
Rettulit, & priscos docuit celebrare Latinos.
Quo puer ipse modo, secum quo Troïa pubes
Albani docuêre suos : hinc maxima porro
Accepit Roma, & patrium servavit honorem :
Trojaque nunc, pueri, Trojanum dicitur agmen.

» Lorsqu'Ascagne eut élevé les murs d'Albe la longue, il fut le premier qui institua en Italie ces marches & ces combats. C'est de lui que les Latins les apprirent, & les Albains les transmirent à leurs

descendans. Rome parvenue au plus haut point d'élévation & remplie de respect pour les coutumes de ses ancêtres, s'est empressée d'adopter cet ancien usage, & c'est delà que les enfans qui sont aujourd'hui à Rome ce même exercice portent le nom de *troupe Troyenne* «.

» Dion dit que lorsqu'Octave célébra l'apothéose de Jules-César, un an après sa mort, il donna au peuple Romain un spectacle semblable à celui de cette cavalcade de jeunes gens, & que depuis il le réitéra. C'est pour flatter Auguste que Virgile fait ici célébrer par Enée les Jeux appellés *Troyens*, renouvellés par cet Empereur alors Triumvir après la victoire d'Actium, c'est-à-dire l'an 726 de Rome. *Trojæ*, dit Suétone, (*in Aug. c. xliij.*) *ludum edidit frequentissime majorum minorum-ve puerorum delectu, prisci decori que moris, existimans claræ stirpis indolem sic innotescere.* Auguste imagina que cet exercice ancien & convenable à la jeunesse donnerait aux jeunes nobles de la république l'occasion de faire briller leur adresse, leur bonne grace & leur goût pour la guerre.

C'est encore une finesse de Virgile, qui profite de ce moyen pour flatter la noblesse Romaine, en faisant remonter l'origine de leurs Jeux jusqu'à cette troupe de jeunes gens qu'Enée conduit avec lui en Italie, & qui, selon le Poëte, sont les auteurs de leurs principales maisons. (Encyclop. p. 688).

Nous ne savons si par les mots *majorum minorum-ve* Suétone a voulu désigner seulement les enfans nobles grands & petits, ou en général la jeunesse Romaine : cette dernière interprétation supposerait que la noblesse n'était pas un titre nécessaire pour être admis à cet exercice ; & ces mots *claræ stirpis* ne prouveraient autre chose sinon que ces combats militaires étaient faits pour inspirer aux jeunes gens ce courage & cette élévation que l'on suppose toujours devoir exister dans l'ame des nobles. Quoiqu'il en soit, les *jeux Troyens* renouvellés par Auguste, commencèrent à perdre leur éclat sous Tibère & finirent sous l'Empereur Claude.

Lorsque la flame avait consumé le corps de celui dont on célébrait les Funérailles, les Grecs mettaient ses cendres & ses ossemens dans des urnes d'or, d'argent, de cuivre, d'albâtre, de porphyre, de marbre ou de terre, selon la condition du mort : de-là ces urnes étaient portées au tombeau pratiqué dans des caveaux ou souterrains que l'on nommait *hypogées*. Souvent on y faisait au défunt autant d'appartemens que s'il eût été vivant, & quelquefois dans ces mêmes appartemens il y avait des chambres qui appartenaient à différentes familles ; ce que l'on peut vérifier d'après diverses inscriptions qui nous sont restées.

Les Anciens avaient un si grand respect pour les sépulchres qu'ils regardaient comme des lieux sacrés,

ſacrés, qu'ordinairement à la porte des tombeaux il y avait des imprécations contre ceux qui oſaient les violer. *Si quelqu'un ôte ou fait ôter ce monument, qu'il meure le dernier de ſa race.... Si quelqu'un gâte cet autel, qu'il s'attire l'indignation des Dieux*, &c.

Comme nous donnerons les modèles des principaux inſtrumens dont les Anciens ſe ſervaient dans leurs ſacrifices, nous y joindrons les deſſins de quelques urnes, telles que nous deſirerions qu'elles fuſſent en uſage au Théâtre. On prétend que les Grecs ne s'en ſervirent plus lorſqu'ils ceſsèrent de brûler les corps des morts & qu'ils firent conſtruire des *hypogées*. Pétrone dans ſon Hiſtoire de la Matrone d'Ephèſe, dit qu'elle ſuivit ſon mari juſqu'au caveau, qu'il fut mis dans l'*hypogée* ſelon la coutume des Grecs, & que là elle paſſait les jours & les nuits. Le corps de cet homme n'avait donc pas été brûlé, puiſque ſa femme le fit mettre à la potence, à la place du pendu; & cela ſuppoſe que l'uſage des bûchers n'a pas toujours exiſté. Celui des *hypogées* a paſſé d'un peuple à l'autre, & l'on a trouvé autrefois à Niſmes une de ces voûtes avec un riche pavé de marqueterie. Cette voûte était entourée de niches pratiquées dans le mur, & dans chaque niche il y avait des urnes de verre doré, remplies de cendres. Quelquefois auſſi les Anciens gardaient les urnes dans leurs maiſons &

ils les plaçaient sur de petites colonnes quarrées qui portaient leurs épitaphes.

Si le défunt dont le corps venait d'être consumé avait un fils, c'était lui qui ramassait ses ossemens; si c'était un jeune homme, ce soin regardait ou sa mère, ou ses sœurs, ou ses parentes qui en couvraient leurs habits. Cela n'arrivait qu'aux obséques des Princes & des gens de qualité; car, au rapport de Spon, il y avait pour les pauvres un enclos fermé de murailles, dans lequel on les brûlait sans cérémonie. Cependant il faut que l'on ait eu aussi le soin de recueillir leurs cendres, puisque les Antiquaires nous ont conservé des modèles d'urnes de terre destinées aux personnes du commun. Elles sont faites à-peu-près comme un pot de terre ordinaire, si ce n'est qu'elles sont plus hautes & plus rétrecies vers le col. Elles étaient plus grandes que les autres, parce qu'elles servaient à renfermer les cendres d'une famille entière.

Un fait assez singulier & que nous ne devons pas omettre, c'est qu'il était défendu d'inhumer personne dans l'île de Délos, que les Grecs regardaient comme consacrée par la naissance d'Apollon & de Diane.

Le tableau que nous avons à présenter du Théâtre des Grecs fera sentir au lecteur combien il était nécessaire de lui détailler toutes les cérémonies

des Funérailles. Le respect de ces peuples pour leurs morts, le malheur qu'ils attachaient à la privation de sépulture, la vénération qu'ils avaient pour les tombeaux, sont la source première dans laquelle Eschyle, Sophocle, Euripide, ont puisé l'intérêt de presque toutes leurs Tragédies. Haîne, amour, vengeance, mariage, politique, tout chez les Grecs était subordonné à la Divinité, & ce n'est que d'après la connaissance de leur religion, qu'il est possible de juger de la bonté de leurs Pièces. Quelle impression feraient sur nous Œdipe & Oreste, si nous ignorions ce qu'étaient les *Euménides*, ces Déesses infernales imaginées par la Fable pour servir de ministres à la vengeance des Dieux contre les méchans, & pour exécuter sur eux la sentence des Juges des Enfers ? C'était pour exécuter cet emploi, qu'assises au pied du trône de Pluton, elles attendaient ses ordres avec une impatience qui marquait toute la rage dont elles étaient possédées. Les Théâtres de la Grèce ont mille fois retenti des plaintes des deux malheureuses victimes que nous venons de nommer, & qu'elles ont poursuivies avec tout l'acharnement dont elles étaient capables.

On leur avait élevé des temples dans différens endroits, entr'autres à Céryne Ville de l'Achaïe, où l'on voyait leurs statues. Ce lieu était si fatal à ceux qui avaient commis quelque crime, que dès

qu'ils y entraient, ils étaient saisis d'une fureur subite qui leur faisait perdre l'esprit. Ces évènemens arrivèrent tant de fois, que l'on fut obligé de défendre l'entrée de ce temple. Le célèbre Démosthène avait été leur Prêtre dans celui de l'aréopage ; & tous ceux qui paraissaient devant ce tribunal étaient obligés de jurer sur l'autel des *Furies*, qu'ils diraient la vérité.

Les plus fameux de leurs temples après celui que nous venons de nommer, furent les deux qu'Oreste leur érigea en Arcadie : le premier au lieu même où elles avaient commencé à le saisir après son crime, & l'autre à l'endroit où elles l'avaient traité avec moins de rigueur.

Pausanias dit que les Sicyoniens leur sacrifiaient tous les ans, le jour de leur fête, des brebis pleines, & leur offraient des couronnes & des guirlandes de fleurs, sur-tout de narcisse, plante chérie des filles de l'Enfer, depuis le malheur arrivé au jeune Prince de ce nom. Outre le narcisse, on leur offrait aussi du safran, du genièvre, des branches de cèdre, d'aulne, d'aubépine, & on leur immolait des tourterelles blanches.

D'abord leurs statues ne présentèrent rien de différent de celles des autres Divinités, & le Poète Eschyle fut le premier qui les montra dans une de ses Tragédies, sous la figure la plus hideuse. De l'instant que ces Déesses qui paraissaient endormies

autour d'Oreſte, vinrent à ſe réveiller & à s'agiter ſur la ſcène, des femmes enceintes ſortirent de leurs loges, & des enfans moururent d'effroi. Malgré cet accident, on continua de les offrir avec des habits noirs & enſanglantés, ayant au lieu de cheveux, des ſerpens entortillés autour de la tête, une torche ardente à la main, un fouet de ſerpens à l'autre, & pour compagnes la terreur, la rage, la pâleur & la mort. C'eſt ainſi qu'on les voit ſur d'anciennes médailles parmi leſquelles on cite celle de l'Empereur Philippe frappée à Antioche. Au revers paraiſſent trois figures de femmes habillées en robes qui leur tombent juſques ſur les talons & qui ſont ſerrées par une ceinture à la hauteur de la poitrine. Elles ſont armées d'une clef, de torches ardentes, de poignards & de ſerpens.

Les Tragédies Grecques nous fourniront plus d'une occaſion de parler du reſpect & de la frayeur qu'elles inſpiraient. M. Ducis vient de les peindre avec la plus grande énergie dans ſa Pièce d'Œdipe chez Admète, que nous rappellerons dans ſon tems. L'effet de ce tableau ſur le ſpectateur doit lui donner d'avance une idée de celui que produiſait la crainte des Euménides ſur l'ame de ceux qui ſe regardaient comme ſoumis à leur empire. Ce reſpect était ſi grand qu'on n'oſait preſque les nommer ni jetter les yeux ſur les endroits où elles étaient adorées. On regarda comme

un crime la démarche que fit Œdipe, lorsqu'allant à Athènes en qualité de suppliant, il se retira dans un bois qui leur était consacré : on l'obligea de leur offrir un sacrifice pour les appaiser.

Nous verrons encore dans les Pièces Grecques ce que c'était que la *supplication*, espèce de peine imposée à quiconque avait une grace à demander, & qui sous le nom de *suppliant* était forcé de se rendre chez celui dont il attendait cette grace. Son premier devoir était de s'approcher du foyer dédié aux Dieux Lares sous la protection desquels était la maison & ceux qui l'habitaient. C'est ainsi qu'Ulysse parut chez Alcinoüs dont il venait implorer le secours. Il alla s'asseoir au foyer près des cendres, mais Alcinoüs l'en retira pour le placer sur un trône. Thémistocle remplit le même devoir chez Admète où ne l'ayant point trouvé, il se jetta aux genoux d'Alceste femme de ce Prince, qui lui conseilla de prendre son fils entre ses bras & d'attendre Admète aux pieds du foyer. Les Grecs avaient pris cette coutume des Mèdes; les Romains à leur tour l'empruntèrent des Grecs & donnèrent à leurs supplications le nom de *lectisternes* dont nous dirons quelque chose lorsque nous parlerons de leurs Fêtes.

Après ce que nous avons dit des Funérailles des Grecs, il est nécessaire d'ajouter quelle a été la couleur qu'ils ont adoptée pour le deuil, & c'était

le blanc. Pourquoi donc dans les Pièces tirées du grec ou dans celles qui doivent en conserver le costume, n'employons-nous que le noir? pourquoi les jeunes filles qui accompagnent Orphée pleurant la mort d'Eurydice, sont-elles couvertes de voiles noirs? pourquoi dans Castor & Pollux, Télaire s'habille-t-elle en noir après la mort de Castor? Si nous avons choisi cette couleur, si nous n'avons attaché qu'à elle l'idée d'une cérémonie funèbre, ne doit-on pas nous la faire oublier lorsque l'on nous transporte dans un pays où elle n'était point en usage? Ne doit-on pas revêtir de blanc les Chinois, les Dames de Sparte & de Rome, qui, comme les Grecs, ont adopté cette couleur pour leur deuil? Ne doit-on pas donner le bleu ou le violet aux Turcs, le jaune aux Egyptiens, le gris aux Ethiopiens? Chaque peuple a eu ses raisons pour se choisir une couleur particulière, & l'on suppose que le blanc marque la pureté; que le gris signifie la terre où les morts retournent; que le noir désigne la privation de la vie, parce qu'il est une privation de la lumière; que le bleu marque le bonheur dont on desire que les Dieux fassent jouir les défunts; que le violet étant mêlé de bleu & de noir, indique d'un côté la tristesse, & de l'autre ce qu'on souhaite aux morts; enfin que le jaune ou feuille morte, fait voir que la mort est la fin de la vie & des espérances humaines,

parce que les feuilles des arbres, quand elles tombent, deviennent jaunes, ainsi que les herbes lorsqu'elles sont flétries.

Que ces idées soient raisonnables ou non, elles existent, & c'est à nous de nous y conformer. Que dirait un Chinois, si des Comédiens Français allaient représenter à Pékin une Pièce Chinoise, & que les Acteurs fussent revêtus de noir, parce que cette Pièce demanderait des habits de deuil ? Ce n'est point ordinairement par ignorance que l'on commet ces sortes d'erreurs, mais par la crainte d'innover, crainte qui empêchera toujours de porter les Arts au degré de perfection qu'ils devraient avoir. Un usage n'est point une loi, & l'Acteur doit le réformer de l'instant qu'il n'est pas conforme à la vérité. Le premier jour, les spectateurs étonnés demanderont la raison du changement qu'il introduit; les gens instruits la donneront, & le Public saura d'autant plus de gré au Comédien, qu'en ajoutant au charme de l'illusion, il augmentera celui qui est attaché à la représentation de la Pièce. Nous aurons successivement beaucoup d'observations à faire dans ce genre, & s'il nous arrive de nous tromper, nous recevrons avec reconnaissance les lumières que l'on voudra bien nous donner.

Nous avons dit plus haut que peu-à-peu les Grecs perdirent l'habitude de brûler leurs morts,

& alors ils les enfermèrent dans des *ſarcophages*, c'eſt-à-dire *mangeurs de chairs*, parce que dans les commencemens, la pierre dont ces tombeaux ou coffres étaient faits avait la propriété de conſumer un corps dans quarante jours, à l'exception des os. Dans la ſuite ils furent de marbre, & plus communément de tuile battue; c'eſt de-là que nous avons pris le mot *cercueil* qui d'abord ſe prononçait *ſarcueil.* On en a découvert quelques-uns à ſept lieues de Rheims en Champagne, ſur la rivière de Retourne, dans chacun deſquels étaient étendus les os d'un homme avec une épée, & près de leur épaule gauche, un vaſe de terre plein d'une liqueur huileuſe. On prétend que le *ſarcophage* qui exiſte dans l'égliſe St-Nicaiſe de la ville que nous venons de citer, eſt une des plus belles pièces que l'on puiſſe voir en fait de ſépulture antique. Il ſert de tombeau à Juvinus vivant ſous le règne des enfans de Conſtantin, & Chef de la cavalerie & infanterie Romaine. Ce coffre qui a ſept pieds de longueur, quatre de largeur & autant de profondeur, eſt taillé à plein relief dans ſa face antérieure, & repréſente une chaſſe faite autrefois par un Seigneur Romain que l'on voit à cheval, lançant un javelot contre un lion déja percé d'un autre dard. Autour du Romain ſont quelques figures à cheval, & pluſieurs bêtes mortes qui ſervent d'ornement à tout l'ouvrage. Dans le lieu que l'on

appelle à Rome *la Chapelle du Roi de France*, il y a un *ſarcophage* dans lequel on dit que fut inhumée la femme de l'Empereur Honorius, avec ſes ornemens impériaux. On y a trouvé des vaiſſeaux de cryſtal & d'agate, pluſieurs anneaux & une pierre précieuſe ſur laquelle était gravée la tête d'Honorius. Nous offrirons de ces *ſarcophages* ou tombeaux antiques, des modèles d'après leſquels on pourra faire ceux dont on aura beſoin pour le Théâtre. A l'égard de la pompe funéraire des Grecs, il ne nous reſte plus qu'à donner une idée de la magnificence qu'ils y mettaient lorſqu'il était queſtion d'un Souverain, & nous joignons ici, d'après M. Rollin, la deſcription du convoi d'Alexandre, avant lequel on n'avait point vu dans ce genre de cérémonie auſſi digne de la majeſté du trône. C'eſt un objet de ſpectacle qui ne peut être déplacé dans notre Hiſtoire, & ce n'eſt que dans la lecture de pareilles deſcriptions que l'Artiſte peut puiſer les objets néceſſaires à la parfaite repréſentation des Ouvrages Dramatiques. C'eſt à ſon génie à ſupprimer ou à modifier les choſes dont il ne peut faire uſage, & à ſe ſervir de celles qui peuvent ſe rendre ſur notre ſcène.

Aridée frère naturel d'Alexandre, fut chargé du ſoin de ces obsèques & s'en occupa deux années entières, pendant leſquelles des pionniers applanirent les chemins par où l'on devait paſſer.

» Alors on vit partir de Babylone le chariot sur lequel était Alexandre & dont l'invention ne parut pas moins admirable que les richesses immenses que l'on y découvrait. Le corps de la machine portait sur deux essieux qui entraient dans quatre roues dont les moyeux étaient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrémités de ces essieux étaient d'or & représentaient des mufles de lions qui mordaient un dard. Le chariot avait quatre timons, & à chaque timon étaient attelés seize mulets qui formaient quatre rangs; on avait choisi les plus hauts & les plus forts. Ils avaient des couronnes & des sonnettes d'or avec des colliers enrichis de pierres précieuses. Sur ce chariot s'élevait un pavillon d'or massif qui avait douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il était orné au dedans de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour régnait une frange d'or à rézeau dont les filets avaient un doigt d'épaisseur, où étaient attachées de grosses sonnettes.

Dans la décoration du dehors on voyait quatre bas-reliefs. Le premier représentait Alexandre assis dans un char & tenant à la main un sceptre, environné d'un côté d'une troupe de Macédoniens, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans, tous armés à leur manière. Devant eux marchaient les

Ecuyers du Roi. Dans le ſecond bas-relief on voyait des éléphans harnachés de toutes pièces, portant ſur le devant des Indiens, & ſur le derrière des Macédoniens armés comme dans un jour d'action. Dans le troiſième étaient repréſentés des eſcadrons de cavalerie en ordre de bataille. Le quatrième montrait des vaiſſeaux tout prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étaient des lions d'or qui ſemblaient le garder. Aux quatre coins étaient poſées des ſtatues d'or maſſif, repréſentant des victoires, avec des trophées d'armes à la main. Sous ce dernier pavillon on avait placé un trône d'or de figure quarrée, orné de têtes d'animaux qui avaient pour colliers des cercles d'or d'un pied & demi de largeur, d'où pendaient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portait dans les pompes ſacrées.

Au pied de ce trône était poſé le cercueil d'Alexandre, tout d'or & travaillé au marteau. On l'avait rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conſervation du cadavre. Il y avait ſur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le trône & le cercueil étaient les armes du Prince, telles qu'il les portait pendant ſa vie. Le pavillon en dehors était auſſi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut était terminé par

une très-grande couronne d'or composée comme de branches d'olivier.

Afin que le chariot, soit qu'il descendît, soit qu'il montât, demeurât toujours dans la même situation, malgré l'inégalité des lieux; du milieu des deux essieux s'élevait un axe qui soutenait le milieu du pavillon & tenait toute la machine en état «.

Le corps d'Alexandre, suivant ses dernières dispositions, devait être porté au temple de Jupiter Ammon, mais Ptolémée Gouverneur d'Egypte, le fit conduire à Alexandrie où il fut inhumé. Ce même Ptolémée lui érigea un temple magnifique & lui rendit tous les honneurs que l'Antiquité payenne avait coutume de rendre aux demi-Dieux. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ce temple dans lequel était le tombeau de ce Prince, dernier asyle :

Où se perdent les noms de Maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

Les cérémonies que l'on pratique aux Funérailles de nos Rois nous imposeront la nécessité de décrire quelques mausolées que nous comparerons à celui qu'Artémise Reine de Carie, fit

bâtir en l'honneur de Mausole son époux. Ce monument qui dut son nom à celui de ce Prince & qui pendant plusieurs siècles a fait l'ornement de la ville d'Halicarnasse, a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant par sa grandeur & la noblesse de son architecture, que par la quantité & l'excellence des ouvrages de sculpture dont il était enrichi.

Son étendue était de soixante-trois pieds du midi au septentrion : les faces avaient un peu moins de largeur, & son tour était de quatre cens onze pieds. Il en avait trente-six de haut & renfermait trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit la partie de l'orient, & Timothée celle du midi; Leocarès exécuta le côté du couchant, & Briaxis celui du septentrion. Ces quatre Sculpteurs étaient les plus célèbres de leur tems. Artémise n'eut pas la satisfaction de voir cet ouvrage achevé, mais Idrieus le fit continuer, & les quatre Artistes eurent la gloire d'y mettre la dernière main. Pithis se joignit à eux, & au-dessus du mausolée il éleva une pyramide sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. On peut voir la description de cet édifice dans Pline & dans Vitruve.

Indépendamment des Historiens & des Artistes de l'Antiquité que nous citerons fidèlement toutes les fois que nous aurons puisé chez eux, le lecteur

doit s'attendre que nous serons souvent obligés d'avoir recours à la Mythologie sans laquelle il nous serait impossible de lui donner l'explication de plusieurs faits, de lui faire sentir une foule de beautés dont les Tragédies Grecques sont remplies. Si par exemple, nous lui présentons dans Euripide, Médée commençant ses opérations magiques & invoquant sa mère Hécate, ne sera-t-il pas nécessaire de lui faire connaître cette Divinité terrible qui, disait-on, dominait sur la naissance, sur la santé & sur la mort, qui présidait aux conseils des Rois, aux accouchemens & aux songes, qui tenait le destin de la terre entre ses mains; cette *triple Hécate* qui arrêtait cent ans au-delà du Styx les ames de ceux qui avaient été privés de la sépulture.

Le nom de cette Déesse nous rappelle les *Hécatésies*, Fêtes que les Athéniens célébraient tous les mois en son honneur & dans lesquelles ils lui élevaient des statues devant leurs portes, comme à la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. Alors les gens riches donnaient un festin public dans les carrefours où elle était censée présider, & cela s'appellait le *repas d'Hécate* que ces peuples avaient surnommée *Trivia*. Ces festins dans toutes les Fêtes qui étaient fort multipliées, comme nous avons pu le voir, ces festins dis-je, étaient destinés aux pauvres, & si d'un côté les Anciens sé-

viſſaient contre les mendians & les vagabonds; s'ils ignoraient l'uſage des hopitaux, de l'autre ils trouvaient les moyens d'aider perpétuellement à la ſubſiſtance des indigens; l'uſage d'inhumer hors les villes était encore une ſuite de l'intérêt qu'ils prenaient au bien public, puiſque la ſanté des Particuliers dépend de la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent. On a vu plus haut avec quelle ſévérité cette loi était obſervée chez les Athéniens, & nous n'avons trouvé qu'un ſeul exemple que cette loi ait été violée; nous en avons pour garant M. de la Guilletiere dont voici les propres paroles dans ſon *Athènes ancienne & nouvelle*.

» Nous entrâmes, dit-il, dans la rue Céramique » & nous vîmes à main droite l'endroit où avait » été le *Léocorion*, c'eſt-à-dire le tombeau de » Léos, qui ayant ſacrifié ſes filles pour le ſalut » public, mérita d'avoir ſa ſépulture dans la » ville «.

Ces faits hiſtoriques qui pourraient être regardés comme étrangers à notre Ouvrage, ceſſeront de le paraître lorſque l'on voudra conſidérer que l'on ne peut juger parfaitement des Pièces de Théâtre que d'après la connaiſſance des mœurs & des uſages du pays pour lequel elles ont été faites. Les Grecs ſur-tout demandaient que nous euſſions cette attention, & c'eſt la première raiſon qui nous a décidés à nous étendre un peu ſur leurs

Gymnaſes,

leurs Fêtes & leurs Athlètes. D'ailleurs beaucoup de personnes ne les connaissaient que de nom, & c'est leur rendre service que de rassembler en peu de mots ce qui en a été dit dans une foule d'Auteurs aussi volumineux les uns que les autres.

Rien n'est indifférent pour celui qui veut présenter la naissance & les progrès d'un art; il n'y parvient qu'en dévelopant le germe qui l'a fait éclorre, & c'est d'après cette réflexion que nous sommes remontés jusqu'à l'origine des Jeux des Grecs. Si l'on commence à entrevoir que peut-être sans eux nous n'aurions jamais eu de Spectacles, on en sera convaincu par la lecture de la seconde Partie de ce Volume. Nous rendons hommage aux Ecrivains qui ont illustré les Théâtres des différentes nations; mais quelle vénération ne devons-nous pas avoir pour Eschyle, Sophocle & Euripide qui nous ont précédés de plusieurs siècles dans la carrière dramatique? Quelle reconnaissance ne méritent pas les génies qui ont su les imiter, & que cette même imitation a rendus créateurs! Les premiers Législateurs ont institué des loix d'après lesquelles nous avons établi les nôtres, que nous avons modifiées selon nos mœurs & la forme de nos gouvernemens; il en est de même des Artistes qui ont puisé dans l'antiquité des connoissances sur les arts, & qui en ont dicté les règles que le goût a épurées. Gardons-nous de le confondre avec

ce faux brillant inventé par le bel eſprit & dont les productions ſelon nous, ſont moins eſtimables que celles qui nous ſont reſtées des ſiècles d'ignorance & de barbarie. Les dernières offrent du moins quelques traces de la nature, & chez les autres elle a perdu cette noble ſimplicité qui fut un des plus grands mérites des Grecs. Mais les Arts ſont comme les Empires : les uns & les autres ont leur commencement, leur progreſſion & leur décadence lorſqu'ils ſont parvenus à un certain degré d'élévation. Les Grecs la conſervèrent juſqu'au moment où le luxe triompha de cette ſorte de rudeſſe à laquelle ils devaient l'énergie de leur caractère, & les athlètes qui dans l'origine combattaient pour de ſimples couronnes d'herbe, n'entrèrent plus dans la lice que pour y diſputer les richeſſes dont on les comblait après leurs victoires. Il eſt bien rare que la moleſſe d'un peuple efféminé n'influe pas ſur l'Ecrivain : obligé de vivire parmi ſes concitoyens, de les ſuivre, de les étudier, il contracte leurs vices, devient ce qu'ils ſont, même en les critiquant, & perd peu à peu ces idées fortes, ces expreſſions vigoureuſes ſans leſquelles il eſt impoſſible de perſuader & par conſéquent de corriger. Pour y réuſſir, Ariſtophane dont nous donnerons des extraits, s'arma du ſceptre de Thalie, ſouvent même diſtila le fiel de la ſatyre la plus amère, & tandis que quelques-uns de ſes contemporains tâ-

chaient de contenir les Grecs par des raiſons morales ou politiques, il épiait les vices & les réprimait ſoit par des ſarcaſmes, ſoit par d'ingénieuſes allégories : Ménandre eut une manière abſolument différente, & la délicateſſe de ſon ſtyle, la fineſſe de ſes expreſſions nous feront toujours regretter que ſes Ouvrages ne nous ſoient pas reſtés en entier : nous donnerons avec le plus grand ſoin ce qui en a été conſervé, & nous avons découvert de lui quelques fragmens qui n'ont été traduits qu'en Latin, langue trop peu familière aujourd'hui pour les avoir fait connaître. On n'a pas plus de lumières ſur quantité d'autres Poètes Grecs qui trouveront leur place ſelon l'ordre chronologique que nous nous ſommes impoſé : il en eſt peu ſur leſquels nous n'ayons quelques anecdotes, & ceux dont nous n'avons pu découvrir des morceaux, ſeront indiqués ou par leurs noms ou par le titre de leurs Ouvrages.

Les Romains n'ont pas été auſſi célèbres dans cette partie, mais nous en ſerons dédommagés par les deſcriptions de leurs Fêtes & par le tableau des monumens que leur a fait élever le goût qu'ils avaient pour les ſpectacles de tous les genres. Leur caractère, leurs mœurs, leurs uſages, leur forme de Gouvernement, ſont autant d'objets dont il faudra ſe pénétrer pour juger leurs Pièces de Théâtre, & c'eſt du même point qu'il faut partir pour apprécier celles des Grecs. Les dix-

ſept Rois qui régnèrent ſur Athènes depuis Cécrops juſqu'à Codrus, & qui étaient moins Souverains que premiers parmi leurs égaux; ce qu'il eſt aiſé de voir par Créon chez Sophocle, par Hippolyte chez Euripide; les Archontes qui ſuccédèrent à ces eſpèces de Monarques, & qui dans les commencemens gouvernèrent toute leur vie, enſuite durant dix années, enfin pendant une; la naiſſance de Dracon qui dicta aux Athéniens des loix écrites & écrites avec le ſang; la fermeté de Piſiſtrate, qui dàns le ſein d'une république jalouſe de ſa liberté trouva le ſecret de s'élever un trône qu'il occupa juſqu'à ſa mort; le retour des Grecs vers cette même liberté qui leur fit chaſſer Hippias, fils de Piſiſtrate, & leur attira cette guerre fameuſe contre les Perſes, ſur leſquels conduits par Miltiade, ils gagnèrent la célèbre bataille de Marathon, la 3ᵉ. année de l'Olympiade 72ᵉ, l'an 264 de la Fondation de Rome; tout cela dut apporter dans leurs mœurs des changemens que reſpirent néceſſairement les perſonnages qu'Eſchile, Sophocle & Euripide ont mis ſur la ſcène; changemens qu'il ne faut pas laiſſer échapper & qui nous feront connaître à la fois le génie des Auteurs, des Spectacles & des Spectateurs.

C'eſt à l'époque de la bataille que nous venons de citer, que commença la ſplendeur d'Athènes dont le luxe & la magnificence produiſirent ces

monumens ſuperbes qui ont fait l'admiration de pluſieurs ſiècles, enfantèrent une foule de chef-d'œuvres dont quelques-ûns ſont parvenus juſqu'à nous, tels que les Ouvrages d'Anaxagoras, de Socrate, de Periclès, de Thucydide; & pour en revenir à ce qui nous concerne, les Tragédies des trois Auteurs dont nous allons parler dans les volumes ſuivans.

De ce moment les Athéniens, pour me ſervir de l'expreſſion du père Brumoy, ſe regardent comme autant au-deſſus des autres hommes, que l'homme eſt au-deſſus de la bête, & les Grecs qui n'étaient pas de l'Attique ne leur paraiſſent que de mépriſables étrangers. Minerve règne ſur ce peuple choiſi, l'Aréopage juge les Héros & les Dieux, Mars y eſt cité, les Euménides y ſont condamnées à la voix d'Oreſte, qui venait d'y apporter la ſtatue de Diane, ſtatue que les Thraces n'étaient pas dignes de poſſéder; le goût des Arts y eſt porté juſqu'à l'idolatrie, les cérémonies ſacrées s'y changent en divertiſſemens, on y aime les Tragédies au point de les apprendre par cœur toutes entières, & l'Auteur y devient l'idole d'un peuple éclairé qui ne s'aſſemble au Théâtre que pour applaudir aux nouveautés qu'on lui préſente. Quel encouragement pour les Poètes de ce tems, & combien une pareille façon de penſer n'en ferait-elle pas briller aujourd'hui parmi nous, ſi la cabale toujours excluſive n'étouffait le

germe de leurs talens, & ne les reculait au premier pas qu'ils font dans la carrière!

D'après la manière dont les Ecrivains Grecs étaient accueillis, il ne faut pas s'étonner du soin continuel qu'ils avaient de flatter leur nation: les Athéniens étaient idolâtres de leur liberté, de leurs usages, de leur gouvernement, de leurs Dieux; toutes les pièces, sur-tout les Tragédies, respiraient la même idolatrie, & lorsque leurs Héros n'étaient pas Athéniens, les Auteurs avaient l'art de leur donner un air d'atticisme qui les faisait adopter par le peuple. Delà ces traits satyriques, qui quoique étrangers à la tragédie étaient lancés par Eschile, Sophocle, Euripide, contre Sparte & Lacédémone; Sparte que l'on mettait par grace au second degré; Lacédémone qui après avoir souffert avec patience l'orgueil tyranique des Athéniens, suscita la guerre du Péloponèse & les anéantit sous la conduite de Lysander, un an après la mort de Sophocle, le premier de la 94e. Olympiade, & de la Fondation de Rome 350.

La puissance des Grecs se trouvait alors partagée entre Lacédémone & Sparte, qui trente ans après fut écrasée par ces mêmes Athéniens qui reprirent le dessus, mais dont l'autorité fut balancée par celle des Thébains, jusqu'au moment où Philippe, Roi de Macédoine & père d'Alexandre le Grand, soumit la Grèce à l'Empire des Macédoniens.

Un coup-d'œil sur ce tableau que nous détaillerons lorsque nous en serons aux Comédies d'Aristophane, suffira pour faire saisir au Lecteur toutes les nuances que les Tragédiens Grecs ont données à leurs personages, dont les caractères ne paraîtront singuliers qu'à ceux qui refuseront de se transporter pour un moment parmi des Républicains dont les moindres se regardaient comme Rois & dont les Héros s'arrogeaient le droit d'insulter les Dieux mêmes.

Malgré cet orgueil les Grecs avaient les mœurs simples, l'esprit capable d'envisager un objet sous toutes ses faces, & pour les amuser, pour les émouvoir il n'était besoin d'employer ni ces incidens étrangers au sujet, ni ces coups de théâtre inattendus dont les Modernes ont souvent abusé. Chez les Grecs la Tragédie était une, & le fond seul sur lequel elle portait en faisait naître les situations qui toujours vraies devenaient toujours intéressantes. La terreur & la pitié y partageaient alternativement l'ame des Spectateurs, & cela sans le secours de l'amour qui n'était pas digne d'occuper la Scène chez un peuple accoutumé à ne s'entretenir que de politique, de religion, de puissance, de victoires, de renversement d'états, &c.

Nous croyons en avoir dit assez pour inspirer au Lecteur le degré d'intérêt qu'il doit prendre aux pièces Grecques dont nous allons lui donner les

extraits. Ils feront précédés de la vie des Auteurs, & nous y joindrons fucceffivement celles des Ecrivains dramatiques du même tems, que nous avons recueillies dans les fources où nous avons puifé. Nous ferons marcher d'un pas égal l'hiftorique de la mufique, de la danfe, de l'élévation des Théâtres, de l'origine des mafques, fur laquelle nous donnerons dans la livraifon fuivante, un monument affez curieux.

Nous répétons avant de finir, que ce demi-Volume ne doit être regardé que comme un introduction à notre Ouvrage, que comme la première pierre de l'édifice que nous nous propofons d'élever; & la matière que nous avons à traiter fera fentir combien ce préliminaire était effentiel.

Fin de la première Partie du premier Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE
du premier Volume.

S'IL est vrai que la Tragédie était déja parfaite chez les Poètes Grecs, si les Auteurs qui sont venus après eux n'ont pu y ajouter que des rafinemens capables d'abatardir ce genre en voulant lui donner un air de nouveauté, le lecteur doit redoubler d'admiration à chaque pas qu'il va faire, & sentir de plus en plus quel a dû être le mérite de ces anciens Ecrivains qui sans guides, sans mo-

dèles, ont tiré de leur propre fond tous les trésors d'un Art encore inconnu, & l'ont conduit au point de le consacrer chez un peuple qui passait pour le plus éclairé de l'Univers. Cette gloire & la sublimité des Tragédies Grecques ont été le plus fort argument de ceux qui sont pénétrés d'enthousiasme pour l'Antiquité, & cet enthousiasme est fondé; mais il ne doit pas nous fermer les yeux sur les beautés innombrables dont l'invention du trágique a été la source chez les différentes nations qui l'ont adopté. Les comparaisons que nous ferons dans la suite des anciens avec les modernes, indiqueront ce que nous devons aux uns & aux autres. Revenons aux Grecs.

ORIGINE DE LA TRAGÉDIE.

ICARIUS propriétaire du village d'Icaria & célèbre pour avoir été le premier qui ait su cultiver la vigne, fit un jour écorcher une chèvre qui mangeait ses raisins, & la donna à ses paysans qui se mirent à danser autour, parés de pampres & de branches d'arbres; ce divertissement amusa les spectateurs, & dans les bourgades voisines, il devint en usage pendant les vendanges. Comme les Acteurs de cette danse avaient coutume de

s'enivrer & qu'il leur arrivait souvent d'être maltraités par ceux des Athéniens qui possédaient du bien à la campagne, ils se servirent de ce nouveau spectacle pour braver impunément leurs persécuteurs : ils allaient à leurs portes, les nommaient hautement & se plaignaient à la foule qui les suivait, des obstacles que les riches prétendaient mettre à leurs plaisirs. Les Chefs de la Justice s'en mêlaient, & la crainte du châtiment ou la honte du blâme interrompait le cours des violences. Ce moyen qui réussit, parut un remède infaillible contre les désordres, & la danse de la chèvre ou du bouc fut introduite dans Athènes par les paysans que l'on y fit venir : ils s'établirent dans une prairie appellée *Lénaon*, au quartier de *Lymnæ*, célèbre par un bosquet de peupliers que l'on nommait *Œgyron*, dont les arbres servirent au peuple pour accommoder les échauffauds dont il eut besoin pour assister à ce spectacle rustique; il subsista pendant quelque tems tel que l'avaient conçu les paysans qui continuèrent d'invectiver ceux qui les avaient rebutés dans les campagnes; & insensiblement les Poètes s'avisèrent d'employer les mêmes armes contre les vices ou les sottises de leurs contemporains. Mais ce changement n'arriva pas tout d'un coup, & la marche que nous nous sommes proposés de suivre demande que nous remontions un peu plus loin.

Le *Lénaon* dont nous venons de parler, était situé près de l'ancien temple de Bachus, & ce fut ce voisinage qui peu-à-peu fit entrer ces réjouissances dans les cérémonies de la religion, mais particulièrement dans le culte que l'on rendait au Dieu du vin dont elles devinrent la partie la plus solemnelle.

On lui sacrifiait un bouc, & pendant le sacrifice le Peuple & les Prêtres lui chantaient en chœur des hymnes que la qualité de la victime fit nommer *Tragédie* ou *Chant du Bouc*, que l'on exécutait non-seulement dans les temples, mais dans les villages où l'on traînait un homme travesti en Silène, & monté sur un âne que suivait une troupe de gens, qui le verre à la main, fredonnaient des vers à la louange du Dieu des buveurs.

Ces hymnes qui n'étaient autre chose qu'un chant lyrique & monotone, par conséquent ennuyeux, finirent par endormir les auditeurs, & le premier qui conçut l'idée de donner une forme nouvelle à cette sorte de spectacle fut un certain Epigènes Sycionien, dont il ne nous est resté aucune pièce. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il composa une Tragédie de Bachus, qui avait si peu de rapport à ce Dieu & qui parut si fort au-dessous de la dignité du sujet, que quelques-uns des spectateurs crièrent à la représentation : *Nihil ad Bacchum*, c'est-à-dire *il n'y a rien pour Bachus*, apostro-

phe assez extraordinaire dans un tems où l'on n'avait encore aucune connaissance de l'Art Dramatique, mais dont le germe était dans l'ame des Grecs.

Alors parut Thespis que le plus grand nombre regarde comme le premier Auteur tragique & que l'on nomme le *Poète Athénien*, quoiqu'il fût d'Icarie ville de l'Attique. Fatigué comme ses concitoyens, des chansonnettes ou hymnes répétées par le chœur, & né sans doute pour faire faire un pas de plus à la Tragédie ou plutôt à la Fête qui en avait le nom, il essaya d'y introduire un Acteur qui fît quelque récit. Cette nouveauté plut, & Thespis composa des pièces dans le goût Athénien pour la représentation desquelles, selon Porphirion, il se faisait conduire de bourgades en bourgades dans une charette du haut de laquelle il déclamait, le visage barbouillé de lie, ainsi que les personnages qu'il avait avec lui. Suidas prétend qu'il était plâtré & fardé, qu'ensuite il se couvrit la figure de pourpier, & qu'enfin il introduisit des Acteurs envelopés seulement d'un voile.

Ce Poète prit, comme Epigènes, des sujets étrangers à Bachus, & les Athéniens s'y accoutumèrent. Solon ne fut pas de cet avis, & après la représentation d'une de ces pièces à laquelle il fut curieux d'assister, il fit venir Thespis à qui il de-

manda s'il n'avait pas honte de mentir en présence de tant de témoins. Thespis lui répondit que cela devait être permis par badinage ; mais Solon frappant vivement la terre d'un bâton qu'il tenait dans sa main, lui répliqua que si l'on autorisait ce genre de badinage, il se glisserait bientôt dans les affaires sérieuses, & qu'il verrait le lendemain dans les Tables des Loix, s'il trouvait des honneurs décernés pour l'exercice d'un pareil métier. Diogène Laerce ajoute qu'il fut défendu à Thespis non-seulement de composer, mais même d'enseigner l'art de faire des Tragédies à Athènes.

Les Historiens ne disent rien de plus de ce Poète dont les Grecs étaient bien loin de soupçonner la célébrité future : tel est le sort des inventeurs d'un art quelconque ; leurs contemporains jouissent de leurs découvertes & ne songent pas à conserver leur mémoire à la postérité qui presque toujours fait de vains efforts pour se procurer quelques connaissances sur leur vie & leurs ouvrages. On attribue à celui-ci *Certamen Pelia* ou *Phorbas*, *Sacri Juvenes* & *Pentheus*. Il était, comme nous l'avons vu, contemporain de Solon & vécut en la 61e. Olympiade.

Si Thespis reçut la défense d'apprendre à faire des Tragédies, il paraît qu'il n'obéit pas exactement ; car il eut pour élève en la 67e. Olympiade, Phrynique Athénien, que l'on regarde comme

l'inventeur du vers tétramètre, comme le premier qui tira de l'Histoire les sujets de ses Tragédies & qui introduisit sur le Théâtre des personnages de femmes. On lit dans Strabon & dans Hérodote que ses concitoyens le condamnèrent à une amende de mille drachmes pour avoir fait une Pièce intitulée, *La ville de Milet prise par Darius*, *Miletum à Dario captam*. On le trouva d'autant plus coupable qu'il avait arraché des larmes à tous ses spectateurs au moment où il peignait la désolation de cette Ville. Ainsi Phrynique fut tout-à-la-fois la victime de la fierté des Athéniens & du plaisir qu'il leur avait causé, mais qu'ils oublièrent pour donner un exemple de la haîne qu'ils avaient pour les Perses. Cependant il devint Général d'armée, titre qu'il ne dut, à ce que l'on prétend, qu'à la force & à la véhémence de ses Tragédies. Suidas en cite neuf qui sont, *Pleuronia*, *Ægyptii*, *Actæon*, *Alcestus*, *Anthæus*, *Lybies*, *Dicæi* ou *Persæ*, *Synthoci* & *Danaïdès*:

Dans le même tems vécut Alcée Poète Athénien, & qui, selon plusieurs Historiens, tenait le premier rang parmi les Auteurs tragiques. On n'a conservé que le nom de deux de ses Pièces, l'une intitulée *Cœlum*, citée par Macrobe, & l'autre *Endymiona* dont Pollux fait mention.

Cet Alcée eut pour contemporain Chærilus qui composa cent cinquante Tragédies & fut treize fois

vainqueur. On croit que ce fut lui qui le premier commença à décorer la ſcène & à donner à ſes Acteurs le coſtume des ſujets qu'il leur faiſait repréſenter. Nous avons fait des recherches inutiles pour découvrir ſi ce Chærilus eſt le même dont parle Plutarque & que Lyſander avait attaché à ſa perſonne pour écrire en vers ſa vie & ſes exploits.

Nous n'avons pas été plus heureux ſur le compte de Céphiſodore qui fleuriſſait dans le même tems, & que l'on met au nombre des Poètes de l'ancienne Tragédie. C'eſt le nom que l'on a donné aux Auteurs qui ont précédé Eſchyle. On attribue à ce Céphiſodore *Antilais*, *Amazones*, *Trophonius Deus*, *Sus.*

Tels ont été les imitateurs de Theſpis, & qui, excepté quelques changemens dans les décorations ainſi que dans le coſtume, ont conſervé la Tragédie au même point où il l'avait laiſſée. Il était réſervé à Eſchyle d'en indiquer les reſſorts & d'en déveloper la magie. Mais avant de paſſer à ſes Ouvrages, il eſt néceſſaire de jetter un coup d'œil ſur la danſe & ſur la muſique des Grecs. L'intelligence de leurs Tragédies tient à la connaiſſance de ces deux objets.



DANSE DES GRECS.

LA Danſe qui faiſait partie de la Gymnaſtique des Anciens, eſt de tous les exercices du corps celui qu'on a le plus cultivé & dont l'origine peut être fixée à la naiſſance du monde. En effet, les geſtes ont été la ſource première de ces mouvemens, de cette expreſſion du corps, à l'aide deſquels l'homme en ſortant des mains du Créateur a rendu les tranſports de joie ou d'admiration que lui inſpiraient les objets dont il était environné, & ces mouvemens, cette expreſſion meſurés par la muſique, ont été appellés *Danſe.* D'après cela, on regarde la *Danſe ſacrée* comme la plus ancienne de toutes, & c'était celle que les Juifs pratiquaient dans les Fêtes ſolemnelles. On en trouve la preuve dans presque tous les Pſeaumes, dans les Interprètes de l'Ecriture, & ſi l'on veut lire les deſcriptions qui nous reſtent des trois temples de Jéruſalem, on y verra qu'une portion de ces temples repréſentait une eſpèce de théâtre que les Juifs appellaient chœur & qui était deſtiné au chant & à la Danſe.

Les Auteurs ne ſont nullement d'accord ſur le nom & le pays de ceux dont les Grecs ont reçu les premières leçons de cet exercice. Les uns diſent

qu'ils en ſont redevables à Orphée qui avait parcouru l'Egypte, qui s'était fait initier aux myſtères des Prêtres d'Iſis, qui rapporta dans ſa patrie leurs connaiſſances, leurs erreurs, leurs uſages, & qui en établiſſant le culte des Dieux de la Grèce, introduiſit la Danſe dans les cérémonies religieuſes au point que lorſqu'on élevait un autel à quelque Divinité, on y formait des Danſes nouvelles qu'on lui conſacrait. D'autres, comme Théophraſte, prétendent qu'un joueur de flûte nommé Andros, & natif de Catane en Sicile, eſt le premier à qui il vint l'idée d'unir au ſon de ſa flûte quelques mouvemens de corps meſurés par une ſorte de cadence; qu'après lui Cléophante cultiva cet art naiſſant, & & qu'enfin Eſchyle l'enrichit de différentes figures dont il donna le tableau dans les chœurs de ſes Pièces.

Lucien en attribue l'invention à Rhéa, qui l'enſeigna aux Prêtres qu'elle avait tant en Phrygie que dans l'Iſle de Crète, & qui s'en ſervirent pour dérober Jupiter à la fureur de ſon père. Ces Prêtres s'appellaient *Curètes* ou *Corybantes*, & l'on prétend que par une eſpèce de Danſe à certaines meſures nommées *dactyles*, ils empêchaient que les cris du jeune Dieu ne parvinſſent juſqu'aux oreilles de Saturne qui l'aurait dévoré, s'il avait ſu qu'il exiſtait.

Lucien qui tient à ſon ſyſtême, ajoute que la Danſe fit de très-grands progrès en Crète, témoin

Mérione citoyen de cette Isle, qu'Homère loue sur son habileté dans cet exercice & qui y excellait au point qu'il en acquit l'estime non-seulement des Grecs, mais même des Troyens.

Castor & Pollux le montrèrent aux Lacédémoniens, & il devint si fort en usage parmi eux qu'ils n'allaient plus à la guerre qu'en dansant au son de la flûte. Les Thessaliens n'en faisaient pas moins de cas, & l'on voyait sur leurs statues des inscriptions qui marquaient que le peuple les avait fait ériger pour tel ou tel qui avaient bien dansé au combat.

Platon regardait la Danse comme absolument nécessaire, & ses ouvrages sont pleins de réflexions relatives à cet objet. Socrate son maître l'avait apprise dans un âge fort avancé, & au banquet de Xénophon, on le voit au moment d'en prendre des leçons d'un certain danseur de Syracuse que l'on avait fait venir avec sa troupe pour amuser les convives. Ce Philosophe avoue même que Charmide l'étant venu voir un matin, cet ami le trouva occupé à danser, & de son côté Charmide ajoute qu'il craignit d'abord que Socrate n'eût perdu l'esprit, mais qu'après lui avoir entendu faire l'éloge de la Danse, il ne dansa pas à la vérité, parce qu'il n'avait jamais appris, mais qu'il joua des bras & des mains, en un mot qu'il répéta les leçons de *Chironomie* qu'on lui avait données dans sa jeunesse.

La *Chironomie* était un mouvement du corps, mais sur-tout des mains fort usité parmi les anciens Comédiens, par lequel sans le secours de la parole ils désignaient aux spectateurs les êtres Pensans, Dieux ou Hommes, soit qu'il fût question d'exciter le ris à leurs dépens, soit qu'il s'agît de les désigner en bonne part. C'était aussi un signe dont on usait avec les enfans pour les avertir de prendre une posture de corps convenable. C'était encore un des exercices de la Gymnastique. (Encyclop. p. 350.)

Ce préliminaire sur la Danse en elle-même suffit pour convaincre le Lecteur du mérite que les Anciens y attachaient, & ceux qui desireront avoir des notions plus amples sur cette matière peuvent consulter Platon, Socrate, Aristote, Athénée, &c. Notre objet est d'indiquer les différentes espèces de Danse des Grecs, & nous allons consacrer à chacune d'elles un article que nous rendrons le plus court qu'il nous sera possible.

DANSES SACRÉES.

NOUS avons dit plus haut que les Grecs mêlaient de la Danse dans toutes leurs solemnités, & ils n'imaginaient pas que sans elle & sans la musique

on pût célébrer aucuns mystères, ni même s'y faire initier. Aussi pour marquer le crime de ceux qui les révélaient on se servait d'un mot grec qui signifierait proprement en français *sortir de danse* ou *danser hors de cadence*. Les Fêtes d'Apollon & de Diane dans l'Isle de Délos ne se faisaient jamais sans danser, & les Grecs en avaient consacré plusieurs à Hercule, entr'autres les *Tétracomos* & les *Callinicos* qui s'exécutaient en mémoire de Cerbère enchaîné par ce Héros.

Nous ne dirons rien de la *Gymnopédie* qui était encore une Danse sacrée dont nous avons parlé dans la première partie de ce Volume; nous ajouterons seulement que la Danse chez les Grecs était admise jusques dans leurs funérailles. » Dans celles des Rois d'Athènes, selon l'Auteur du Traité historique de la Danse, tom. I, liv. II, pag. 6, une troupe délite, vêtue de longues robes blanches commençait la marche. Deux rangs de jeunes garçons précédaient le cercueil qui était entouré de jeunes vierges : ils portaient tous des couronnes & des branches de cyprès & formaient des Danses graves & majestueuses sur des symphonies lugubres.... Les Prêtres des différentes Divinités adorées dans l'Attique, revêtus des marques distinctives de leur caractère venaient ensuite : ils marchaient lentement & en mesure, en chantant des vers à la louange du Roi mort «.

DANSES MILITAIRES.

CES Danses étaient en grand nombre chez les Grecs & on les nommait *Pyrrhiques*, soit de Pyrrhus fils d'Achille, que l'on regarde comme le premier qui ait dansé tout armé pour honorer les funérailles de son père, soit d'un certain Pyrrhichus, Crétois ou Lacédémonien, qui selon quelques Auteurs inventa cette sorte de Danse. Elle fut de loi expresse chez les Lacédémoniens, & Lycurgue ordonna que dès l'âge de sept ans les Spartiates s'y exerceraient sur le ton Phrygien : on l'exécutait avec l'épée, le bouclier, le javelot à la main & au son de la flûte ; on y faisait en cadence tous les mouvemens militaires, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Athenée assure que dans la suite cette même Danse fut consacrée à Bachus, dont les Prêtres & les Prosélytes portant, non des armes offensives, mais des thyrses, des roseaux & des flambeaux, représentaient les victoires que ce Dieu avait remportées sur les Indiens. Le même Auteur regarde la *Chironomie* comme une seconde *Pyrrhique* & la confond avec elle, ainsi qu'Eusthate. A l'égard des Danses de Bachus, on leur donnait plus communément le nom de *Danses Bachiques*, comme

on appellait *champêtres* ou *rustiques* celles qui étaient dédiées à Pan, & dont on prétendait qu'il était l'inventeur. Les jeunes filles mêlées avec les jeunes garçons les exécutaient, le front paré de couronnes de chênes auxquelles elles joignaient des guirlandes de fleurs qui leur descendaient de l'épaule gauche & qui se trouvaient rattachées sur le côté droit.

DANSES DE THÉATRE.

On en comptait de quatre espèces différentes, savoir la tragique, la comique, la satyrique & celle des pantomimes qui embrassait toutes les autres. Elles avaient de commun ensemble, 1°. qu'elles s'exécutaient sur cette partie du Théâtre que l'on nommait *Orchestra* & qui était très-différente de nos orchestres, ce qu'il sera facile de voir d'après les dessins que nous donnerons; 2°. qu'elles recevaient leur cadence tantôt des chants du chœur, tantôt du son des instrumens de musique, mais le plus souvent des voix & des instrumens unis ensemble. 3°. qu'elles étaient toujours parfaitement conformes à l'expression des paroles que chantait le chœur & qu'elles s'accommodaient aux différentes passions que les Acteurs de la pièce voulaient exciter dans l'ame des Spectateurs. Lucien dit qu'autrefois un

Acteur chantait & dansait tout ensemble, mais que comme on s'apperçut que le mouvement empêchait la respiration, l'on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danser les autres.

Le nom général de ces quatre sortes de Danses était *Hormus*, espèce de branle dans lequel on dansait en rond & que l'on croit avoir été institué à l'imitation du mouvement des astres, mais dont les Grecs dûrent l'idée aux Egyptiens qui avaient chez eux la *Danse astronomique*, dans laquelle par des mouvemens variés, par des pas assortis, ils représentaient sur des airs de caractère, l'ordre, le cours des astres, & l'harmonie de leur marche.

Le chant de ces Danses chez les Grecs était divisé en strophes & en anti-strophes. Dans les premières on tournait en rond de l'Orient à l'Occident, ou de droite à gauche; dans la seconde, de gauche à droite. Quelquefois le chœur s'arrêtait, & c'est ce que l'on appellait *épode*, image de l'immobilité de la terre que les Grecs croyaient fixe.

L'*Hormus* était connu du tems d'Homère qui en parle dans sa Description du Bouclier d'Achille. On y voyait, dit-il, de jeunes garçons & de jeunes filles qui dansaient ensemble en se tenant par la main. Les filles portaient des robes de gaze avec des couronnes sur la tête, & les garçons étaient vêtus d'étoffes lustrées, ayant à leur côté des épées d'or soutenues par des baudriers d'argent. Tantôt ils

ils se partageaient en plusieurs files qui se mêlaient les unes avec les autres, & bientôt après, d'un pas savant & léger, toutes les filles se formaient en rond pour danser. Ces danseurs étaient environnés d'une foule de peuple qui prenait grand plaisir à ce spectacle, & au milieu du cercle, il y avait deux sauteurs qui faisaient des sauts merveilleux. On sent bien qu'Homère a répandu sur ce tableau les richesses de son imagination; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour mener la Danse de l'*Hormus*, on prenait un jeune homme leste dont les autres répétaient les diverses attitudes. Ensuite venaient les jeunes filles sur des pas lents, & dont l'air modeste attirait les jeunes garçons qui en se confondant avec elles, représentaient l'union & l'harmonie de la force avec la tempérance. L'air que l'on jouait était le même, & la différence des nuances ne sortait que de l'exécution des danseurs qui faisaient leurs pas doubles, tandis que les danseuses ne les faisaient que simples.

Parmi les Danses pacifiques, celle de la Tragédie était la seule qui fût vraiment du goût de Platon. Elle était grave, majestueuse, conforme aux sentimens que l'action représentait, & ces sentimens roulaient toujours soit sur des prières que l'on adressait aux Dieux contre des coupables, ou en faveur des malheureux; soit sur des louanges de la vertu, ou des invectives contre le vice; soit

enfin sur des exhortations dont le but était de réprimer des passions effrénées.

La Danse des Pièces comiques s'appellait *Cordace*, nom d'un satyre à qui l'on en attribuait l'invention. Les postures en étaient aussi libres, aussi indécentes que les Pièces auxquelles elle était attachée. Les personnages qui l'exécutaient étaient presque toujours échauffés par le vin, & c'est d'après cela que Théophraste, dans ses caractères, met au nombre des actions qui caractérisent un homme qui a perdu toute honte, celle de danser le *cordace* de sang-froid & sans être yvre. Dans sa seconde Olynthienne, Démosthène unit ensemble *la dissolution, l'yvrognerie & la danse du cordace.*

Lyporchematrie qui en différait peu, était, selon Athénée, du ressort de la poésie lyrique : les Poètes en prescrivaient l'expression qui était une suite des mouvemens, des figures & de la cadence qu'ils indiquaient. On lit dans Eunapius qu'Aristophane est le premier qui ait introduit cette espece de Danse sur le Théâtre, & qui en ait accommodé le ridicule au caractère mordant de ses Pièces.

Celle que l'on appellait *satyrique* & dont on dit qu'un certain Sikinnos fut l'auteur, appartenait à une sorte de pastorale que l'on jouait après les Tragédies. Cette pastorale était composée d'Acteurs travestis le plus souvent en *Satyres*, en *Silènes*, en *Menades*, qui par leurs chansons libres, leurs

attitudes grotesques, faisaient oublier aux spectateurs la tristesse que la grande Pièce venait de leur inspirer.

La quatrième Danse & la plus fameuse, était celle des *pantomimes* qui réunissait les différens caractères de toutes les autres. Nous renvoyons les détails de cet article à l'époque des Romains dont les célèbres pantomimes nous donneront occasion de passer successivement en revue tous ceux qui ont paru sur les Théâtres.

Les Grecs avaient encore d'autres Danses destinées aux réjouissances, telles que les nôces, les festins, la moisson, les vendanges, & chacune d'elles avait son caractère particulier. Dans celle des *nôces* ou de l'*hymen*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Danse nuptiale* des Romains dont il sera question ; de jeunes filles & de jeunes garçons couronnés de fleurs, exprimaient par leurs figures, leurs pas & leurs gestes, toute la joie que la célébration d'un mariage doit inspirer.

Ces Danses se faisaient ordinairement au son de la flûte, & souvent les convives se mêlaient aux baladins qui se chargeaient de procurer cette sorte d'amusement, moyennant une rétribution qu'on leur donnait. Nous avons trouvé la description d'une de ces Danses dans le festin de Xénophon & nous la mettons ici en entier. Elle prouve l'ancienneté de ces tours de force & d'adresse que

l'on voit encore tous les jours avec étonnement.

» Après qu'on eut desservi, dit Xénophon, qu'on eut fait les libations & chanté l'hymne, on vit entrer un Syracusain accompagné d'une joueuse de flûte fort bien faite, d'une danseuse du nombre de celles qui font des sauts périlleux, & d'un petit garçon qui dansait & qui jouait de la flûte; & quelqu'un s'étant approché de la danseuse, lui donna des cerceaux jusqu'au nombre de douze. Elle les prit & en même-tems elle dansa, les jettant en l'air avec tant de justesse, que lorsqu'ils retombaient dans sa main, leur chûte marquait la cadence. Ensuite on apporta un grand cercle garni d'épées, la pointe en dedans, au travers desquelles cette danseuse fit plusieurs culbutes, & ce ne fut pas sans effrayer les spectateurs qui craignaient qu'elle ne se blessât; mais elle s'en tira avec toute la hardiesse possible & ne se fit aucun mal. Après cela, le petit garçon se mit à chanter, & par ses gestes & ses mouvemens, parut encore plus aimable à toute la compagnie. Cela inspira l'envie de danser à une espèce de bouffon ou de parasyte qui était du repas, & qui s'étant levé de sa place, fit quelques tours au travers de la salle, imitant la Danse du petit garçon & celle de la jeune fille. D'abord il s'y prit de telle manière qu'en tous ses mouvemens il paraissait extraordinairement ridicule, &

comme la fille s'était renversée, touchant ses talons de sa tête pour faire la roue, le bouffon qui voulut essayer la même chose, se plia en-devant & tâchait de faire la roue en cette posture. Enfin comme on avait beaucoup loué le petit garçon sur ce qu'en dansant il donnait de l'action à tout son corps, le bouffon demanda un air plus gai à la joueuse de flûte, & il se mit à remuer les bras, les jambes & la tête en même-tems, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, il se coucha sur un lit..... Ensuite on apporta un fauteuil au milieu de la salle, & le Syracusain ayant paru : Messieurs, dit-il, voici Ariane qui va entrer dans sa chambre nuptiale, & Bachus qui a fait un peu la débauche avec les Dieux, viendra la trouver incessamment; après quoi ils se divertiront tous deux le plus agréablement du monde. Alors Ariane parée de tous les ornemens qu'ont d'ordinaire les nouvelles mariées, entra dans la salle & se mit dans le fauteuil. Un moment après, parut Bachus, & en même-tems on joua un des airs consacrés aux Fêtes de ce Dieu. Ce fut alors qu'on admira l'habileté du Syracusain dans son art; car Ariane ayant oui cet air, ne manqua pas de faire connaître par ses gestes combien elle était charmée de l'entendre. Mais elle se garda bien d'aller au-devant de son époux & ne se leva pas même de son fauteuil, quoiqu'elle fît assez paraître qu'elle ne se retenait qu'avec peine. Ba-

chus l'ayant apperçue, s'avança vers elle en dansant d'un air passionné, &c..... «.

Le soin avec lequel Xénophon entre dans les plus petits détails, les louanges qu'il donne aux différens Acteurs., font voir que cet exercice était en honneur chez les Grecs, & que les plus grands Philosophes de la République ne dédaignaient pas d'en partager le plaisir avec leurs convives.

Cette Danse des nôces tenait beaucoup de la pantomime, ainsi que celle des vendanges dont le lecteur aura une connaissance suffisante d'après le passage que nous avons tiré de Longus.

» Dryas, dit-il, s'étant levé, & ayant commandé qu'on lui jouât un air bachique, se mit à danser *la Danse du Pressoir*, imitant successivement les vendangeurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui foulent les raisins, ceux qui emplissent les tonneaux, & ceux qui boivent le vin doux. Dryas, en dansant, exprima si naturellement toutes ces choses qu'il semblait que l'on vît effectivement des vignes, un pressoir, des tonneaux, & que Dryas bût effectivement «.

La Danse *de l'Innocence* n'était pas moins ancienne, & fut en usage, sur-tout à Lacédémone où les jeunes filles l'exécutaient nues devant l'autel de Diane. Elle consistait en pas lents & graves, en attitudes douces & modestes, selon les Historiens. On prétend que c'était celle que la belle Hélène

aimait le plus & qu'elle s'exerçait à la répéter lorsque Pâris conçut pour elle ce fatal amour qui mit Troye en cendres. Lycurgue adopta cette même Danse, & de ce moment elle cessa d'être dangereuse.

Celle *des Matassins* ou *Bouffons* était une espèce de parodie de la *Danse armée* : ces Bouffons étaient vêtus de corcelets, avaient la tête couverte de morions dorés, des sonnettes aux jambes, & à la main l'épée avec le bouclier. Dans cet accoutrement ils exécutaient des Danses guerrières ou comiques. Ce genre d'amusement fit long-tems les délices de la Grèce.

Quelques Auteurs prétendent qu'en unissant la Danse à la Tragédie & à la Comédie, les Grecs ne lui donnèrent aucune liaison intime avec l'action principale, & qu'elle ne fut chez eux qu'un agrément presque étranger à la pièce, c'est-à-dire intermède qui devait marquer l'intervalle d'un acte à l'autre; Cependant il nous paraît certain que dans la Tragédie les Danseurs suivaient absolument tous les mouvemens qui leur étaient indiqués par le principal Personnage, & le jeu de celui-ci devait certainement être l'interprète des passions qu'il voulait faire passer dans l'ame des Spectateurs : d'ailleurs les Auteurs se chargeaient de régler les pas, les figures, &c. Se seraient-ils éloignés de l'esprit de leur Ouvrage, & des moyens qu'il leur était naturel d'employer pour en augmenter l'effet? A l'égard des

Comédies, nous avons dit plus haut qu'Ariſtophane introduiſit dans les ſiennes les Danſes ſatyriques, & vraiſemblablement il ne le fit qu'en établiſſant un rapport quelconque entr'elles & l'action principale.

Cela était d'autant plus aiſé que les Grecs avaient perfectionné leur Danſe, & leur Pantomime au point que, ſelon Athénée, les Sculpteurs les plus habiles ne croyaient pas perdre leur tems en allant étudier & même deſſiner les différentes attitudes que les Danſeurs prenaient dans les Spectacles publics. C'eſt ſans doute à cette imitation que nous devons les plus grandes beautés des figures de l'antiquité.

Mais ce même talent que les Danſeurs avaient porté à un ſi haut point, dégénéra dans la ſuite, & pour s'en convaincre, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur une des Diſſertations de M. Burette, que nous avons ſuivi dans cet article avec d'autant plus de raiſon qu'il n'a parlé que d'après les Auteurs qui ont traité le même ſujet.

» Si les Grecs, dit-il, en cultivant ce genre d'imitation, avaient eu ſoin de ne l'appliquer qu'à des ſujets propres à inſpirer les paſſions les plus louables & à régler les mœurs, on ne doit pas douter que leur Danſe n'eût atteint par-là une plus grande perfection, & mérité de nouveaux éloges des bons connaiſſeurs. Mais la licence de la Farce Grecque où la Danſe triomphait & où elle était, pour ainſi

dire prostituée aux Baladins, & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servaient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda guères à corrompre un art si utile, & dont on pouvait recueillir de si grands avantages pour le bien du corps & de l'esprit. La Musique eut une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la Danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage que l'on devait faire de l'un & l'autre, & le Théâtre devint une école de toutes sortes de vices, d'autant plus dangereuse, qu'en perfectionnant l'imitation, l'on s'était mis en état d'y peindre ces mêmes vices des couleurs les plus vives & les plus capables de porter la contagion dans les cœurs. Les Danses de Théâtre s'emparèrent tellement du goût public, qu'elles furent dans la suite l'occupation de presque tout le monde; les uns accourant en foule à ces sortes de Spectacles, les autres travaillant à l'acquisition d'un si agréable talent. Galien se plaint que de son tems on était livré de telle manière au plaisir de la Danse, & qu'on s'y appliquait avec tant d'assiduité, que les arts les plus nécessaires en étaient fort négligés «.

C'est d'après cette corruption que l'on peut imaginer que l'action de la Danse devint étrangère à celle des Pièces de Théâtre; mais nous tenons à

notre ſentiment ſur les tems antérieurs à cette même corruption, & nous ſommes perſuadés que dans l'origine de la Tragédie & de la Comédie, la Danſe leur fut abſolument ſubordonnée. Il faut donc la diſtinguer de celle à qui l'on a donné le nom de *Laſcive* & qui fut une ſuite des Bachanales chez les Grecs : l'article de ces Fêtes nous y ramènera.

MUSIQUE DES GRECS.

LYSIAS regarde Amphion comme l'Inventeur de la Muſique, Sotérique nomme Apollon, & parmi les Auteurs qui ne ſont pas de leur ſentiment, les uns en attribuent l'honneur à Mercure, les autres à Cadmus qui l'introduiſit en Crète, où il vint ſe réfugier lorſqu'il ſe ſauva de la Cour du Roi de Phénicie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Grecs faiſaient le plus grand cas de la Muſique, & que dans pluſieurs de leurs villes il était honteux d'ignorer cet Art auquel ils ſe croyaient redevables non-ſeulement de l'urbanité de leurs mœurs, mais de la plûpart de leurs connoiſſances. Auſſi la Grèce a-t-elle produit un très-grand nombre de fameux Muſiciens, tels que Chiron, Démodocus, Hermès, Orphée que l'on dit avoir imaginé la lyre, Phœnicius

& Terpandre contemporains de Lycurgue, Thalès & Thamiris : les plus modernes, c'est-à-dire ceux qui ont vécu depuis Homère, sont Lasus, Hermionensis, Melnippides, Philoxène, Thimothée, Phrynnis, Epigonius, Lysandre, Simmicus, Diodore & plusieurs autres que nous passons sous silence, attendu que notre objet n'est point de faire des recherches sur la Musique en elle-même, mais seulement d'indiquer de quel usage elle était à-peu-près sur le Théâtre des Grecs. Nous rendrons compte des divers changemens qu'elle a éprouvés lorsque nous parlerons de l'Opéra étranger & national.

A l'égard des Grecs, ils chantaient sur différens modes, qui après avoir varié en nombre, selon les tems & les Musiciens, paraissent avoir été réduits à sept. Les trois principaux étaient le *Dorien*, & c'était le plus grave ; le plus aigu que l'on nommait le *Lydien* ; & le *Phrygien* qui tenait le milieu entre les deux précédens. Les cinq autres furent imaginés par Ptolomée, qui le premier apprit aux Grecs qu'en passant d'un mode à un autre, il fallait prendre garde que ce passage se fît d'une manière agréable à l'oreille, c'est-à-dire plutôt par les consonances telles que la quarte & la quinte, que par les intervalles d'un ton, ou d'un demi-ton.

Le *Dorien*, comme le plus grave, était consacré à la Tragédie, le plus aigu ou le *Lydien* à la Co-

médie, le *Phrygien* aux louanges des Dieux, à l'instruction; &c. A l'égard du chant des Pièces, il devait être très-varié, car il changeait selon les différentes passions que le Poète prétendait inspirer, & même selon le mélange de pieds dont ses vers étaient composés. Mais comme les flûtes des Grecs avaient peu de trous, & leurs lyres peu de cordes; comme leurs cors & leurs trompettes, à en juger par leur forme, ne devaient rendre que des sons faibles, leur orchestre ne pouvait produire qu'un effet médiocre, & tout cela fait supposer que s'ils employaient le mot harmonie dans le sens où nous le prenons, ils ne voulaient exprimer qu'une succession de sons agréables.

C'est donc à celle-ci qu'il faut rapporter tous les miracles que l'on nous raconte de la Musique des Grecs. Ici c'est Terpandre qui par le pouvoir de ses sons, appaise la sédition dont les Lacédémoniens étaient agités. C'est Solon qui en chantant une ode aux Athéniens, les émeut au point qu'ils lui cèdent, & vont reprendre Salamine dont les Mégariens avaient fait la conquête. C'est Pytagore qui voyant un jeune homme échauffé des vapeurs du vin, transporté de colère, & au moment de mettre le feu à la maison de sa maitresse pour se venger d'un rival préféré, lui rend tout-à-coup sa tranquilité, en ordonnant à une Musicienne de quitter l'air vif qu'elle jouait sur sa flûte, pour en faire en-

tendre un d'un mode plus grave. Là c'eſt Empédocle qui par le ſon de ſa lyre arrête un fils tout prêt à commettre un parricide. C'eſt Thimothée qui joue de la flûte avec une telle ſupériorité qu'il excite les fureurs d'Alexandre par le mode *Phrygien*, & l'inſtant d'après l'adoucit juſqu'à l'indolence par le mode *Lydien*. C'eſt un trompette de Mégare qui en ſonnant de deux trompettes à la fois, inſpire aſſez de courage & de force aux ſoldats de Démétrius qui aſſiégeait Argos, pour leur faire conduire au pied des murs une machine que juſqu'alors ils avaient vainement tenté débranler.

D'après ces miracles, dont il eſt bien permis de douter, mais qui devaient avoir quelque fondement, il n'eſt pas étonnant que la Muſique ait été dans le plus grand honneur chez les Grecs, qu'ils aient décerné des prix aux Muſiciens, & que pour les diſtribuer avec éclat, ils aient élevé des monumens qui étaient conſacrés tant à cet uſage qu'à faire la répétition de la Muſique qui devait être exécutée ſur le Théâtre.

Cet endroit s'appellait *l'Odéon* ou *l'Odée*, & en latin *Odeum*, mot dérivé du grec qui ſignifie chant. Le plus magnifique de ces *Odéon* était celui d'Athènes qui avait été conſtruit ſous les ordres de Périclès. L'intérieur en était orné de colonnes & garni de ſiéges. Il était couvert en pointe de mats, & d'antennes de navires pris ſur les Perſes. Il ſe terminait

en cône sous la forme d'une tente ou d'un pavillon royal.

C'était là que les Poètes & les Musiciens s'assemblaient avant la construction du Théâtre. On avait placé à l'entrée une statue de Bachus pour rappeller l'origine de la Tragédie, & comme cet Edifice était très-vaste, les Archontes y tenaient quelquefois leur Tribunal.

L'*Odeon* fut brûlé l'an de Rome 668, 86 ans avant l'Ere Chrétienne, pendant le siége d'Athènes par Sylla. Aristion qui défendait la ville pour Mithridate, craignant que le Général Romain ne se servît des bois de ce bâtiment pour attaquer l'*acropole* ou le château, y fit mettre le feu. Dans la suite Ariobarzane Philopator le fit rebâtir dans toute sa splendeur, & selon Strabon, Plutarque, Pausanias qui ont écrit depuis son rétablissement, cet *Odeon* était un des plus beaux ornemens d'Athènes. Les fondemens, dit Wéler, en sont de prodigieux quartiers de roche taillés en pointe de diamans, & bâtis en demi-cercle, dont le diamètre peut être de 140 pas ordinaires. Mais ses deux extrémités se terminent en angles obtus sur le derrière qui est entièrement taillé dans le roc, & élevé de cinq à six pieds. On y monte par des degrés, & à chaque côté, sont des bancs ciselés pour s'asseoir le long des deux branches du demi-cercle.

Ainsi ce bâtiment auquel Hérodes Atticus ajouta

quelques embellissemens, & dont il reste encore des vestiges, était de forme sémi-circulaire, & pouvait avoir dans son diamètre, suivant notre mesure, 350 pieds ou 58 toises. (Encyclop. p. 347).

C'était sous les voûtes de ce temple qu'Athènes dans ses beaux jours décernait les couronnes, c'était-là que les Poètes venaient apporter leurs ouvrages auxquels la Musique ajoutait un nouveau prix. L'hymne suivante en l'honneur d'Apollon donnera une idée de celles que l'on y chantait.

HYMNE.

» Que le ciel entier applaudisse, que les montagnes & les vallées, que la terre & la mer, que les vents, les échos & les oiseaux gardent un profond silence. Phœbus à la longue chevelure, & à la voix mélodieuse va descendre vers nous.

Pere de l'aurore aux yeux brillans, qui orné d'une chevelure d'or, poussez rapidement sur la voûte immense du ciel votre char lumineux traîné par des coursiers aîlés; vous répandez de toute part vos rayons, & promenez par toute la terre une riche source de splendeur. De votre sein partent des torrens d'un feu immortel qui font naître l'aimable jour.. C'est par vous que le chœur serein des astres danse au milieu du suprême Olympe, & chante perpétuellement des airs sacrés au son de la lyre même de Phœbus. La lune de son côté, moins brillante, & dont le char est tiré par de

jeunes taureaux blancs, préside au tems de la nuit qui est son partage, & son cœur plein de bonté se réjouit, lorsqu'en faisant son tour elle étale une parure variée «.

Les personnes qui desireront des connaissances plus profondes sur cet objet, & sur la Musique des Anciens, peuvent consulter les excellentes Dissertations de M. Burette, insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; ils y trouveront des choses très-satisfaisantes, & l'indication des sources où cet Ecrivain a puisé.

CHŒUR DES GRECS.

LE lecteur a vu que dans son origine la Tragédie n'était autre chose qu'un Chœur qui chantait des dithyrambes à Bachus, & que Thespis y introduisit un Interlocuteur : mais elle était encore loin du degré de perfection où elle devait atteindre, & les Grecs attendaient un génie qui la divisât en plusieurs parties, c'est-à-dire en Actes ou Episodes qui renfermeraient une exposition, une intrigue & un dénouement. Nous disons Actes, parce que les Episodes étaient chez les anciens ce que les modernes ont appellé des Actes dont ils ont supprimé le Chœur, qui dès le moment qu'Eschyle paraît, ne devient plus que l'accessoire de

la

la Pièce. Cependant il le conserve comme partie intéressée dans l'action, & lorsque les principaux personnages cessent d'agir, le Chœur s'entretient de ce qui vient de se passer, de ce qu'il doit craindre ou espérer. Quelquefois il s'exprime de lui-même, & quelquefois par la bouche d'un Chef nommé *Coryphée*.

Ce *Coryphée*, lorsqu'il était employé, donnait le ton au reste du Chœur, qui par ses chants, comme nous venons de le dire, remplissait tout le tems que les Acteurs n'occupaient pas la scène, & qui souvent les accompagnait dans les plaintes ou les regrets causés par les accidens funestes arrivés dans le cours de l'Acte; raison fondée sur l'intérêt qu'un peuple doit prendre aux malheurs de son Prince; par ce moyen, le Théâtre n'était jamais vuide, & nous croyons qu'en ce point la Tragédie Grecque était supérieure à la nôtre.

Les autres avantages du *Chœur* étaient de varier le spectacle par la Musique, & par les Danses, d'en augmenter la pompe, & enfin de donner des instructions aux spectateurs, instructions qui devaient toujours sortir du fond du sujet. Euripide s'est écarté de ce but dans quelques-unes de ses Tragédies, & c'est un défaut réel.

La Comédie ancienne avait aussi son *Chœur* que l'on appellait *Grex*, & d'abord ce n'était qu'un personnage qui parlait dans les entre-Actes; suc-

ceſſivement on y en mit deux, puis trois, & enfin tant, que la Pièce n'était preſque qu'un Chœur perpétuel. Mais, peu-à-peu, le nombre fut diminué, & l'introduction des perſonnages ſatyriques donna une autre marche à la Comédie nouvelle.

Dans l'ancienne, ainſi que dans la Tragédie, le *Chœur* était aſſujéti à une meſure, & ceux qui étaient chargés de l'indiquer, la battaient de pluſieurs façons. La plus ordinaire conſiſtait dans le mouvement du pied qui s'élevait de terre, & frappait alternativement tous les tems. Cette fonction regardait le *Coryphée* qui était placé au milieu du Chœur des Muſiciens, & dans une ſituation plus élevée, pour être vu & entendu plus facilement par toute la troupe. Outre ce mouvement du pied, ſouvent chauſſé d'une ſandale de fer, & le claquement des mains, les Anciens avaient encore pour battre la meſure, le bruit des coquilles, des écailles d'huitre & des oſſemens d'animaux, qui frappés l'un contre l'autre, faiſaient à peu-près l'effet de nos caſtagnettes.

On employait au même uſage divers autres inſtrumens bruyans, tels que le tambour, la cymbale, le ſiſtre, &c. La cymbale de métal ſonnant, & compoſée de deux pièces demi-ſphériques, creuſes, garnies chacune de ſa poignée, eſt devenue l'un de nos inſtrumens militaires. A l'égard du ſiſtre fait auſſi de métal, il était ovale, & orné



J. D. Dugoure del. Ingouf Junior Sculp.

ESCHYLES.

dans sa partie supérieure, de trois figures, savoir de celle d'un chat à face humaine & placée dans le milieu, de la tête d'Isis du côté droit, & de celle de Néphytis du côté gauche. On tirait du son de cet instrument, en le frappant avec des verges de métal, qui se terminaient en archet. Les Grecs avaient quantité d'autres instrumens dont on ne connaît pour ainsi dire que les noms, & sur la forme desquels nous ferions des recherches inutiles. D'ailleurs nous croyons en avoir dit assez pour donner une idée générale des choses nécessaires à l'intelligence des Pièces Grecques, & nous l'étendrons, s'il en est besoin, selon les détails que nous demanderont les objets que nous avons à parcourir.

ESCHYLE.

Cet Ecrivain que l'on regarde, à juste titre, comme le premier Auteur Dramatique des Grecs, fleurit vers la 70e. Olympiade, tems à-peu-près où mourut Pythagore dont il avait été le disciple, environ 540 ans avant notre Ere. Né d'une des meilleures familles de l'Attique, il embrassa le parti des armes, & donna, sur-tout à la bataille de Marathon, les preuves de la bravoure la plus distinguée. Il y était accompagné

d'un de ses frères nommé Cynégire, qui se fit couper les deux mains l'une après l'autre, en voulant arrêter un vaisseau Phénicien qui prenait le large, pour échaper à la poursuite des Athéniens vainqueurs des troupes de Darius. Malgré cette double blessure, & la douleur qu'il devait ressentir, Cynégire eut le courage de saisir ce vaisseau avec ses dents. Eschyle avait encore un autre frère nommé Amynias, qui se trouva avec lui au combat naval de Salamine.

A cette valeur intrépide dont le feu respire dans ses Ouvrages, ce Poète joignait le sang-froid le plus étonnant. Eschyle, dit Amyot dans sa Traduction de Plutarque, étant un jour à regarder l'ébattement des jeux Isthmiques, l'un des combattans à l'escrime des poings, ayant reçu un grand coup de poing sur le visage, l'assemblée s'en écria tout haut, & lui se prit à dire : Voyez ce que fait l'accoutumance & l'exercitation; ceux qui regardent crient, & celui qui a reçu le coup ne dit mot «.

Eschyle n'avait pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il disputa les prix de Poésie, & tous les Auteurs Grecs sont d'accord que ce fut lui qui le premier introduisit sur la scène deux personnages qu'il couvrit d'un manteau. On croit aussi qu'il inventa l'*Arbylas*, sorte de chaussure en forme de sandale, & Porphyrion écrit qu'on lui doit le cothurne & la robe à longue queue. On lit dans Pausanias

que cet Eschyle encore adolescent, s'étant endormi près d'une vigne, Bachus lui apparut en songe, & lui ordonna de composer des Tragédies. Vraisemblablement Pausanias a tiré cette rêverie du goût que notre Auteur avait pour le vin, ce qui a fait dire à Callisthène qu'Eschyle composait dans le vin; à Plutarque qu'il écrivait en buvant; à quelques autres, que quand il se mettait à faire des vers, il invoquait moins Apollon que Bachus. Quel que soit le Dieu qui les lui ait inspirés, ils sont pleins de naturel, de chaleur & d'images. Quelquefois cependant on lui reprocha, & avec raison, de semer dans ses Pièces des traits durs, gigantesques, & d'être trop fougueux dans sa marche : mais il ne faut pas perdre de vue que la Tragédie chez Eschyle était la Tragédie naissante, & destituée de cet agrément que l'art & le tems ajoutent aux inventions nouvelles. *Tragœdias primus in lucem protulit Æschylus, sublimis & gravis, sed grandiloquus, sæpe usque ad vitium, sed rudis in plerisque & incompositus; propter quod correctas ejus fabulas in certamen deferre posterioribus Poetis Athenienses permisère, suntque eo modo coronati.* Telle est l'opinion de Fabius dont nous avons rendu l'idée dans les lignes précédentes, & à laquelle nous ajouterons ce qu'en a dit Philostrate dans la Vie d'Apollonius.

Cùm Æschylus artem Tragicam confusam nimis & crudelem videret, eam aliquantum moderatus est,

nam in unum choros contraxit, qui antea disjuncti fuerunt, abstulit & frequentes crebrasque histrionum responsiones; neces insuper in scœna fieri vetuit, ne scilicet presente populo homines trucidarentur; addidit preterea habitus heroicos & ornatiores apparatus, item palpita quo e sublimi recitantes facilius & viderentur & audirentur: quare Æschylum Athenienses Tragadiæ parentem appellavere mortuum que in Dyonisiis vocabant; c'est-à-dire : » Eschyle trouvant la Tragédie trop confuse & trop cruelle, la modéra un peu, car il réduisit en un seul corps les chœurs qui étaient séparés, il supprima les ridicules & fréquentes réponses des Histrions; il ne voulut pas qu'il se passât de meurtres sur la Scène & que l'on y tuât des hommes en présence du peuple : de plus, il ajouta des habits héroïques, un appareil plus brillant, & enfin un Théâtre d'où les Acteurs plus élevés, feraient mieux vus, & mieux entendus par les Spectateurs. D'après cela, les Athéniens l'appellèrent *le Père de la Tragédie*, & après sa mort ils l'invoquaient dans les Dyonisiennes «. Nous avons parlé de ces Fêtes.

Eschyle composa quatre-vingt-dix Tragédies, & fut vingt-huit fois couronné dans les jeux de Poésie dont nous donnerons encore quelques détails. Confus d'avoir été vaincu par Sophocle, qui alors était très-jeune, ou selon d'autres, par Simonide, dans un combat d'élégie sur les braves de Marathon, il se

retira en Sicile chez Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontens d'Athènes. On prétend qu'il y vécut trois ans, comblé d'honneurs, & qu'il y mourut d'une manière fort singulière. Un aigle ayant enlevé en l'air une tortue dont il ne put tirer la chair cachée sous l'épaisseur de son écaille, il la laissa tomber sur la tête du Poète qui était chauve, le tua du coup, & vérifia ainsi un Oracle prétendu qui avait annoncé à Delphes, qu'un trait lancé du ciel avancerait la mort d'Eschyle.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut âgé d'environ 58 ans, & que les habitans de Géla lui firent de superbes Funérailles. Lycurgue, ce fameux Orateur Athénien, honora sa mémoire d'une statue d'airain, ordonna que ses pièces seraient déposées dans le trésor public, & y établit un Scribe dont l'emploi était de les lire souvent aux Comédiens. Elles furent encore plus goûtées après sa mort, que pendant sa vie, & l'enthousiasme des Athéniens fut porté au point, qu'ils publièrent un Décret par lequel l'état s'engageait à fournir le chœur, c'est-à-dire les frais du Spectacle à quiconque voudrait représenter les Pièces d'Eschyle : des particuliers en firent quelquefois la dépense, entr'autres Thémistocle pour Phrynicus.

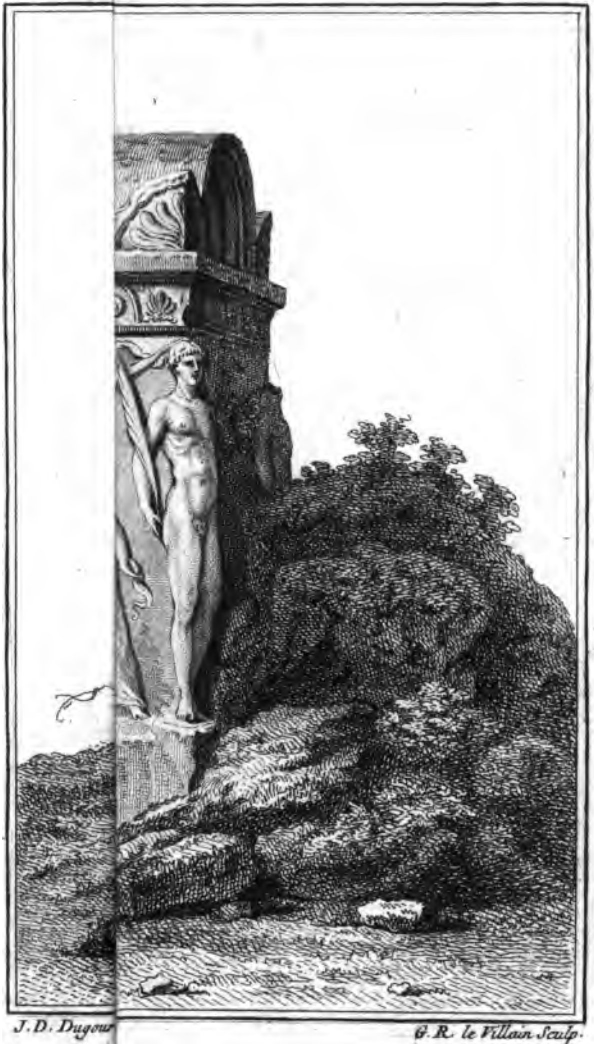
On grava sur le tombeau de cet Ecrivain l'épitaphe suivante, traduite du grec en latin.

Euphorione patre, & patria Æſchylus ortus Athenis,
Mortuus ad læti conditur arva gelæ.
Virtutis ſpecimen, Marathonie campe, fateris;
Atque experte tuo, mede comate malo.

» Eſchyle eut Euphorion pour père, naquit à » Athènes, & mourut à Gela. Les champs de Ma- » rathon furent témoins de ſa valeur, & les Mèdes » la connurent à leurs dépens «.

Le Père Brumoy prétend que l'on n'y parle point de ſes Tragédies, parce qu'elles étaient aſſez connues; & ſi nous en croyons Athénée, » bien qu'Eſchyle ſe fût acquis une gloire immortelle par ſes Pièces, il préféra les honneurs de la bravoure à ceux de la Poéſie, & voulut lui-même qu'on gravât cette épitaphe ſur ſon tombeau «. Il eſt orné ſur les angles, de figures de Génies, tenant des palmes & des épées, ſymboles de la valeur. Sur la plinte, on lit l'inſcription Grecque dont nous venons de parler. Le bas-relief repréſente Oreſte pourſuivi par les Euménides, trait le plus célèbre des Tragédies d'Eſchyle. Nous ne nous ſommes déterminés à donner ce monument, qu'après nous être aſſurés par les recherches les plus exactes qu'il ne reſtait aucuns veſtiges de la figure de cet Auteur.

Lorſque le Spectacle eut pris chez les Grecs une forme aſſez intéreſſante pour les attacher, ils ne ſouffrirent plus que l'on en donnât les repréſentations, ni dans ce bois de peupliers où il avait com-



J. D. Dugour   G. R. le Villain Sculp.

mencé, ni dans les carrefours, où souvent on l'avait transporté, & la République fit bâtir un édifice auquel elle donna le nom de Théâtre qui fut consacré à Bachus pour transmettre à la postérité que la saison des vendanges avait fait naître la Tragédie. Les mots *item pulpita quo e sublimi recitantes facilius & audirentur, & viderentur;* prouvent qu'Eschyle en donna l'idée; mais ce ne fut d'abord qu'une charpente de bois informes que l'on couvrit de toiles : dans la suite, Cratinus ou Pratinas dont nous parlerons, faisant jouer une de ses Pièces, l'amphithéâtre trop chargé fondit tout-à-coup, & cet accident engagea les Athéniens à construire des Théâtres solides, auxquels ils donnèrent gradativement la plus grande magnificence. Ce serait peut-être ici le lieu d'en parler, & sur-tout de nous étendre sur le plus célèbre, connu sous le nom de *Théâtre de Bachus;* mais comme nous voulons le comparer avec ceux que les imitateurs des Grecs ont fait élever, nous le placerons dans le Volume qui regarde les Romains. Celui-ci leur a servi de modèle, & d'après les dessins que nous en présenterons, les Amateurs pourront se flatter d'en avoir au juste, le plan, la coupe & l'élévation.



TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

De quatre-vingt-dix Pièces dont nous avons dit qu'Echyle fut l'Auteur, de plus de cent, ſelon quelques-uns, & de ſoixante-cinq ſelon les autres, il n'en eſt reſté que ſept dont le précis ſuffira pour faire ſentir le génie de cet Ecrivain, & le regret que la perte de la plus grande partie de ſes Ouvrages cauſera toujours aux Amateurs de la bonne antiquité. Le Père Brumoy a fait l'analyſe de ceux qui ſont parvenus juſqu'à nous, avec tant de goût & de clarté, qu'il nous aurait été preſque impoſſible de ne pas le citer à chaque inſtant. Il aurait été ridicule de prétendre faire mieux que lui, & nous avons mieux aimé le ſuivre, que de riſquer à nous égarer dans une route preſque inconnue. D'ailleurs cette Hiſtoire n'eſt que le recueil de tout ce qu'il eſt poſſible de découvrir ſur le Théâtre, & au moment où nous viendrons de puiſer dans les ſources les plus éloignées, nous ſerons ſouvent obligés de préſenter au lecteur le précis des objets qu'il a déja eu ſous les yeux; ſans quoi nous ne lui offririons qu'un tableau imparfait.



PROMÉTHÉE, LIÉ.

LA Fable dit que Prométhée fils de Japet & de Clymène, forma les premiers hommes, de terre & d'eau, qu'il monta au ciel avec le ſecours de Pallas, qu'il y déroba du feu pour les animer, & que Jupiter irrité du vol de ce mortel, commanda à Vulcain de l'attacher ſur le mont Caucaſe, où un vautour mangerait ſon foie, à meſure qu'il renaîtrait. Ce ſupplice dura juſqu'au moment où Hercule vint l'en délivrer.

C'eſt de cette Fable qu'Eſchyle tira trois Tragédies, ſavoir le Vol, les Liens & la Délivrance de Prométhée; mais les deux premières ont été perdues, & nous ne pouvons parler que de la troiſième.

ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent dans la Scythie Européanne, grande région ſeptentrionale d'Europe, & réitèrent de la part de Jupiter, à Vulcain qui les accompagne, l'ordre d'enchaîner Prométhée ſur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu du ciel, & d'en avoir fait préſent aux hommes. Prométhée eſt regardé comme

un Dieu; Vulcain ne peut se déterminer à être l'instrument de ses peines; mais le Souverain de l'Olympe a parlé, Jupiter a condamné le coupable, & son arrêt lui est prononcé. On le charge de chaînes, on l'attache au rocher, on lui perce la poitrine avec des cloux de diamant, & les trois Divinités se retirent; Vulcain en soupirant, la Force & la Violence en accablant le malheureux, qui jusqu'alors a gardé le plus profond silence, & auquel on répète qu'aucun des Dieux n'est libre, que tout est esclave de Jupiter.

Abandonné à lui-même, Prométhée appelle l'æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le soleil, qu'il prend à témoins de l'injustice de son châtiment : il semble en ignorer le terme, il compte les milliers d'années qu'il doit durer, il rappelle ses esprits, lit dans l'avenir, & cède enfin à l'invincible nécessité, c'est-à-dire au destin.

Les Nymphes, filles de l'Océan & de Thétis, ont entendu retentir les coups de marteau jusqu'au fond de leurs grottes, & portées sur les aîles des vents, elles viennent partager la douleur de Prométhée. On murmure contre Jupiter, on le peint comme un Tyran qui sera bientôt détrôné, & le criminel que ce Maître des Dieux questionne en vain sur la conspiration tramée contre lui, le criminel, dis-je, goûte déja les douceurs d'une vengeance anticipée.

» C'eſt pat moi, dit-il au Chœur qui s'efforce » de calmer ſes emportemens, c'eſt par moi que » Jupiter règne, & pour prix d'une couronne, il » me traite comme vous voyez..... Maître de » l'Univers, depuis la chûte de Saturne & la défaite » des Titans, il gagna la faveur des Dieux par des » dons politiques, ſans avoir égard aux mortels qu'il » voulait abolir, pour reproduire un monde tout » nouveau. La cour céleſte y conſentait, & j'étais » ſeul d'avis contraire, ſeul, j'eus la hardieſſe de » ſauver la race humaine, & ma compaſſion pour » elle n'a pu m'attirer la pitié de ce barbare qui » me perſécute. Voilà mon crime & mes mal- » heurs «..... Le Chœur s'attendrit.

PROMÉTHÉE.

J'ai empêché les hommes de voir clair dans leurs deſtinées.

LE CHŒUR.

Comment ?

PROMÉTHÉE.

C'eſt en logeant chez eux les eſpérances aveugles.

Le dernier préſent que Prométhée a fait aux hommes, c'eſt celui du feu; il en fait le détail & invite les Nymphes à deſcendre ſur la terre : elles quitent les machines qui les portaient, & garniſſent le Théâtre.

ACTE II.

L'Océan qui est oncle de Prométhée, arrive sur un animal aîlé, conseille à son neveu de fléchir le courroux de Jupiter, s'offre pour médiateur, & veut solliciter, en même-tems, la grace d'Atlas condamné à soutenir le ciel, de Typhon frappé de la foudre, & enséveli sous le mont Æthna. Prométhée s'y refuse, & l'Océan convaincu par ses raisons, quitte les Nymphes dont le chant & les danses terminent l'Acte.

ACTE III.

Prométhée le commence par un monologue dans lequel il se plaint des Dieux, & de l'affront qu'il en reçoit, malgré tous les biens dont il les a comblés. » Et les humains, ajoute-t-il, écoutez ce » que j'ai fait pour eux eux. Ils étaient brutes, je » les ai rendus des hommes; aveugles & sourds, » ignorant l'art de se bâtir des maisons, ils erraient » sans loix & sans ordre, ne discernaient ni le tems, » ni les saisons; & c'est moi, je le répète non pour » leur reprocher mes bienfaits, mais pour vous » faire voir à quel point je les ai aimés, & c'est moi » qui les ai instruits, qui leur ai appris le cours des » astres, le mystère des nombres, la liaison des » lettres, qui leur ai montré à subjuguer les ani- » maux, à dompter les coursiers, qui leur ai donné » les premières notions de la marine, le talent

» de la Médecine, celui d'expliquer les ſonges :
» l'art de fouiller dans la terre, d'arracher de
» ſes entrailles l'argent, l'airain, le fer & l'or, ſont
» autant de prodiges que j'ai opérés, & je ne puis
» en faire un qui me délivre des maux que j'en-
» dure «!

Le Chœur eſpère qu'il y parviendra : non, répond Prométhée. La deſtinée eſt plus forte que mon pouvoir, les Parques & les Furies la gouvernent, Jupiter lui-même y eſt ſoumis.

LE CHŒUR.

Quoi, ſon deſtin n'eſt-il pas de régner toujours ?

PROMÉTHÉE.

Je me garderai bien de parler, c'eſt en taiſant mon ſecret, que je ſaurai briſer les liens qui m'attachent.

Les Nymphes finiſſent l'Acte, en lui repréſentant qu'il ne devrait pas ceſſer de craindre les Dieux, & que dans quelque poſition que l'on ſe trouve, il faut tâcher de prolonger ſes jours, par l'eſpérance & par la joie.

ACTE IV.

Io, qui par ſa fureur eſt tranſportée, ſans le ſavoir, juſqu'au fond de la Scythie, apperçoit Prométhée, l'interroge ſur la cauſe de ſon ſupplice dont elle eſt étonnée, lui demande où elle eſt, & ſans at-

tendre sa réponse, cède aux accès ordinaires dont elle est agitée, croit voir l'ombre d'Argus, qui sort du tombeau pour la poursuivre, & s'écrie. » Qu'ai-je fait, ô fils de Saturne! pour être » si cruellement traitée? Quel plaisir goûtez-vous » à me voir la victime d'une si affreuse manie? » Consumez-moi par le feu, précipitez-moi dans » le sein de la terre, livrez-moi en proie aux mons- » tres marins. Ne m'enviez pas l'effet de ces tristes » vœux. Mes erreurs ont trop duré; & j'en ignore » le terme «.

On sait qu'Io était fille d'Ismène & d'Inachus, Fondateur du Royaume d'Argos, que Jupiter en devint amoureux, & la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vengeance de Junon. Mais Junon la lui demanda, & la fit garder par Argus, que Mercure endormit au son de sa flûte, & qu'il tua par ordre de Jupiter. Junon furieuse, envoya un taon qui piquait continuellement Io, & qui la fit errer de tous les côtés. On dit qu'un jour, en passant près de son père, elle écrivit son nom sur le sable avec son pied, & qu'elle se fit reconnaître; mais dans le moment où Inachus allait se saisir d'elle, le taon la piqua si vivement qu'elle se précipita dans la mer: elle traversa toute la Méditerranée à la nage, & arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. C'est elle que les Egyptiens, & ensuite les Grecs adorèrent sous le nom d'Isis, femme d'Osiris.

Prométhée

Prométhée la reconnaît, il exige qu'elle raconte ſes aventures aux Nymphes marines, ſœurs d'Inachus; elle lui obéit, & il lui révèle les voyages auxquels la condamne la jalouſie de Junon. Io déſeſpérée veut ſe précipiter : » Hé que feriez-vous, lui dit Prométhée en l'arrêtant, ſi vous étiez immortelle & malheureuſe, comme je ſuis malheureux & immortel, moi qui ne puis ceſſer de ſouffrir que Jupiter ne ceſſe de régner «? Io brûle de ſavoir comment; & Prométhée lui apprend que ce ſera par un fils plus puiſſant que ce Jupiter, par un deſcendant même d'Io, en un mot par Hercule. Il paſſe delà aux détails des courſes qui reſtent à faire à cette infortunée, lui prédit ſon établiſſement en Egypte, lui déſigne ſa poſtérité, lui annonce que de Jupiter elle aura Epaphus, dont la domination s'étendra auſſi loin que le Nil, que les cinquante Danaïdes qui en ſeront iſſues retourneront à Argos, que toutes, excepté Hypermneſtre, tremperont leurs mains dans le ſang de leurs époux, & que ſelon l'Oracle qu'il en a reçu de Thémis, ce ſang produira le libérateur qu'il attend. Un nouvel accès de fureur s'empare d'Io, le Chœur la plaint, & comme elle doit être un jour l'épouſe de Jupiter, les Nymphes terminent l'acte par une morale ſur l'inégalité des mariages.

ACTE V.

» Cette inégalité, reprend le coupable, coûtera » le sceptre à Jupiter. Ses foudres seront impuissans » contre les imprécations de Saturne, je suis le seul » des Dieux qui pouvait l'en garantir. Rien ne le » sauvera du fils qu'il aura d'Alcmène, ennemi in- » domptable dont les coups seront plus sûrs que le » feu du ciel, & que le trident de Neptune «. En vain le Chœur fait de nouveaux efforts pour lui inspirer de la crainte, le nom seul de son tyran augmente ses fureurs, & Mercure fendant les airs, vient ordonner à Prométhée de déclarer quel sera ce redoutable successeur du Maître de la terre.

PROMÉTHÉE.

Vous parlez en esclave des nouveaux Dieux.... J'ai vu deux Rois détrônés, Ophion & Saturne; allez, mon secret est à moi, je saurai le taire.

Mercure lui représente que son opiniâtreté est la cause de son infortune : je ne la changerais pas, reprend Prométhée, contre votre lâche complaisance. Je ne redoute ni la foudre, ni la chute de la terre : je souffrirai plutôt toujours que de supplier un moment, & Jupiter me fera satisfaction avant qu'il échape un seul mot de ma bouche.

Cependant ce malheureux va être précipité; il ne reverra la lumière que pour être livré à des

vautours qui dévoreront ses entrailles sans cesse renaissantes ; il n'en devient que plus féroce ; & le messager des Dieux avertit les Nymphes de se retirer, la compassion les arrête ; mais à l'instant même, les airs retentissent d'un bruit épouvantable, la foudre gronde, les éclairs sillonnent la voûte du ciel, l'air & la mer se confondent, & Prométhée disparaît en s'écriant : » Vous voyez, ô ma mère » Thémis, vous voyez quels injustes tourmens l'on » me fait souffrir « !

Pour se faire une juste idée de cette Pièce, il faut se transporter au milieu d'un peuple attaché d'un côté à tous les systêmes fabuleux, & de l'autre, absolument ennemi de la royauté ; raison suffisante pour avoir rendu les Athéniens sensibles à la situation de Prométhée. Le spectacle en est monstrueux, les situations en sont bisarres ; mais à travers ces défectuosités, il est aisé d'appercevoir les traits de grandeur & d'élévation, dont le génie d'Eschyle était rempli. Les chaînes de Prométhée, les clous enfoncés dans sa poitrine, les éclats redoublés du tonnerre, devaient plaire aux Grecs accoutumés au bruit des armes, & aux combats sanglans de leurs athlètes.



LES SEPT CHEFS

Au Siége de Thèbes.

UN Oracle avait prédit à Laïus que son fils Œdipe le tuerait, & deviendrait l'époux de sa mère. Pour éviter ces deux crimes, Œdipe en naissant, fut remis dans les mains d'un Officier du Palais, avec ordre de lui donner la mort; mais cet Officier touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre, où il fut trouvé par un Berger qui le prit, & le porta à Polybe, Roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils, jusqu'au moment où ce jeune Prince menacé par les Dieux, des mêmes malheurs qui avaient été prédits à son père, s'exila de Corinthe qu'il regardait comme sa patrie. Son destin le conduisit en Phocide, où il rencontra Laïus qu'il ne connaissait pas, & qu'il tua dans une querelle qu'il eut avec lui. De-là, il se rendit à Thèbes, y expliqua l'énygme du Sphynx, & donna la main à Jocaste sa mère, qui devait être le prix de la victoire remportée sur ce monstre. Junon l'avait envoyé sur le mont Cythéron pour punir les Thébains de ce qu'Alcmène avait écouté Jupiter. C'était-là que le Sphynx dévorait ceux qui se présentaient pour deviner son énygme, & qui n'y réussissaient pas.

Œdipe eut quatre enfans de Jocaste, Etéocle &

Polynice, Ismène & Antigone; en un mot, il vivait heureux, lorsque le ciel, irrité de son inceste, désola Thèbes par une peste qui ne cessa qu'au moment où cet infortuné fut instruit du mystère de sa naissance. Il se creva les yeux, s'exila de sa patrie, & laissa son Royaume à ses deux fils. Eschyle suppose qu'ils ne payèrent ce bienfait qu'en faisant renfermer leur père dans une prison, & que là il prédit qu'ils se détruiraient mutuellement par le fer. Effrayés de cette prédiction, les deux frères convinrent de ne jamais se trouver ensemble, & de régner alternativement, chacun une année : mais après avoir rempli le trône durant cet espace de tems, Etéocle refuse de le céder; Polynice furieux va trouver Adraste, Roi des Argiens, épouse sa fille, vient assiéger Thèbes, joint son frère, le tue, & en est tué.

Les sept portes de Thèbes furent attaquées, à-la-fois, par sept Guerriers du parti de Polynice; c'est le siége le plus ancien dont il soit fait mention dans l'Histoire Grecque, & ce nombre de sept fournit à Eschyle, le titre de sa Tragédie. Il en avait composé trois sur la Fable que nous venons de raconter, savoir Laïus, le Sphynx & l'Œdipe; mais on n'en connaît que les noms.

ACTE PREMIER.

Etéocle environné d'hommes, de femmes & d'enfans annonce le siége de la ville, exhorte les uns à la défendre, les autres à faire des sacrifices, & donne les ordres nécessaires pour la sûreté des remparts.

» Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
» Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
» Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
» Tous la main dans le sang jurent de se venger :
» Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bellone, &c. «.

C'est ainsi que Longin a traduit le début du récit que vient faire à Etéocle un espion qu'il avait envoyé à la découverte. » L'armée ennemie s'approche, ajoute-t-il, elle se hâte, & les champs sont couverts de l'écume des chevaux ..... Saisissez le moment avant que ces flots armés qui frémissent déja, viennent nous inonder par un affreux déluge «.

ETÉOCLE.

O Jupiter ! ô terre ! ô Divinités tutélaires ! ô redoutable imprécation de mon père, épargnez une ville qui vous est consacrée !

Il sort, & les filles Thébaines effrayées des malheurs attachés à la guerre, s'envelopent de voiles, se mettent des couronnes sur la tête, embrassent les

ſtatues des Dieux, & leur adreſſent les prières les plus touchantes.

Quel eſt le peuple qui ne ſerait pas ému par ce ſpectacle, embelli de la mâle & ſublime éloquence d'Eſchyle? C'eſt l'Auteur de Prométhée, mais plus naturel, plus réglé dans ſa marche, plus attendriſſant.

ACTE II.

Etéocle revient, s'apperçoit que l'effroi des filles Thébaines eſt devenu général, & leur en fait des reproches dans les termes les plus durs : c'était quelquefois le défaut d'Eſchyle. Elles veulent ſe juſtifier, croient entendre l'ennemi, redoublent leurs cris & leurs prières, s'appaiſent à la voix de leur Souverain qui ſe retire, en menaçant de mort quiconque refuſera de lui obéir, & terminent l'Acte par un chœur, ou plutôt par une ode diviſée en ſtrophes & en anti-ſtrophes, mais ſi forte, ſi énergique, que l'on croit voir l'ennemi, non plus aux portes, mais dans la ville.

ACTE III.

L'Eſpion nomme à Etéocle les ſept Chefs des Argiens, & lui fait la deſcription des deviſes ſymboliques qu'il a vues ſur leurs boucliers. Etéocle nomme les Guerriers qu'il doit leur oppoſer, dé-

ſigne à chacun d'eux une deviſe qui dégrade celles des aſſiégeans, & ſe réſerve pour être l'antagoniſte de ſon frère, ce rival préſomptueux qui n'a pas craint de faire graver ſur ſon bouclier, la Juſtice conduiſant un homme armé, avec ces mots : *Je rétablirai cet homme ſur le trône de ſon père.* » Non, » la Juſtice ne l'a jamais honoré d'un ſeul de ſes » regards : elle ne ſervira pas une injuſte uſurpa- » tion : hé ! ſerait-elle équitable, ſi elle prenait le » parti d'un furieux ? Plein d'aſſurance, j'irai moi- » même à la rencontre de Polynice, & je le com- » battrai. Quel autre eſt plus capable de le ter- » raſſer ? Roi contre Roi, frère contre frère, en- » nemi contre ennemi, je ſaurai ſeul lui faire tête. » Qu'on m'apporte mes armes «.

Le Chœur s'y oppoſe; Etéocle eſt réſolu de mettre le comble aux imprécations d'Œdipe, il part, & laiſſe les filles Thébaines qui finiſſent l'Acte par des chants où elles expriment leurs craintes ſur les malheurs dont ces deux Rois ſont menacés.

ACTE IV.

On vient annoncer qu'aux attaques des ſix portes, les Thébains ſont vainqueurs, mais qu'Apollon s'eſt emparé de la ſeptième pour punir les crimes de la race de Laïus; que les deux frères en ſont venus aux mains, & ſe ſont donnés mutuellement la mort. Le Chœur ne

ſait s'il doit ſe livrer à la joie de voir Thèbes ſauvée, ou répandre des larmes ſur le ſort d'Etéocle & de Polynice; mais enfin la conſternation devient générale, & l'on commence des chants lugubres, dont la triſteſſe redouble, à l'aſpect d'une foule de citoyens qui apportent les cadavres des deux Rois : Antigone & Iſmène les accompagnent, & s'écrient alternativement avec le Chœur :..... » Malheureuſe entre toutes les femmes la mère, qui devenue l'épouſe de ſon fils, a donné le jour à deux frères pour s'entre-égorger..... Leur haîne eſt éteinte dans leur ſang qui ſe reconnaît, ſe mêle, & ſe confond ſur la terre. L'arbitre de leur querelle fut le fer..... Cruel Mars ! c'eſt ainſi que tu partages l'hérédité d'un père dont tu accomplis l'imprécation..... O Palais rempli d'horreurs ! Les Furies ont enfin élevé leur effrayante voix, pour chanter la ruine d'une race évanouie comme un ſonge. Le trophée de la vengeance était placé devant la porte où combattaient les deux frères, & le noir génie qui les animait, ne s'eſt ralenti qu'après les avoir terraſſés «. L'Acte finit par une eſpèce de *Duo* entre Iſmène & Antigone, ſur les fureurs d'Etéocle & de Polynice.

ACTE V.

Nous avons dit dans la première Partie de ce Volume, que les Grecs avaient la plus grande ſuperſtition ſur l'article de la ſépulture, que leur

premier vœu était d'être enterrés dans leur Patrie, qu'ils envisageaient comme un déshonneur d'en être privés, ce qui n'arrivait jamais que lorsque l'on s'était rendu coupable de quelque crime; & cette superstition fait toute la matière du cinquième Acte qui nous semble ne plus tenir aux quatre premiers, puisque l'imprécation d'Œdipe est accomplie, & le sort des deux combattans absolument décidé : mais il n'en était pas de même chez les Grecs qui ne comptaient une action finie, que lorsque les Héros de la Pièce étaient ou récompensés, ou punis; & ces punitions, ou ces récompenses regardaient les morts, comme les vivans.

Bientôt en effet, les chants des deux sœurs sont interrompus, & le Sénat des Thébains fait déclarer par un Héraut, qu'il décerne la sépulture à Eteocle pour avoir défendu sa Patrie, mais qu'il en prive Polynice qui n'a pas rougi de vouloir tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens. Antigone s'emporte contre cet arrêt, & proteste que s'il est suivi, elle rendra elle-même à son frère les devoirs qui sont dûs à sa mémoire. Le Chœur s'unit à elle, & après une dispute très-vive de part & d'autre, le Peuple, sensible aux larmes d'Antigone, se partage en deux troupes, dont l'une va célébrer les funérailles d'Eteocle, & l'autre celles de Polynice.

Ainsi finit cette Tragédie qui, malgré sa simplicité, présente beaucoup d'intérêt, & de spectacle.

Ariſtophane prétendait que c'était une de celles dont Eſchyle devait ſe glorifier, & qu'elle était faite, ainſi que les Perſes, pour inſpirer l'eſprit guerrier à un peuple Républicain.

LES PERSES.

XERCÈS fils de Darius, & Roi des Perſes, avait été vaincu par les Grecs, à Mycale & à Platée; il le fut enſuite à la journée de Salamine, où Eſchyle ſe trouva, & huit ans après, il donna cette Tragédie dont le ſujet devait être beaucoup plus intéreſſant pour les Athéniens que pour nous, mais dont les beautés ſont de tous les tems, & de tous les pays.

La Scène ſe paſſe à Suze devant un Temple, près du tombeau de Darius, où ſe raſſemblent les Vieillards choiſis par Xercès pour gouverner le Royaume en ſon abſence. Ces Vieillards ſont inquiets de ſon ſort & de celui de l'armée qu'il a conduite en Grèce; il a dû paſſer l'Héleſpont & enchaîner la mer, mot qui fait alluſion au pont qu'il fit conſtruire ſur ce Détroit; on n'a point de nouvelles de ce Prince, on attend tout de ſon courage, de celui de la jeuneſſe Perſienne qui l'accompagne, des forces innombrables qui le ſoutiendront; mais on craint que les Grecs ne ſurprennent pluſieurs Villes qui ſont dégarnies de Guer-

riers ; en un mot le premier Acte est un passage continuel de la crainte à l'espérance, & de l'espérance à la crainte.

Dans le second, Atossa, épouse de Darius, & mère de Xercès, paraît au milieu de ces mêmes Vieillards. Elle a fait un songe effrayant, dans lequel elle a vu son fils renversé ; elle a offert une libation à l'Autel du Soleil, un Aigle est venu s'y réfugier, un Oiseau bien moins fort que cet Aigle a fondu sur lui & l'a déchiré. Eschyle par ce seul trait, élève au plus haut point la valeur des Grecs, vainqueurs d'une Puissance aussi redoutable que celle des Perses, qui avaient douze cents voiles à cette affaire, tandis que les Athéniens n'en avaient que trois cents. Les Vieillards pressent Atossa d'offrir aux Dieux de nouveaux sacrifices, mais à l'instant même, un Courier vient annoncer la perte entière de la bataille : cet endroit est sublime. La vivacité du récit, le tableau des malheurs qu'il renferme, les gémissemens des Vieillards, le silence d'Atossa, ses questions entrecoupées, la crainte qu'elle a de prononcer le nom de son fils, dont elle tremble qu'on ne lui apprenne la mort, & qui cependant est échapé au combat, tout cela réuni, fait un chef-d'œuvre de cet Acte, terminé par un Chœur lugubre, dont les couplets finissent, en certains endroits, par des cris, par des expressions de douleur, qui se répondent par écho.

Dans le ſuivant, Atoſſa dépouillée des ornemens de la Royauté, va offrir un ſacrifice aux Dieux infernaux, tandis que les Vieillards évoqueront l'ombre de Darius. Le Chœur chante, & la Reine fait ſes libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin & d'huile, avec les fleurs. Il règne dans cet Acte un ſombre, une magie qui devaient produire le plus grand effet.

Dans le quatrième, l'ombre de Darius ſort du Tombeau. Il interroge les Satrapes qui, par reſpect, n'oſent lui répondre; ils les preſſe, ils héſitent tant la vérité déplaît aux Rois; enfin Atoſſa rompt le ſilence, & Darius eſt inſtruit..... Que les Oracles, s'écrie-t-il, que les Oracles ont peu tardé à s'accomplir... . Quand un mortel court audevant du malheur, Jupiter l'aide à s'y précipiter....... C'eſt pour avoir fait un Pont ſur le ſacré Détroit d'Hellé, c'eſt pour avoir voulu mettre la mer en eſclavage, & vaincre Neptune, que mon fils a été puni..... Ne levez plus d'Armée contre la Grèce... l'oracle s'accomplira tout entier...... Les Simulacres des Dieux profanés, les Autels renverſés, les Temples détruits de fond en comble, crient vengeance..... Oui, les champs de Platée verront tomber ſous le fer dorique un ſi grand nombre de morts, que les monceaux de cadavres publieront aux yeux des mortels, juſqu'à la troiſième

génération, qu'il ſied mal à l'homme de s'enorgueillir «.

On voit avec quelle adreſſe Eſchyle peint la ſupériorité des Athéniens ſur les Perſes, la faveur que les Dieux accordaient aux premiers, enfin l'imprudence de Xercès d'entreprendre contre eux une guerre, dont l'amour de la gloire, & les conſeils de ſes flatteurs lui avaient inſpiré l'idée. Cette dernière leçon tombait indirectement ſur les Grecs qui dans les louanges même dont leurs ennemis les comblaient, trouvaient un préſervatif contre l'orgueil, & contre l'envie de prolonger une querelle qu'ils auraient en effet terminée ſans les repréſentations de Thémiſtocle.

Cependant Darius diſparaît, après avoir conſeillé à la Reine d'aller au-devant de ſon fils, & de lui porter des habits royaux, parce que la douleur lui a fait déchirer les ſiens. La Reine obéit, & Xercès arrive dans le cinquième Acte, qui n'eſt rempli que de ſon déſeſpoir, des gémiſſemens des Vieillards, & des lamentations du Chœur.

Le trouble dans cette Pièce croît d'un bout à l'autre, les traits en ſont bien marqués, les ſcènes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout en un mot, y marche d'une manière ſi aiſée & ſi naturelle, qu'il ſemble qu'on aſſiſte, non pas à une Pièce de Théâtre, mais à un conſeil de Satrapes que l'on

accable coup ſur coup, des plus affreuſes nouvelles.

Tel eſt le jugement que le Père Brumoy porte de cette Tragédie que nous regardons comme une des meilleures d'Eſchyle, tant par l'intérêt qu'elle produit, que par le ſpectacle qui y eſt attaché.

AGAMEMNON.

TANDIS qu'Agamemnon roi de Mycènes & d'Argos faiſait le ſiége de Troye, Clytemneſtre ſa femme, partageait ſa couche avec Egyſthe, ce perfide uſurpateur à l'aide duquel elle aſſaſſina ſon mari, lorſqu'il fut de retour dans ſa patrie.

Un ſeul homme commence la Pièce, & cet homme eſt chargé d'épier l'inſtant où il verra briller la torche ardente qu'Agamemnon a promis à Clytemneſtre de faire placer ſur une hauteur, & qui, répétée de Ville en Ville, doit faire parvenir juſqu'à celle d'Argos la nouvelle de la priſe de Troye.

Ce même homme ſoupçonne quelque choſe du ſort qui attend le Vainqueur, & ſe contente de le laiſſer entrevoir aux Vieillards aſſemblés qui ne s'entretiennent que de choſes énigmatiques ſur la race d'Agamemnon, ſur Iphigénie, & enfin ſur les malheurs que Calchas ſemble prédire à cette famille.

Les Miniſtres paraiſſent, & Clytemneſtre leur annonce la priſe de Troye : elle croit entendre les cris des mourans, & voir la joie des vainqueurs, deſcription qu'elle termine par des ſouhaits pour le retour d'Agamemnon en faveur duquel on offre un ſacrifice. » O Souverain des Dieux ! dit le Chœur, ô nuit favorable ! tu as étendu tes voiles ſur les murs de Troye, comme un rézeau qui a envelopé tous ſes citoyens dans la ſervitude..... Hélène laiſſant aux Grecs en ſa place, une guerre cruelle, & toutes les horreurs qu'elle entraîne, a porté pour dot à Troye une perte inévitable. Elle s'eſt évadée ſecrètement du Palais de ſon époux, quel forfait ! quelle audace ! Vainement les Devins, en la rappellant, ont fait entendre ces cris lugubres, ô Palais abandonné ! ô Maître de ces lieux ! ô lit nuptial ! Hélas ! il ne reſtait d'elle qu'une vaine peinture pour réveiller le courroux d'un époux qui l'adore, & qu'elle a quitté pour paſſer les mers, &c..... Cependant les Vieillards tremblent que la nouvelle de cette victoire ne ſoit pas certaine, & Clytemneſtre les raſſure en leur montrant le Héraut qui arrive couronné de branches d'olivier. Il ſalue ſa terre natale, ſuivant l'uſage des anciens voyageurs, & commence le récit de l'expédition que l'artificieuſe Clytemneſtre interrompt pour lui faire entendre qu'elle a beaucoup ſouffert pendant l'abſence

de ſon mari, qu'elle a mille fois ſouhaité la mort; double ſens dans lequel on entrevoit le coupable deſſein qu'elle a conçu.

Le Héraut reprend ſon récit; la Reine le quitte pour aller ſe diſpoſer à recevoir Agamemnon, & les Vieillards continuent d'interroger l'envoyé: il leur décrit la tempête qui a diſperſé la flotte des Grecs : ce malheur eſt affreux; mais on eſpère qu'ils ſeront réunis, & que les Dieux ne les puniront pas de l'adultère d'Hélène & de Pâris.

Cependant Agamemnon ſe préſente, monté ſur un char, ainſi que Caſſandre ſa Captive, pour laquelle il veut que l'on ait les plus grands égards. C'eſt une Princeſſe malheureuſe, c'eſt une fille de Priam, qui lui a été donnée comme ce qu'il y avait de plus diſtingué dans les dépouilles des Troyens. Le Miniſtre d'Etat adreſſe au Roi vainqueur une harangue ſur la gloire dont il s'eſt couvert, Agamemnon y répond, & de l'inſtant que l'on aura célébré des Jeux en mémoire de ſa conquête, il ne s'occupera plus que du bonheur de ſes ſujets. La Reine paraît, & c'eſt ici qu'Eſchyle emploie la fineſſe de ſon art, pour inſpirer d'un côté, tout l'intérêt que mérite Agamemnon, & pour peindre de l'autre, toute la perfidie de Clytemneſtre. Solitude, bruits fâcheux, nou-

yelles affligeantes, allarmes continuelles, tout s'eſt réuni pour l'accabler. Dans les momens même où elle ſemblait s'endormir, mille ſonges effrayans venaient la troubler : mais elle oublie tout au retour d'un époux vainqueur. » Allons, lui dit-elle, deſcendez de ce char; mais non, ne profanez point vos pas, ces pas du deſtructeur d'Ilion. Qu'on apporte les tapis les plus précieux; il ſied bien que la pourpre ſoit foulée aux pieds d'un Roi triomphant«. Un mortel doit craindre de la fouler, reprend Agamemnon, qui malgré lui s'apperçoit de ces manières étudiées, ne me traitez point en étranger, ni en femme, & encore moins en Dieu. Cependant obligé de céder aux inſtances de la Reine, il deſcend de ſon char, ſe laiſſe ôter ſa chauſſure de voyageur, en prend une de pourpre, ſe rend dans ſon Palais avec Clytemneſtre, qui le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaiſante garantit ſa maiſon entière de l'injure des ſaiſons, & s'écrie en ſortant : » Grand Jupiter ! exaucez mes vœux, & ce que vous vous êtes chargé d'accomplir «.

On ſent mieux qu'on ne peut le rendre, l'effet que doit produire cette Prière qu'Agamemnon croit faite pour lui, mais dont il eſt bien loin de deviner le ſens. Auſſi le Chœur s'abandonne-t-il involontairement à la triſteſſe que les prédictions de Calchas lui ont inſpirée. On tremble pour les jours du Roi, on voudrait prévenir le danger qui le menace; mais

on n'a que des soupçons, & on craint de lui en faire part.

Le cinquième Acte réunit des effets si frappans, des beautés si touchantes, qu'il faudrait le copier en entier, pour en donner une idée. C'est Clytemnestre qui promet à Cassandre d'adoucir sa captivité, & qui la quitte, en faisant pressentir le coup qu'elle lui réserve : c'est Cassandre qui, animée par son esprit prophétique, annonce au Chœur tous les crimes que la famille des Atrides doit joindre à ceux dont elle est déja souillée ; & qui, après avoir passé en revue les meurtres commis dans ce Palais, s'écrie : » Dieux quel nouvel attentat ! .... Malheureuse ! est-ce là le traitement que vous réservez à votre époux, après l'avoir lavé de vos mains ? .... Ciel ! qu'apperçois-je ! est-ce un rézeau tiré des enfers ? Non, c'est un voile qui couvre le lit nuptial ; voile complice du meurtre d'un époux. » Ce trait fait allusion à celui dont Clytemnestre couvrit Agamemnon sortant du bain, moment où elle lui porta le coup mortel.

Le Chœur interdit demande à Cassandre l'explication de ces paroles. » O hymen, continue-t-elle, hymen de Pâris, fatal à ma maison ! ô ondes du Scamandre, j'errais sur vos bords, & me voilà bientôt sur les rives du Cocyte & de l'Achéron ! ô travaux de ma patrie renversée ! ô sacrifices redoutables de mon père, où avez-vous abouti ! Troye est ensevelie, & je meurs «.

Pendant le reste de ce morceau, qui est regardé comme un des plus beaux de l'antiquité, le Choeur fait, de tems en tems, des questions auxquelles Cassandre ne répond qu'en dévoilant plus clairement le meurtre d'Agamemnon, à mesure que Clytemnestre en fait les préparatifs derrière la Scène. » Quelle chaleur, dit-elle en s'adressant à Apollon, quelle chaleur s'empare de mes sens ! Une lionne, de concert avec le loup, attente à ma vie, je lui sers de prétexte pour faire mourir son époux, & je serai sa victime à mon tour..... Mais je serai vengée. Un fils viendra laver la honte de la mort d'un père & de la mienne, dans le sang de sa mère «.

Cassandre jette ses couronnes & son sceptre, symboles des Prophêtes, sa mort est conclue, & elle va se rendre au Palais. Elle a vu périr Illion, elle voit le trépas de ceux qui l'ont détruite, son courage lui dit de se livrer à ses ennemis, & elle disparaît.

Les Vieillards ne peuvent encore imaginer quelle sera la suite de ces affreuses prédictions; mais bientôt ils entendent les cris d'Agamemnon que l'on massacre, & qui se plaint que l'on redouble les coups de poignard ; le Choeur va pour forcer le Palais, Clytemnestre l'arrête, & teinte du sang de son mari, elle veut que tout applaudisse à la vengeance qu'elle a tirée de la mort d'Iphigénie. Les portes s'ouvrent, on voit le corps du Roi dans l'enfoncement; les

Vieillards, à cet aſpect, voudraient être anéantis, Clytemneſtre n'en devient que plus audacieuſe.... » Qui le pleurera, lui dit le Chœur, qui l'inhumera ? Le ferez-vous, cruelle, vous qui l'avez égorgé ! Nous l'avons immolé, répond la Reine, nous l'inhumerons, & ſi on ne lui rend pas le tribut ordinaire, du moins ſa fille Iphigénie viendra à ſa rencontre, l'embraſſer tendrement au bord du fleuve des Douleurs «.

Eſchyle était peut-être le ſeul qui pût joindre une dériſion auſſi amère à l'atrocité de cet aſſaſſinat. Egyſte qui en a été le complice, vient unir ſa joie à celle de Clytemneſtre, le Chœur le menace d'armer tout le peuple contre lui; mais ce peuple qui éclatait en reproches contre ſes tyrans, ſavait en même-tems reſpecter leur puiſſance; & la révolte conjurée par les Vieillards devenant inutile, Clytemneſtre ne reçoit d'autre punition de ſon crime que celle d'entendre la prédiction des malheurs qui lui ſont annoncés.

Cette Pièce eſt du nombre de celles qui furent couronnées, & il faut convenir qu'elle le méritait, non pas ſans doute par les trois premiers Actes, qui, à quelques endroits près, ne ſont qu'une préparation languiſſante de l'évènement; mais pour les deux derniers, où Eſchyle a mis toutes les paſſions en jeu, & s'eſt ſervi des moyens les plus propres à inſpirer, à la fois, la terreur & la pitié, qui ſont l'ame & le reſſort de la Tragédie. Celle dont nous

allons parler eſt une ſuite d'Agamemnon, ainſi que les Euménides, Pièce dans laquelle Eſchyle étonna, & fit frémir ſes ſpectateurs, tant par la ſingularité de ſes idées, que par la nouveauté de ſes Perſonnages.

LES COÉPHORES.

LE mot *Coëphores* ſignifie des perſonnes portant des libations; & ce nom qui ſert de titre à la Tragédie, eſt celui qu'Eſchyle a donné aux Perſonnages de ſon Chœur. Il eſt compoſé de filles étrangères, eſclaves de Clytemneſtre, & attachées à Electre. Elles viennent avec celle-ci, offrir des préſens au tombeau d'Agamemnon, près duquel la Scène ſe paſſe. Oreſte qui y était déja, & qui, ſuivant l'uſage, avait coupé ſa chevelure pour la répandre ſur le monument, Oreſte les apperçoit, & ſe retire, en priant Jupiter de ſeconder la vengeance qu'il a méditée. C'eſt Clytemneſtre, qui effrayée par un ſonge, envoie ces jeunes filles offrir des dons au mort, & les vers qu'elles chantent ſont remplis d'énergie.

Dans le ſecond Acte, Electre ne ſait quel uſage elle doit faire des offrandes de Clytemneſtre, ni comment elle doit invoquer ſon père; mais décidée par le Chœur, animée par le deſir de la vengeance, elle ſupplie Agamemnon de ravir le jour à ceux qui le lui ont ravi.

» Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée !
Jette un œil de pitié ſur ces triſtes enfans,
Fais que dans ton Palais ils rentrent triomphans.
Maintenant pourſuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'aſyle ſur la terre :
On a ſouillé ton lit, & ton épouſe., ô ciel !
Y reçoit dans ſes bras ton aſſaſſin cruel.
Oreſte eſt fugitif, & moi, je ſuis eſclave,
Et le lâche oppreſſeur, Egyſthe qui nous brave,
Qui s'aſſied ſur ton trône, & rit de nos ſoupirs,
Livrant aux voluptés ſes coupables loiſirs,
Riche de tes tréſors, tranquille ſur ſa proie,
Dévore inſolemment les dépouilles de Troye.
Mon père ! entends ma voix, fais qu'Electre à jamais,
Eloigne de ſon cœur l'exemple des forfaits ;
Des Deſtins ennemis ſupporte les injures,
Et conſerve des mains innocentes & pures.
Tels ſont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.
Parais, élève-toi de ta tombe inſultée,
Parais, qu'à ton aſpect leur ame épouvantée
Reſſente cet effroi, précurſeur du trépas,
Lance ſur eux ces traits que l'on n'évite pas,
Que prépare & conduit Néméſis indignée ;
Viens, donne-leur la mort, comme ils te l'ont donnée.
Et vous, faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la tendreſſe, & les hymnes du deuil.

LE CHŒUR.

Pleurons, pleurons ſur notre maître,
Sur notre maître malheureux.
Pleurons ſur ſes enfans, &c..... (1).

(1) M. de la Harpe dans ſon Eſſai ſur les trois Tragiques Grecs.

Cependant Electre fait ses libations, voit des cheveux coupés, des pas imprimés sur la terre, soupçonne qu'Oreste a paru, le désire, l'apperçoit, & le reconnaît, à un voile qu'il porte, & qu'elle a tissu de ses mains.

Si cet Oreste ne punit les assassins de son père, il sera livré aux plus cruels supplices; s'il ose s'en venger, il sera tourmenté par les Furies; tel est l'Oracle d'Apollon, Oracle terrible, d'après lequel ce malheureux Prince balance, & frémit sur le parti qu'il doit prendre. Mais Electre lui montre le tombeau d'Agamemnon, & Oreste jure qu'il vérifiera le songe de Clytemnestre. Poursuivie par ses remords, elle a cru, en dormant, voir un serpent sortir de son sein, elle a cru l'allaiter, & au lieu de lait, ce serpent lui a tiré du sang. Quelle vérité dans ce songe, quelle précision, & que de choses peintes en deux mots!

Pylade, le fidèle ami d'Oreste, Pylade doit le seconder, & le Chœur termine l'Acte par l'effrayant tableau des unions que le sang a cimentées.

Dans le suivant, Oreste a une entrevue avec Clytemnestre, se dit natif de Daulie, lui annonce sa propre mort, & se retire dans l'appartement consacré aux Etrangers. Mais la nouvelle que la Reine vient d'apprendre, ne peut qu'être agréable à Egysthe; elle sort, & charge la Nourrice même d'Oreste d'informer le Roi de ce qu'elle vient d'apprendre.

Cette Nourrice, dont les larmes ſont auſſi ſincères que ſon caractère eſt naïf, cette Nourrice à qui Clytemneſtre n'a fait voir qu'une douleur feinte, que des regrets ſimulés de la mort de ſon fils, cette Nourrice, dis-je, paſſe un inſtant avec le Chœur. Il la raſſure, il lui laiſſe entrevoir qu'Oreſte reſpire, & lui conſeille d'avertir Egyſthe, mais en même tems de le preſſer de paraître ſeul, & non avec ſes Gardes, comme la Reine l'a déſiré; précaution des Tyrans, & qu'Egyſthe prenait toujours dans le ſein même de ſon Palais.

Dans le quatrième Acte, en effet, ce Prince arrive, accompagné d'un ſeul homme, & à peine eſt-il entré dans l'appartement dont nous venons de parler, à peine le Chœur a-t-il recommencé les vœux qu'il a déja prononcés contre lui, que l'on entend des cris lamentables. C'eſt Egyſthe qui eſt tombé ſous le poignard de ſon ennemi.

Les jeunes filles s'éloignent de frayeur, on ouvre, la Reine paraît, s'écrie qu'elle eſt trahie, demande des armes, voit arriver ſon fils qu'elle reconnaît aux coups qu'il a portés, lui montre le ſein qui l'a nourri, & ſuſpend l'accompliſſement des Oracles.

Mais bientôt Pylade rend à Oreſte toute la fureur dont il avait beſoin, & conduit par les Dieux, il va immoler ſa propre mère ſur le corps du Tyran auquel il vient d'arracher la vie.

Ce ſacrifice eſt barbare, & la manière de l'exécuter ſemble abſolument contraire aux règles que, ſelon Philoſtrate, Eſchyle avoit établies relativement au Théâtre : *Neces inſuper in ſcœna fieri vetuit.*

Il eſt vrai qu'Oreſte ne tue ſur la Scène ni Egyſthe, ni Clytemneſtre, mais on entend les cris du premier, mais la ſeconde eſt entraînée ſur ſon corps, n'eſt-ce pas voir couler leur ſang? L'oracle d'Apollon, le crime des deux coupables, la tendreſſe & les regrets légitimes des enfans d'Agamemnon; tout cela diminue l'horreur du parricide; mais le tableau en eſt-il moins révoltant? Conſultons la Nature, elle nous répondra que non!

Les corps d'Egyſthe & de Clytemneſtre, les chaînes dont ces deux perfides lièrent Agamemnon, le voile dont ils le couvrirent pour le maſſacrer, voilà les objets qu'Eſchyle préſente au cinquième Acte.

» Qu'on l'étende, dit Oreſte au Peuple, qu'on l'étende ce voile abominable, non pour être vû de mon père, mais afin que le Soleil, témoin de tant de ſang répandu, me ſoit garant que c'eſt avec juſtice que j'ai oſé tuer une mère «.

Mais en vain le Chœur partage ſon indignation, en vain il prend les Argiens à témoin de ſon innocence; obligé de fuir à Delphes, par l'ordre d'A-

pollon, déja ſa raiſon ſe trouble, déja il croit entendre ſiffler autour de lui les ſerpens des Euménides, & il ſe dérobe avec Pylade, au Peuple raſſemblé, qui termine la Tragédie par des chants, ſur la triſte deſtinée de la race des Atrides.

Nous verrons quel parti Sophocle & Euripide ont tiré du même ſujet, mais il eſt étonnant que dans le dénouement des Coëphores d'Eſchyle, il ne ſoit plus queſtion d'Electre. Elle a peu contribué aux évènemens de la Pièce, mais ſes titres de Sœur & de Fille l'ont rendue aſſez intéreſſante au Spectateur, pour qu'il ait déſiré être inſtruit de ce qu'elle était devenue.

LES EUMÉNIDES.

ON vient de voir Oreſte partir pour Delphes, & c'eſt là que les Euménides l'attendaient. Apollon qui l'a forcé de tuer ſa mère, veut le délivrer des tourmens qui en ſont la ſuite, & lui conſeille d'aller à Athènes, implorer le ſecours de Minerve. Il doit y être jugé par l'Aréopage, & l'on ſent que le premier but d'Eſchyle, en compoſant cette Pièce, a été de flatter les Athéniens. Auſſi eſt-elle remplie de quantité de traits qui nous ſont fort indifférens, mais qui n'ont pas dû l'être aux Grecs.

La Scène du premier Acte eſt remplie par une vieille Pythoniſſe, qui aſſiſe ſur ſon trépied, com-

me si elle allait prononcer des oracles, désigne un Vestibule dans lequel elle voit Oreste, tenant d'une main une branche d'olivier, de l'autre une épée encore sanglante, & environné des Euménides, qui endormies autour de lui, le laissent respirer un moment.

Il s'avance, il invoque Apollon qui lui ordonne de partir, & il se soustrait aux regards de ses impitoyables ennemies. A l'instant même, on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre: elle appelle les Furies, montre ses blessures, se plaint qu'elle n'est pas vengée; & les Furies ne lui répondent que par des ronflemens. Enfin elles se réveillent, s'agitent, cherchent leur victime, & sont désespérées de voir qu'elle leur est échapée.

Nous avons parlé de l'effet que ce moment produisit sur l'ame des Spectateurs, & il fut cause que, par une Loi expresse, on réduisit à quinze, ensuite à douze, les Personnages du Chœur, qui étaient au nombre de cinquante.

Apollon paraît, & chasse de son Temple les Euménides, qui lui reprochent d'être le protecteur du crime: il se justifie, & renvoie à Minerve ces terribles Divinités, qui sortent bien résolues de se saisir d'Oreste, par-tout où elles le trouveront.

Tel est le fond des deux premiers Actes qui se passent à Delphes, & après lesquels le Théâtre représente le Temple de Minerve à Athènes. Oreste

y eſt proſterné aux pieds de la Statue de la Déeſſe; les Euménides y arrivent, le reconnaiſſent, s'en emparent, lui répètent que ni Apollon, ni le pouvoir de la Divinité qu'il embraſſe, ne le garantiront de leur vengeance, & chantent autour de lui une Ode magique & infernale; expreſſion de la joie qu'elles reſſentent de le faire ſouffrir.

Minerve deſcend, & c'eſt le début du quatrième Acte : elle interroge les Furies, qui lui expoſent la juſtice de leur cauſe, & conſentent à la prendre pour Arbitre. Oreſte parle à ſon tour, dit qu'il a été purifié avant de toucher à la Statue, s'avoue l'aſſaſſin de ſa mère, nomme le Dieu qui lui en a donné l'ordre, & ſort avec Minerve, qui en le prenant ſous ſa ſauve-garde, remet ſon jugement à l'équité des Athéniens.

» Si cet aſſaſſin nous échape, s'écrient en Chœur les Euménides irritées, combien de mères auront le ſort de Clytemneſtre! qui voudra déſormais nous invoquer? Quel malheureux s'écriera, ô Juſtice, ô Trône des Furies!

Dans le cinquième Acte, c'eſt Minerve qui expoſe la cauſe d'Oreſte, c'eſt la principale Euménide qui eſt ſon accuſatrice, qui inſiſte ſur le titre de mère, titre ſacré que, malgré l'oracle, le coupable devait aſſez reſpecter pour ne pas priver du jour celle de qui il l'avait reçu; c'eſt Apollon qui défend Oreſte, & qui répond à cette dernière objec-

tion, en disant que le père seul est véritablement l'auteur de la vie, & non la mère, qui n'est que simple dépositaire de son fruit.

Cependant Minerve ordonne que l'on aille aux voix, c'est-à-dire, que l'on mette de petites pierres noires ou blanches dans les urnes, à la manière des Aréopagites, dont la Déesse, dès ce moment, établit le Tribunal, Tribunal sacré que n'auront point d'autres Peuples, & qu'elle fonde en faveur de sa Nation chérie.

Les pierres blanches sont en nombre égal avec les noires, Oreste est absous, se retire, & les Euménides exhalent leurs plaintes & leur dépit. Minerve leur promet que si elles s'appaisent, elles seront regardées comme Déesses du Pays, & qu'on leur élevera un Temple, (c'était celui qui existait du tems d'Eschyle). Les Furies se rendent, font des souhaits pour Athènes, & de jeunes filles, des femmes de tout âge, conduisent ces nouvelles Divinités au lieu qui devait leur être consacré.

Cette Pièce est absolument contraire à notre goût & à nos mœurs; mais que l'on considère celles des Grecs, que l'on réfléchisse au respect qu'ils avaient pour leur religion, & pour la mémoire de leurs Héros, que l'on songe aux différentes allusions que le Poète fait à leur gouvernement, & à la dignité de leur aréopage; en un mot que l'on relise ce que nous avons dit des Euménides, dont le seul-

nom les faisait trembler, & l'on ne sera pas surpris qu'Eschyle ait réuni leurs suffrages.

LES SUPPLIANTES.

EGYPTUS avait cinquante fils, Danaüs cinquante filles, & tous les deux régnaient en Egypte. Le premier détrôna le second, & voulut que ses cinquante fils épousassent chacun une des Danaïdes, qui trouvant ce mariage impie, prirent le parti de se réfugier avec leur père à Argos, dont Pélasgus était Roi. Celui-ci délibère s'il doit les recevoir ou les renvoyer, & ses délibérations, les menaces du Héraut d'Egyptus, l'humanité des Argiens, sont tout le sujet de cette Tragédie. Elle commence par l'arrivée des Danaïdes qui, comme suppliantes, portant des bandelettes de laine, sortent de leurs vaisseaux avec Danaüs, implorent Jupiter, conjurent Io dont elles descendaient, & s'écrient : Dieux, auteurs de notre race, daignez écouter de justes vœux, & rejetter ceux des impies ! Toute cette invocation est remplie de traits sublimes sur la Divinité «.

Au second Acte, Danaüs entend le bruit des chars, & apperçoit des gens armés. Ce sont les Argiens qui viennent les interroger, les sauver, ou les perdre. Il ordonne à ses filles de s'asseoir auprès des Divinités qu'il reconnaît pour celles

qui préſident aux Jeux publics, de prendre des rameaux d'olivier couronnés de bandelettes blanches, d'expoſer leur innocence, mais de la défendre avec toute la modeſtie qui convient à des Etrangères.

L'entrée de Pélaſgus, la deſcription de ſon Royaume, la généalogie des filles de Danaüs, le ſouvenir des erreurs d'Io, que Jupiter métamorphoſa en géniſſe; le ſujet de leur voyage, leurs prières, l'incertitude du Roi qui craint de déplaire à ſon Peuple en les recevant qui tremble d'offenſer les Dieux protecteurs, & vengeurs des Supplians que l'on oſait rebuter, telle eſt la matière du troiſième Acte, à la fin duquel Pélaſgus prend le parti d'aller conſulter les Argiens: il invite Danaüs à le ſuivre, à porter des rameaux à tous les Autels de la Ville, & quitte les Danaïdes, qui adreſſent de nouvelles prières à la Divinité.

Les Argiens adoptent les Suppliantes, c'eſt le début du quatrième Acte; elles chantent des hymnes en leur honneur; c'était l'uſage lorſque l'on était reçu dans une terre étrangère, & celles qu'Eſchyle a miſes dans la bouche des Danaïdes, ſont dignes d'être placées au rang des plus belles Odes de l'antiquité. Elles ſont interrompues par l'arrivée d'un vaiſſeau que l'on apperçoit de loin, & qui porte le pavillon d'Egyptus. Danaüs raſſure ſes filles,

filles, elles sont décidées à périr plutôt que d'épouser leurs persécuteurs, & à mesure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prières.

Le Héraut d'Egyptus commence le cinquième Acte, il ordonne aux Danaïdes de monter sur ses vaisseaux, & menace de les y traîner si elles résistent. Elles se désolent, Pélasgus arrive & se plaint au Héraut de ce qu'il ose violer les droits de l'hospitalité. Celui-ci lui répond que c'est à son égard qu'on les viole, & qu'il réclame un bien qui appartient à ses Maîtres. Les paroles s'animent, & de part & d'autre, la guerre est déclarée : cependant les Danaïdes demeurent sous la protection des Argiens, & elles terminent la Tragédie par un chœur qui peint la crainte que leur inspire l'avenir. » Ce que le Destin a déterminé nous arrivera. Les décrets de Jupiter sont inévitables. Mais puisse l'Hymen que nous redoutons être destiné à d'autres qu'à nous « ! On sait qu'en effet les cinquante Danaïdes épousèrent les cinquante fils d'Egyptus, que toutes, excepté Clytemnestre, eurent, pour obéir à leur père, la barbarie d'égorger leurs maris, & vraisemblablement c'est pour ne pas choquer cette Histoire reçue, qu'Eschyle a mis dans la bouche du Chœur les paroles que nous venons de citer.

Offenser les Supplians, dit Platon, est le crime le plus criant de ceux qu'on peut commettre contre

tout Etranger, ou Citoyen. Dieu même eſt leur garant & leur vengeur. Que l'on ſe pénètre de ce point de religion, & l'on ſentira quel intérêt a dû inſpirer aux Grecs cette Tragédie, qui outre l'admirable ſimplicité de ſon ſujet, eſt remplie de traits de ſentiment & de naïveté.

Ce que nous dirions de plus d'Eſchyle n'ajouterait rien à ſon mérite, ſes Ouvrages font ſon éloge, & plus on les lira, plus on fera d'attention aux beautés en tout genre dont ils ſont remplis; plus on ſentira que les Grecs ont eu raiſon de l'appeller le père de la Tragédie.

Il laiſſa deux fils, Euphorion & Bion. Le premier compoſa quelques Pièces que l'on a perdues, & remporta quatre couronnes avec les Tragédies de ſon père. Pour Bion, il eſt mis au nombre des Poètes *tharſiques*, c'eſt-à-dire aigres, railleurs, préſomptueux, & quelques Ecrivains penſent qu'Horace, quand il dit dans une de ſes Epîtres,

Ille Bioneis ſermonibus, & ſale nigro
Gaudet, &c.

entend parler plutôt de ce Bion, Poète *tharſique*, que de Bion, Philoſophe de Boriſthène.

Eſchyle eut encore pour ſucceſſeurs cinq Poètes de ſa famille, enfans de ſes frères & ſœurs, dont nous allons dire quelques mots, avant de paſſer aux Auteurs qui ont vécu de ſon tems, ou qui l'ont ſuivi de plus près.

PHILOCLÈS.

IL était fils d'une ſœur d'Eſchyle, & contemporain d'Euripide : il avait les mœurs ſévères, le caractère chagrin, & fut l'Auteur de cent Pièces, parmi leſquelles on nomme *Erigone*, *Nauplius*, *Œdipus*, *Œneus*, *Priamus*, *Pénélopes*, *Philoctètes*. Il eut pour enfans Morſinus & Philippides. Morſinus, qui fut tout à la fois Médecin & Poète, mais fade & ſans goût; Philippides, qui, ſelon Aulugelle, eut beaucoup de célébrité dans la Comédie, & mourut de joie d'avoir remporté le prix dans un âge fort avancé.

ASTYDAMAS.

IL était fils de Morſinus, & s'adonna premièrement à l'étude de l'éloquence ſous Iſocrate, dont il fut le Diſciple. Enſuite il compoſa deux cens quarante Pièces de Théâtre, & fut quinze fois vainqueur. Il eut un fils qui porta le même nom, qui vécut en la 10e. Olympiade, & qui, ſelon Suidas, fit quelques Tragédies, ſavoir *Hercules*, *Satyricus*, *Ajax Furens*, *Bellérophontes*, *Tyro*, *Aclmena*, *Phœnix*, *Palamedes*.

PRATINAS.

IL naquit à Plius, petite ville du Péloponèse, dans le territoire de Sicyone. C'est le même dont nous avons parlé sous le nom de Cratinus, qui fut, tout à la fois, Poète tragique & satyrique. Il composa trente-deux Comédies, dont chacune lui valut une couronne. A la représentation d'une de ces Pièces à Athènes, l'espèce d'amphithéâtre sur lequel les spectateurs étaient assis vint à s'écrouler, & cet accident engagea les Athéniens à faire construire un Théâtre solide. Ce même Pratinas disputa les prix de Poésie avec Eschyle & Chœrilus vers la 70e. Olympiade. (Voyez Chœrilus).

Il eut pour successeur Ion, qui était de l'Ile de Chio. Suidas & Harpocration le mettent au nombre des Poètes Tragiques, & des Philosophes. Il fit jouer sa première Pièce en la 82e. Olympiade. Les uns disent qu'il en composa douze, les autres trente: quelques Auteurs lui en attribuent jusqu'à quarante.





SOPHOCLE.

SOPHOCLE.

CE célèbre Auteur, fils de Sophile, naquit à Colone, bourg de l'Attique, la deuxième année de la 71ᵉ. Olympiade, 17 ans avant Socrate dont il fut le comtemporain, ainsi que d'Euripide; & Aulugelle écrit qu'ils vivaient tous les trois dans le tems où Aulus Torquatus trancha la tête de son fils, pour avoir, contre un édit du Sénat, livré bataille aux ennemis, bien qu'il en fût sorti victorieux.

On lit dans Philostrate le jeune, que Sophocle était le compagnon des Muses, qu'il assistait à leurs assemblées, & à leurs divertissemens. Il ajoute que les abeilles répandaient sur ses lèvres comme des gouttes de rosée, aussi fut-il surnommé l'*Abeille*, à cause de la douceur de ses vers. Ce fut lui qui introduisit un troisième Acteur sur la Scène, qui augmenta de trois, les personnages du Chœur réduits à douze, depuis les Euménides d'Eschyle, & qui établit que dans les jeux de Poésie, une Tragédie ne pourrait disputer le prix que contre une Tragédie. Son discernement & sa sagesse lui méritèrent aussi l'honneur d'être employé dans les affaires publiques, & il revint triomphant d'une attaque à

laquelle il ſe trouva contre les Lacédémoniens, avec Périclès.

Nous paſſerons ſous ſilence les Fables de Plutarque, d'Apollonius Thyanée, & de Marcus Cicéron qui prétendent, l'un que Sophocle fut très-agréable à toutes les Divinités de l'Olympe, l'autre qu'il donna chez lui l'hoſpitalité à Eſculape, l'autre enfin que les Dieux, à ſa prière, firent ceſſer des vents mortels qui ſoufflaient dans le pays Attique : on aſſure auſſi qu'une couronne d'or ayant été dérobée dans le temple d'Hercule, ce Dieu lui indiqua en ſonge l'endroit où elle était cachée, que Sophocle en donna avis, & qu'après avoir reçu la récompenſe promiſe, il éleva un autel à Hercule *indicateur*. A l'égard de ſes mœurs, les Ecrivains ne ſont nullement d'accord ſur leur plus ou moins de ſévérité : d'un côté, quelques-uns prétendent qu'il fut enclin à l'amour, même dans un âge très-avancé ; de l'autre, Platon, Cicéron, Marcellinus & Philoſtrate aſſurent que quelqu'un ayant demandé à Sophocle dans ſa vieilleſſe, s'il ſe livrait encore aux actes de Vénus, il répondit : *les Dieux m'en préſervent ! car je m'en ſuis toujours gardé comme d'un maître furieux.*

Athénée n'eſt pas de cet avis, & il aſſure qu'il était déja très-vieux lorſqu'il aima Théarides. Hégéſander ajoute que ſur la fin de ſes jours, il ne fut pas moins épris d'Archippe. Quoiqu'il en ſoit,

Sophocle eut plusieurs fils, & comme il vécut très-long-tems, ils s'ennuyèrent de leur dépendance, au point que selon Plutarque, » étant appellé en Justice par ses propres enfans qui lui mettaient sus qu'il radotait, & était retourné en enfance pour son grand âge, afin que par autorité de Justice il lui fût baillé un Curateur; il leut devant les Juges l'entrée du Chœur de sa Tragédie que l'on surnomme *Œdipus en Colone*, qui se commence ainsi :

> Estranger, tu as fait entrée
> En cette fertile contrée
> Par le bourg Colone nommé,
> Pour ses bons chevaux renommé,
> Là où le gracieux ramage
> Des rossignols fait le bocage
> Des creux verdoyans résonner
> Plus qu'ailleurs on ne l'óit sonner.

Et pour ce que le Cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, chacun se leva, l'accompagna & le reconduisit jusqu'à sa maison avec de grandes acclamations de joie, & battemens de mains à son honneur, comme l'on faisait au sortir du Théâtre quand il avait fait jouer quelqu'une de ses Tragédies «.

C'est une des autorités dont Plutarque se sert dans le Traité où il examine si le Vieillard doit encore se mêler des affaires publiques. Si nous en croyons Pline & Valere, Sophocle mourut de joie

à l'âge 95 ans, de ce qu'il avait remporté un prix de Poésie. Mais selon Lucien, il fut étranglé en avalant un grain de raisin; ce qu'il prouve par un passage de Sotades.

Sophocles grana vorans uvæ, strangulatus interiit.

Cette mort, au rapport de Pline, arriva pendant que les Lacédémoniens assiégeaient Athènes, & il dit qu'à plusieurs reprises, Bachus ordonna en songe à Lysander leur Roi, de veiller au convoi de *ses délices*. Ce Prince devenu maître de la Ville, demanda qui était mort les jours précédens; il comprit bientôt que le Dieu lui avait désigné Sophocle, & il fit célébrer ses Funérailles. Tel est, à peu de choses près, le sentiment de Pausanias qui prétend qu'à la mort de Sophocle, les Lacédémoniens envahirent l'Attique, que leur Chef fut averti en songe par Bachus de décerner *à la nouvelle Syrène* tous les honneurs qu'on rendait aux morts, & que l'ombre de Sophocle lui apparut, tenant en main une de ses Pièces.

Le Lecteur doit sentir que nous n'ajoutons aucune foi à ces différens récits, mais plus ils sont fabuleux, & plus ils annoncent le respect des Anciens pour Sophocle, qui était regardé comme un homme extraordinaire. D'ailleurs ses concitoyens eurent une raison de le chérir plus qu'Eschyle & Euripide: ceux-ci quittèrent leur patrie

pour se retirer chez les Rois voisins, au lieu que Sophocle voulut vivre & mourir dans la sienne. On grava sur son tombeau la figure d'un essain d'abeilles, pour perpétuer le nom d'*Abeille* que la douceur de ses vers lui avait fait donner. Il fut couronné vingt-quatre fois, & fut Auteur de cent vingt Tragédies, dont il ne nous en est parvenu que sept que nous allons tâcher de faire connaître. Il laissa aussi quatre fils, dont trois d'une première femme, savoir Léosthènes, Stéphanus & Ménaclides. De la seconde, appellée Nicostrate, il eut Jophon qui, à l'exemple de son père, composa des Pièces tragiques. Quelques Auteurs assurent que ce Jophon fut le seul des quatre qui voulut faire interdire Sophocle.

Quelque précision que nous ayons envie de mettre dans l'extrait de ses Ouvrages, nous prévenons que nous serons forcés de nous étendre sur quelques-uns, pour ne rien omettre de ce qui pourra servir à l'instruction, ou à l'amusement du Lecteur : Eschyle, Sophocle, Euripide sont les Créateurs du Théâtre, & la connaissance, le dévelopement de leur génie sont essentiels à la suite de cette Histoire. Le portrait que nous donnons ici de Sophocle, est gravé exactement sur celui que P. P. Rubens a fait de cet illustre Tragique, d'après un marbre grec.

LES TRACHINIENNES.

LE sujet de cette Tragédie, est la mort d'Hercule : Sophocle lui donna le nom de *Trachiniennes*, des habitantes de Trachine, qui composent le Chœur. Cette Trachine est une ville de Phtiotide dans la Thessalie, au pied du mont Œta, & qui depuis fut nommée Héraclée. Hercule s'y était exilé de lui-même pour une année, avec sa famille, en punition du meurtre involontaire qu'il avait commis sur la personne d'un jeune parent de son beau-père Œneus. C'était ainsi que les Grecs expiaient leurs fautes, & le respect qu'ils avaient pour les Dieux ne leur permettait jamais de s'écarter du plus léger des devoirs.

Fils de Jupiter & d'Alcmène, que ce Dieu avait séduite sous la figure d'Amphytrion, Hercule avait épousé Déjanire qu'il avait délivrée des poursuites du fleuve Acheloüs, & Déjanire inquiète du sort de ce Héros, se plaint, dans la première Scène, des absences continuelles d'un époux auquel elle est tendrement attachée ; une de ses femmes lui conseille d'envoyer Hyllus sur les traces de son père : Hyllus paraît, & apprend à sa mère qu'Herculé, dégagé des chaînes d'Omphale, va porter la guerre en Eubée.

» Il y périra, mon fils, lui répond Déjanire, ou enfin rendu à lui-même, il jouira désormais d'un

destin plus tranquille & plus doux : tels sont les Oracles que votre père m'a laissés en partant «. Hyllus vole à son secours. Les Trachiniennes arrivent, elles font tous leurs efforts pour consoler Déjanire, qui leur répond qu'elles connaîtront un jour les inquiétudes d'une tendre épouse sur un époux chéri, sur des enfans adorés. C'est ainsi que Racine fait dire à Andromatique dans une scène avec Hermione «.

... Il me reste un fils, vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour.

C'est aussi d'après les paroles précédentes de Déjanire dans cette Tragédie, qu'Ovide lui fait dire :

Vir mihi semper abest, & conjuge notior hospes,
Monstraque, &c.

» Hercule toujours absent, toujours occupé à poursuivre les monstres, est pour moi plus étranger que mari «.

Les Trachiniennes redoublent leurs efforts pour la rassurer, mais cette Princesse leur apprend que son époux a fixé un terme au-delà duquel on ne doit plus compter sur sa vie, que ce terme était de quinze mois, & qu'il va finir avec le jour. L'inquiétude augmente, & cependant un homme couronné de branches d'arbre, vient annoncer le retour d'Hercule triomphant. La joie renaît, &

l'Acte finit par des chants d'allégresse, en l'honneur de Diane, d'Apollon & de Bachus.

Le Théâtre se remplit d'une troupe de Captifs, & de jeunes Captives d'Oechalie, dont Eurythus était Roi, & auquel Hercule a fait la guerre pour avoir violé, à son égard, les droits de l'hospitalité. C'est là que ce Héros a précipité Iphitus du haut d'un rocher, & que pour l'en punir, Jupiter l'a rendu l'esclave d'Omphale. Il a brisé ses fers, mais il est retenu par des sacrifices qu'il offre en mémoire de sa victoire, & les Captives sont un présent qu'il envoie à son épouse par Lichas, son Ecuyer.

D'après le récit que lui fait ce Lichas, Déjanire devrait être contente; mais son ame est inquiète, & ses yeux se tournent sur les Captives: leur sort l'intéresse, une d'entr'elles lui inspire de la compassion, elle la questionne, & celle-ci s'obstine à garder le silence. Un homme survient, lui apprend que Lichas l'a trompée, que cette Captive s'appelle Iole, & qu'Hercule n'a fait la guerre à Eurythus, dont elle est fille, que parce qu'il la refusait à son amour. » Malheureuse, s'écrie Déjanire, quel serpent ai-je reçu dans mon sein «! Lichas paraît, Déjanire l'interroge avec la plus grande adresse, feint devant lui d'être insensible à cette perfidie, & l'amène au point de tout avouer. Elle lui promet de bien traiter sa Captive, lui ordonne d'attendre le présent qu'elle destine à son Epoux, sort avec Lichas, sans

avoir marqué la moindre jalousie, & laisse le Chœur, qui termine l'Acte par des réflexions sur le pouvoir de l'amour, sur le combat d'Hercule avec Acheloüs, au sujet de Déjanire.

Pour concevoir le suivant, il faut se rappeller la Fable du Centaure Nessus, fils d'Ixion & de la Nue. Il s'offrit à Hercule, pour porter Déjanire au-delà du fleuve Evène, & lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever, mais Hercule le tua d'une des flèches trempées dans le sang empesté de l'Hydre de Lerne. Nessus, en mourant, dit à Déjanire qu'elle devait prendre du sien, si elle voulait ne plus craindre de rivale, & que ce serait un Philtre qui lui ramenerait toujours son époux. Déjanire le crut, & c'est une robe teinte de ce même sang qu'elle charge Lichas de porter à ce Héros. Il ignore ce qu'il reçoit; elle ignore elle-même ce qu'elle lui donne, & ne sait pas que ce présent deviendra la matière de son deuil. Cependant Lichas a ordre d'engager Hercule à s'en parer pour le sacrifice, & Déjanire jalouse, mais amoureuse malgré elle, mais effrayée sans savoir pourquoi, fait des vœux avec le Chœur pour le retour, & le bonheur d'Alcide.

Dans le quatrième Acte, les craintes de Déjanire augmentent: le Centaure lui a recommandé de garder son sang dans un lieu ténébreux, le flocon de laine dont elle s'est servie pour en impregner la robe, s'est consumé de lui-même dès

qu il a été exposé au jour ; d'ailleurs Nessus était l'ennemi d'Hercule, il est mort percé de flèches empoisonnées ; tout cela fait trembler Déjanire, qui est résolue de se donner la mort, si elle est la cause de celle de son époux.

» Il n'est que trop vrai, lui dit Hyllus qui paraît, vous avez tué mon père : ce mot est un coup de poignard pour Déjanire. A peine, continue son fils, en s'adressant au Chœur, le feu avait-il commencé d'embraser le bûcher où étaient les victimes, que le venin, dont la robe était infectée, a fait sentir son funeste effet. Une sueur violente est sortie de tout le corps d'Hercule : la fatale robe s'est attachée à sa chair, sans pouvoir en être enlevée qu'avec la chair même. Le poison se glissant dans les veines, a pénétré jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle Lichas, lui demande de quelle main il a reçu cet horrible présent ; & au nom de Déjanire, saisi de courroux, pressé par l'excès de la douleur, il prend le malheureux Lichas, & le jette si rudement sur un rocher, que son corps en est brisé. Tout le peuple est frappé de terreur, & nul n'ose approcher d'Hercule furieux : il se roule par terre, puis il se lève tout-à-coup, & pousse des cris effroyables, qui font retentir tous les rivages.

Hyllus ajoute que son père l'ayant apperçu, l'a pressé de s'approcher de lui, & de le dérober aux

yeux de tous les mortels; qu'il l'a embarqué ſur ſes vaiſſeaux, & qu'il va reparaître, mort ou mourant.

Ceci fait voir que Cénée, où ſe paſſe cette Scène, était loin de Trachine, où Hyllus fait ſon récit, & c'eſt une invraiſemblance dont il eſt impoſſible de juſtifier Sophocle. Quoiqu'il en ſoit, le fils d'Hercule ſe retourne vers Déjanire, l'accable d'imprécations, & Déjanire garde le plus profond ſilence; ſilence, qui après les craintes qu'elle a témoignées, eſt plus éloquent que tout ce que le Poète aurait pu lui faire dire. On veut la retenir, elle ſort, & le Chœur plein de l'Oracle prononcé ſur Alcide, plaint ſon ſort, gémit ſur ſon épouſe, ſur ſa jalouſie, ſur ſa crédulité, en un mot ſur ſes malheurs, qu'il attribue au pouvoir de Vénus.

Au commencement du cinquième Acte, on entend un grand bruit; c'eſt la Confidente de Déjanire qui vient annoncer la mort de ſa Maitreſſe. Cette infortunée s'eſt aſſiſe ſur le lit nuptial, & s'eſt frappée d'un poignard. Hyllus inſtruit trop tard de l'innocence de ſa mère, a couvert ſon corps de ſes baiſers, & l'a baigné de ſes pleurs. Le Chœur eſt accablé de triſteſſe, & redoute la préſence d'Hercule : il arrive, aſſoupi par l'excès de ſes maux. » Où êtes-vous, dit-il, en ſe réveillant, où êtes-vous brigands, dont j'ai purgé la terre? Le trépas en eſt la récompenſe, & pour ſurcroît de déſeſpoir, je ne vois perſonne qui s'arme pour couper la trame

de mes malheureux jours, personne qui, le fer & la flame à la main, vienne briser les liens d'une vie intolérable....O entreprise inouïe d'une femme! ô Déjanire, faut-il que je sois ta victime! Non, jamais l'implacable Junon, ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes que la fille d'Œneus. C'est elle qui m'a enveloppé de cette fatale robe, comme d'un filet tissu par les mains des Furies. Voile affreux, poison horrible! il s'attache à mon corps, il me dévore les entrailles, il pénètre jusques dans mes veines. Mon noir sang bouillonne & se consume, mon corps brûlé par un feu invisible, n'est plus qu'un fantôme. Quoi! ce que n'ont pu ni les armes, ni les Géans, ni le Centaure, ni la Grèce, ni le reste de l'Univers, que j'ai délivrés de cent monstres, une femme seule l'a tenté, & l'a exécuté, & c'est par ses mains que j'expire! ô mon fils! remplissez toute l'étendue de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une mère ne l'emporte pas. Allez, traînés cette Furie, livrez-la moi, & soyez le spectateur de son supplice. Je veux éprouver en ce moment qui vous préférez d'elle ou de moi. Allez, dis-je, osez m'obéir, ayez pitié d'un père digne d'être pleuré. Misérable! je verse des larmes, moi que personne n'entendit jamais pousser un gémissement dans l'horreur des plus affreux revers. Ah! je rougis de ma faiblesse. Approche, mon fils, sois témoin de l'excès de mes maux. Voici mes en-

trailles.

trailles. Peuple, regardez ce corps si cruellement déchiré. Ah ! quelles convulsions ! quelle flame ! quel renouvellement de supplices ! Jupiter, précipite-moi aux Enfers, lance tes foudres pour m'écraser ; mes plaies se r'ouvrent, je suis dévoré, quel tourment ! ô forces de mon bras, jadis si vantées, qu'êtes-vous devenues ! ô mains, est-ce vous qui avez étouffé le Lion de Némée ? Oui, voici ce bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'Hydre, ce bras qui a dompté le Centaure, ce bras dont les coups ont abbattu le Sanglier d'Hymanthe, ce bras dont les efforts ont tiré Cerbère des Enfers, ce bras qui a mis en pièces le Dragon dépositaire des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé par des exploits innombrables, & que nul mortel n'a pu désarmer. Le reconnaissez-vous ? En quel triste état le voyez-vous réduit ! brisé, déchiré, atténué par un poison secret, il languit, il n'est plus reconnaissable. Fils de Jupiter & d'Alcmène, quels noms ? Je deviens la victime d'une perfide épouse ! mais quand je serais anéanti, je saurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc, & qu'elle apprenne à l'Univers, qu'Hercule, tout mort qu'il paraît, est encore le fléau des impies «.

Tel est le discours de ce Héros ; discours que l'on trouve dans les Tusculanes, où il a été traduit, selon les uns par Cicéron, & selon les autres, par le Poète Attilius ; discours que l'on regarde comme

un des plus beaux morceaux de l'Antiquité, qu'Ovide a imité dans ses Métamorphoses, & que nous avons rapporté en entier, pour donner une idée de l'énergie de Sophocle.....

Hyllus cherche à désabuser son père sur le compte de Déjanire, Hercule refuse de l'entendre; mais le seul nom de Nessus l'éclaire, ses maux sont sans remède, & il fait promettre à son fils d'exécuter ses dernières volontés, qu'il ne lui révélera que lorsqu'il aura juré d'obéir. Hyllus inquiet en prononce le serment, & le devoir que ce serment lui impose, c'est de construire sur le mont Œta, un bûcher pour consumer le corps de son père; sacrifice terrible, après lequel il épousera Iole.

Cette Iole est la cause de la mort d'Hercule; c'est par son ordre qu'elle doit s'unir à Hyllus, & l'on retrouve les mêmes traits dans Mithridate, qui, en mourant, décide Monime à donner la main à Xipharès. Les Métamorphoses d'Ovide sont remplies aussi de morceaux imités des Trachiniennes, & quand nous parlerons de l'Hercule de Sénèque, de celui de Rotrou, le Lecteur saisira les rapports qui se rencontrent dans ces trois Ouvrages.

Cependant Hyllus résiste, autant qu'il lui est possible, aux ordres de son père; mais les Dieux ont parlé, mais Hercule a ordonné, & Hyllus, enchaîné par son serment, dérobe la victime aux

larmes du Chœur, qui termine la Pièce par des réflexions sur ce terrible évènement.

Le seul extrait de cette Tragédié fait déja voir au Lecteur que Sophocle, en imitant Eschyle, avait été plus loin que lui dans la conduite théatrale; soit que son génie lui en eût mieux indiqué les ressorts, soit que les Grecs, devenus plus connaisseurs, lui eussent marqué la route qu'il devait suivre. L'exposition, l'intrigue & le dénouement des Trachiniennes, sont faits pour intéresser les Spectateurs de tous les pays, & de tous les tems.

ŒDIPE, ROI.

ŒDIPE était fils de Laïus, Roi de Thèbes; une peste cruelle ravageait ses Etats, l'Oracle consulté répondit qu'elle ne cesserait que par la punition du meurtrier de Laïus, c'était Œdipe: il découvre son crime, Jocaste se pend de désespoir, Œdipe se crève les yeux, & on le chasse du Royaume. Voilà ce que la Fable a fourni à Sophocle; tout le reste est de son invention.

Le Théâtre s'ouvre, & l'on voit une Place, un Palais, des Vieillards & des Enfans prosternés au pied d'un Autel, des corps morts étendus de différens côtés, tout un Peuple dans le lointain qui environne les deux Temples de Pallas, & la Statue d'Apollon. Œdipe arrive, il demande au Grand-

Prêtre ce que signifient ce deuil, ces bandelettes, ces branches, ces symboles de Supplians. Tout périt, lui répond le Grand-Prêtre, hâtez-vous de nous sauver.

Créon, frère de Jocaste est allé consulter l'Oracle de Delphes; il paraît, il annonce que les malheurs finiront de l'instant que l'on en aura écarté la cause; l'espérance renaît, & le Roi qui aime son peuple, sera le plus empressé à prier les Dieux de nommer la victime: c'est lui-même, il l'ignore, & l'on sent quel intérêt cela répand sur cet Acte qui finit par un Chœur, dans lequel, après avoir fait le tableau des maux dont le pays est désolé, les Vieillards & les Enfans supplient Jupiter d'anéantir le coupable. Ce Chœur est sublime.

Selon l'ordre d'Œdipe, le Peuple se rassemble pour entendre sa dernière résolution, & sur l'Oracle, & sur la recherche du meurtrier de Laïus; c'est le commencement du second Acte. » Que ce meurtrier, dit le Roi, soit banni des sacrifices & des conversations, qu'il n'ait pas même la participation de l'eau lustrale; elle servait à purifier le peuple dans les Temples. Qu'il soit exilé, qu'il traîne une vie méprisable, sans feu, sans lieu, sans espoir, sans secours. Si je le cache volontairement dans mon Palais, puissent retomber sur moi ces funestes imprécations «. En un mot, d'étranger qu'il était aux Thébains, Œdipe est devenu leur

Concitoyen, & ensuite leur Souverain ; il a épousé la veuve de Laïus, il veut le venger, il veut que l'on déclare son assassin, sous peine d'encourir la punition des Dieux & la sienne. On ignore le nom de cet assassin, & Tirésias, qui est entre les mortels ce qu'Apollon est entre les Dieux, qui, quoiqu'aveugle, connaît les vérités les plus cachées, Tirésias est attendu, & il paraît. Œdipe le presse, il hésite, le Roi lui ordonne de parler ; il obéit, & le nomme. Œdipe s'emporte, & prend cet aveu pour une perfidie, pour un attentat de Créon contre son autorité ; attentat dont il accuse Tirésias d'être le complice. » Vous êtes Roi, reprend celui-ci, mais la liberté d'entendre, & de répondre tour à tour, nous rend égaux ; & d'ailleurs, sujet d'Apollon, je ne suis point le vôtre.... Savez-vous qui vous a donné le jour ? Savez-vous quel crime vous rend exécrable à tous vos proches, soit dans les enfers, soit sur la terre ? Déja les Furies vengeresses d'une mère & d'un père vous poursuivent, bientôt privé du jour, comme moi, elles vous chasseront de ces climats.... Ma vie & mon sort ne dépendent point de vous. Cet homme que vous cherchez, & que vous accablez de malédictions, ce criminel, ce meurtrier est dans Thèbes.... Bientôt sa fortune, si belle, si riante, s'évanouira comme un songe. Aveugle, réduit à l'indigence, courbé sur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle

confusion quand il se reconnaîtra frère de ses fils ; époux de sa mère, coupable en même tems, d'inceste & de parricide ! «

Chaque mot ajoute à la colère d'Œdipe dans cette Scène, qui est remplie d'art & de génie. Tirésias sort, & laisse le Chœur dans la plus grande incertitude. Ce Devin est respecté, mais Œdipe est chéri ; il a développé l'énygme du Sphynx, il a fait le bonheur de son peuple, pourrait-il être coupable ! Jupiter & Appollon lisent dans les cœurs ; les Devins sont-ils plus éclairés que les autres hommes ? Il n'appartient qu'aux Dieux de prononcer ; tel est le sens de l'Ode qui termine l'Acte.

Le troisième commence par une scène de Créon avec le Chœur. Œdipe l'accuse d'avoir inspiré lui-même le Devin, & cette accusation le désespère. Œdipe paraît, Créon veut se justifier, mais c'est lui qui a conseillé au Roi de faire venir Tirésias, & plus il cherche à prouver son innocence, plus Œdipe est persuadé du contraire : ce doute lui paraît d'autant mieux fondé, que sans lui, le royaume eût été à Créon, & malgré les représentations du Chœur, malgré les prières de Jocaste, ces deux Princes se quittent, l'un convaincu d'être trahi, l'autre indigné qu'un sujet tel que lui, puisse être soupçonné.

» Méprisez, dit Jocaste à Œdipe, méprisez les discours du Devin. Il n'en est point de véridique sur

la terre.... En voici un exemple sensible. Laïus, mon époux, reçut jadis un Oracle, je ne dirai pas d'Apollon, mais du moins de ses Ministres. On lui annonçait qu'il serait tué de la main de son fils. Tel était, disait-on, l'ordre des destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinèrent Laïus dans un chemin qui se divise en trois routes : je mis au monde ce fils redouté, dont l'Oracle menaçait mon époux ; mais à peine trois jours s'étaient écoulés, que le Roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du père «.

Œdipe avait tué un inconnu en Phocide, dans l'endroit où se réunissent les chemins qui conduisent à Delphes & à Daulie, séparées par le mont Parnasse, entre le Golfe Opuntien & celui de Crissa : quel trouble ne devait pas jetter dans son cœur, ce récit que Jocaste croyait fait pour le rassurer ! Il frémit, il interroge la Reine sur les traits, sur la taille de Laïus ; sur l'escorte qui l'accompagnait dans son voyage ; un seul de ses Officiers est échapé du danger ; est-il dans le Palais, s'écrie Œdipe en tremblant ? » Non, lui répond Jocaste ; à peine de retour à Thèbes, vous voyant sur le trône, & son Roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir des lieux qui lui rappellaient un triste sou-

venir. Il me supplia de l'envoyer à la campagne pour avoir soin de mes troupeaux «.

Œdipe veut qu'on le fasse venir, Œdipe, qui se croit fils de Mérope & de Polybe, Roi des Corinthiens, mais à qui, dans le temple de Delphes, l'Oracle d'Apollon a prédit qu'il serait le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, & l'auteur d'une race exécrable. C'est ce même Oracle qui lui a fait quitter Corinthe; les astres ont dirigé sa course, il a passé par un chemin partagé en trois routes, il y a donné la mort à un étranger qui ressemblait à Laïus. Si c'est lui, il souille la couche de celui qu'il a massacré, nul étranger, nul Thébain ne peut le regarder: mais retournera-t-il chez les siens? Il s'expose à épouser Mérope, à tuer Polybe, à être l'assassin de ceux à qui il doit le jour.

Il est aisé de sentir à quel point cette dernière phrase est ingénieuse de la part de Sophocle, & combien elle rend plus intéressant Œdipe, qui ne soupçonne encore que la moitié de son crime. D'ailleurs, Laïus a été assassiné par des brigands; ce fils qui devait être son meurtrier, a reçu la mort au lieu de la donner; tel a été le récit du Berger, il va paraître, & sa présence dissipera tous les soupçons, fera voir la fausseté de l'Oracle. Mais cet Oracle, ainsi que tous les autres, est sacré pour le Chœur, qui condamne Jocaste d'oser en douter. » Ce sont, dit-il, des loix divines descendues du

plus haut des cieux.... Leurs traits ne vieilliſſent point, l'oubli ne peut les effacer, la vérité elle-même y réſide, elles ſont marquées à ſon coin «.

Au commencement du quatrième Acte, c'eſt Jocaſte qui va au temple d'Apollon porter des guirlandes & de l'encens, en faveur d'Œdipe. Il n'écoute que ſes frayeurs, il ſe livre à quiconque les entretient, & ſemblable à un pilote éperdu au milieu de l'orage, il fait paſſer ſes craintes juſques dans le ſein des Thébains. . . Un Berger paraît, il demande Œdipe, on lui montre Jocaſte, il vient annoncer des nouvelles heureuſes pour elle & pour le Roi, il va régner ſur l'Iſthme, Polybe eſt mort. Ah! s'écrie Jocaſte enchantée, courez l'apprendre à Œdipe. Oracles qu'êtes-vous devenus! Œdipe s'exile volontairement dans la crainte de tuer Polybe, & Polybe meurt par les mains de la Parque. Œdipe paraît, il eſt raſſuré ſur le meurtre dont il était menacé, mais malgré les inſtances de Jocaſte, la crainte de l'inceſte l'empêche de retourner à Corinthe, où ſa mère vit encore. On voit bien que vous ignorez qui vous êtes, répond le Berger. — Comment? — Vous n'êtes pas fils de Polybe.

ŒDIPE.

Il m'appellait ſon fils.

LE BERGER.

Et c'eſt moi qui vous donnai à lui.

ŒDIPE.

Qui ſuis-je donc ? m'avez-vous acheté ? ou êtes-vous mon père ?

LE BERGER.

Je vous trouvai ſur le mont Cythéron..... je fus votre libérateur.

ŒDIPE.

En quel état me trouvâtes-vous ?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

Chaque mot ranime les ſoupçons & la curioſité d'Œdipe : le Berger qui lui parle, l'a reçu des mains d'un autre : ce dernier appartenait à Laïus, Œdipe veut qu'on le cherche, Jocaſte fait tous ſes efforts pour l'engager à en demeurer là, mais le Roi prétend être inſtruit de ſon ſort. Jocaſte qui n'en ſait que trop, mais que le Chœur ſuppoſe ne redouter cet éclairciſſement, que par la crainte d'apprendre qu'elle eſt devenue l'épouſe d'un homme obſcur, Jocaſte ſort plongée dans la douleur la plus profonde. Je le vois, continue Œdipe, la Reine rougit de mon obſcurité, tel eſt le génie ambitieux du ſexe : n'importe, je n'ai pas honte de ma deſtinée.

Il faudrait lire cette ſcène entière qui, d'un bout à l'autre, eſt remplie d'adreſſe, & dont chaque phraſe augmente l'intérêt que l'on prend à Œdipe.

» O Cithéron, dit le Chœur, si nos conjectures ne sont pas vaines, avant que le Soleil recommence sa carrière, tu dévoileras le sort & la naissance d'Œdipe. . . . Aimable Prince, quel Dieu, quelle Déesse vous ont donné le jour ? Ne serait-ce point quelque Nymphe égarée dans les bois avec le Dieu Pan ? Serait-ce quelque Amante d'Apollon, car ce Dieu aime les montagnes écartées ? Mercure & Bachus, l'un Dieu de Cyllène, l'autre amateur des forêts, font souvent la cour aux Nymphes d'Hélicon. Seriez-vous le fruit de leurs amours « !

Œdipe apperçoit Phorbas, le Berger de Laïus; il l'interroge, le presse, éclaircit le mystère de sa naissance, sort en protestant qu'il a vu le Soleil pour la dernière fois, & fuit les regards du Chœur, qui termine l'Acte par des chants analogues à cette affreuse situation.

» Si vous avez encore un reste de tendresse pour la déplorable maison de Labdacus, dit dans le suivant, un Officier du Palais, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées ! Non, je ne pense pas que les eaux du Danube & du Phase puissent laver toutes les horreurs de cette maison. . . . Jocaste n'est plus. . . . . . A peine cette malheureuse Princesse livrée à ses noires fureurs, est entrée dans le Palais, qu'elle vole à son apportement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux, & s'enferme. Alors s'abandonnant toute entière à son désespoir,

elle appelle l'ombre de Laïus son époux, elle lui reproche ce fruit de leur Hymen, cet auteur de la mort d'un père. . . . Elle arrose de ses larmes cette couche, où elle eut des époux de son époux, & des enfans de ses enfans. . . . Œdipe survient, en poussant d'effroyables gémissemens. . . Il exhale sa rage, il erre çà & là, il demande des armes, il cherche Jocaste. . . . . Nul de nous ne veut servir ses fureurs. Mais quelque noire divinité l'a conduit vers la Reine. Il jette un horrible cri, & comme s'il eût été poussé par une furie, il se précipite sur les portes, elles se brisent sous ses efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial : là, nous voyons la Reine suspendue au lien fatal qui avait terminé ses jours. Dès qu'Œdipe l'apperçoit, il rugit comme un lion, il délie le lien funeste, & se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vu un barbare spectacle. Le Roi, dans sa fureur, détache l'agraffe du manteau de la Reine, ornement destiné à un autre usage ; il s'en sert pour se priver cruellement de la vûe. Non, dit-il, je ne verrai plus le soleil, ni mes maux, ni mes crimes. . . . . Il ouvre les paupières, il se déchire impitoyablement les yeux, ses joues sont ensanglantées, les larmes mêlées avec les flots de sang, ruissellent de toutes parts. . . . Il crie qu'on lui ouvre les portes du Palais, & qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide, cet homme abominable, qui de sa

mère..... Epargnez-moi le récit des choses qui échapent à son désespoir.

Œdipe paraît, privé de la vûe, & soutenu par des Vieillards qui, d'accord avec le Chœur, le plaignent & désapprouvent le cruel châtiment qu'il a exercé sur lui-même. » Hé, de quels yeux, dit-il, de quels yeux descendu dans les enfers, regarderais-je un père & une mère, dont la mort est l'effet de mes crimes?... Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfans chéris. Le plaisir de les voir aurait cru avec eux, mais depuis mes fatales imprécations, il n'était plus pour moi, ni d'enfans, ni de patrie, que je pusse voir. O Cithéron! pourquoi me reçûtes-vous dès le berceau, ou pourquoi ne me donnâtes-vous pas la mort après m'avoir reçu dans votre sein!.... O Polybe, ô Corinthe, ô Palais, que je crus la maison de mon père, quel monstre, quel assemblage de maux avez-vous nourri sous l'apparence d'un fils de Roi! O chemin de Daulie! O forêts, ô buisson, ô sentier étroit, qui avez bu le sang d'un père qui coulait par mes mains, avez-vous marqué par des traits ineffaçables, le souvenir des forfaits que je commis alors, & que je devais commettre en allant à Thèbes « !

Hymen, funeste Hymen, tu m'as donné la vie,
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé,

Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour, & de honte, & d'horreur. (*Longin*).

Créon paraît, & les outrages qu'il a reçus d'Œdipe, ne détruisent point la pitié que ses malheurs lui inspirent, ne l'empêcheront point de consulter les Dieux sur l'exil que le coupable s'impose, & qu'il sollicite. Ils ont prononcé, lui répond Œdipe, je m'abandonne à ma destinée, & je l'accomplirai. Mais hélas! je suis père, je vous laisse de tristes filles, & c'est à vous, généreux Prince, c'est à vous que je les recommande.

Que je les touche encor de mes mains paternelles,
Laissez-moi la douceur de pleurer avec elles,
O généreux Créon! c'est mon dernier espoir.
Oui, que je les embrasse, & je croirai les voir.
Que dis-je? vous avez exaucé ma prière,
Vous avez eu pitié de ce malheureux père.
Ne les entends-je pas?

CRÉON.

J'ai prévenu vos vœux.

ŒDIPE.

Ah! pour prix de vos soins, cher Prince, que les Dieux
Signalent envers vous leur bonté tutélaire,
Comme ils ont envers moi signalé leur colère.
Où sont-elles? Venez, venez, approchez-vous,
Mes filles, chers enfans, objets jadis si doux!

Touchez encor ces mains au crime condamnées,
Ces mains que contre moi j'ai moi-même tournées.
O mes filles ! voyez, voyez mes maux affreux,
Ceux que je me ſuis faits, ceux que m'ont faits les Dieux.
Vous pleurez, ah ! plutôt, ah ! pleurez ſur vous-même,
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel Deſtin vous attend au milieu des humains !
Enfans haïs des Dieux, de combien de chagrins
Ils ſement ſous vos pas le ſentiér de la vie !
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux, quelle fête, à quel feſtin ſacré
Oſerez-vous porter un front deshonoré ?
Quels ſpectacles pour vous auront encor des charmes ?
Vous n'en reviendrez point ſans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen ſera venu pour vous,
Quel père dans ſon fils voudra voir votre époux ?
Qui voudra de mon ſang partager les ſoüillures ?
Celui dont je ſuis né teignit mes mains impures.
L'inceſte m'a placé dans le lit maternel,
Et vous êtes le fruit de ce nœud criminel.
Il faudra ſupporter l'affront de ces reproches,
Vous verrez les mortels éviter vos approches,
Et vous arriverez au terme de vos ans,
Sans connaître un époux, ſans nourrir des enfans.

(*à* CRÉON.)

O vous ! le ſeul appui qui reſte à leur misère,
Vous, fils de Ménécée, hélas ! ſoyez leur père.
Elles n'en ont point d'autre, elles ſont ſans ſecours ;
La honte, l'indigence environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez leur enfance,
Vous ne les devez pas punir de leur naiſſance.
Donnez-moi votre main, gage de votre foi.

(*à ses Filles.*)

Et vous qui, pour jamais, vous séparez de moi,
Je vous en dirais plus, si vous pouviez m'entendre,
Mais que sont les conseils dans un âge si tendre!
Adieu, puisse le ciel, fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts.

(*M. DE LA HARPE*).

Œdipe les embrasse, ne peut s'en séparer, & s'arrache enfin de leurs bras, à la prière de Créon, qui rougit de voir un Roi exposé dans cet état, aux yeux de ses Sujets.

Le suffrage des Anciens & des Modernes est unanime sur cette Tragédie, que, dans sa Poétique, Aristote regarde comme le modèle des Pièces, & qui n'est pas moins intéressante par le choix du sujet, que par la manière dont il est conduit.

C'est un Roi, dit M. Boivin, qui s'est cru jusqu'ici le plus vertueux des hommes, & qui se trouve être le plus grand criminel. Il était l'amour & l'admiration de ses Sujets, & il en devient, tout-à-coup, l'horreur & l'exécration. Il se déclare le vengeur d'un meurtre, & il reconnaît qu'il en est l'auteur. Il lance des imprécations terribles contre le coupable, & c'est sur lui que tombent ces imprécations. Enfin, après avoir vu expirer une Reine qu'il a regardée comme sa femme, & qui est déclarée sa mère, il se condamne à ne plus voir

le

le jour. . . . On ne peut concevoir rien de plus effrayant, & de plus propre à émouvoir la compassion.

L'action est tellement disposée, & marche si rapidement, qu'il semble que la chose s'est passée en aussi peu de tems, que le Poète en employe à la représenter. Les incidens qui forment le nœud, naissent de l'action, le dénouement est préparé avec d'autant plus d'art, qu'il paraît être amené sans art & sans préparation. Enfin l'on peut dire de cette Tragédie ce que M. Despréaux a dit de l'Iliade.

Tout, sans faire d'aprêts, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évènement.

La Scène est toujours la même depuis le commencement de la Pièce jusqu'à la fin : le Théâtre présente aux yeux un Palais, qui est la demeure d'Œdipe : dans l'éloignement, ce sont des Places publiques, des Temples, des Autels. L'ouverture du Théâtre est un Spectacle lugubre & extraordinaire. On apperçoit de loin une grande foule de Peuple; on entend le bruit confus que fait toute cette multitude qui gémit, qui implore le secours des Dieux, & qui s'avance ainsi lentement vers les portes du Palais. Aux portes de ce même Palais on voit une troupe d'enfans, conduite par un vénérable Vieillard, Œdipe sort, & vient au-devant d'eux. Tout le reste de l'action se passe dans le

même endroit, ainsi l'unité de lieu y est parfaitement observée.

L'unité d'action n'est pas moins exacte, & tous les incidens concourent au dénouement de cette action, qui n'est autre chose que le renversement imprévu de la fortune d'Œdipe, de l'instant qu'il est déclaré fils & meurtrier de Laïus. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome VII).

Les Critiques trouvent singulier que les Thébains n'ayent eu aucune connaissance des assassins de leur Roi, & qu'ils n'ayent pas cherché à venger sa mort : mais il fut tué par des gens inconnus, & que l'on regarda comme des voleurs, mais Laïus était un père dénaturé, un homme violent, injuste, diffamé par le ravissement du fils de Pélops, & sans les ravages du Sphynx, sans les ordres de l'Oracle, ses Sujets ne se feraient souvenus de lui que pour le détester.

Les mêmes Critiques blâment les lamentations d'Œdipe au dernier acte, & nous n'y répondrons que par les deux vers de Boileau, qui dit que pour nous charmer :

La Tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Cependant quelques Savans ont peine à croire que les deux dernières Scènes soient de Sophocle ; & ce qu'il y a de certain, selon le même M. Boivin que nous venons de citer, c'est que la moralité

qui termine la Tragédie n'eſt pas de l'Auteur Grec. Des ſept vers dont cet épilogue eſt compoſé, les deux premiers ont été empruntés de celui des Phéniciennes d'Euripide, le cinquième, le ſixième & le ſeptième, ne ſont qu'un lambeau mal couſu de l'Andromaque du même Auteur, & .... Il faut donc préſumer que les deux derniers feuillets du manuſcrit original dont il ne nous eſt parvenu que des copies, auront été endommagés par l'humidité, ou par les vers, & que quelqu'un aura voulu en remplir les lacunes, ce qui eſt arrivé à pluſieurs Auteurs anciens que l'on n'a pas craint d'altérer.

ŒDIPE A COLONE.

DANS les premiers momens de ſon déſeſpoir, Œdipe avait demandé, pour unique faveur, qu'on l'exilât de ſa Patrie, on s'y était oppoſé, & ſes douleurs commençaient à ſe calmer. Mais Polynice aveuglé par ſon ambition, & par le déſir de régner, força bientôt ſon père d'accomplir les terribles imprécations qu'il avait lui-même prononcées contre lui, & ce malheureux père chaſſé de Thèbes, eſt obligé d'errer de contrée en contrée, avec ſes deux filles, compagnes uniques de ſa misère. Les Oracles avaient prédit que ſa ſépulture ſerait une ſource de gloire pour le Peuple ſur le territoire duquel il l'aurait choiſie, qu'entre ſes

deux fils, qui alors étaient en guerre, la victoire appartiendrait à celui du côté duquel il se rangerait; & l'accomplissement de ces prédictions, ses fureurs contre les Thébains, sa mort enfin sont les principaux traits qui fournirent à Sophocle l'idée de cette Tragédie, Ouvrage politique qu'il composa pour flatter ses Concitoyens, en plaçant chez eux le corps d'Œdipe, monument auguste qui, comme le Temple des Euménides, les rendait formidables au reste de la Grèce.

ACTE PREMIER.

Accablé de lassitude, incertain si l'on daignera recevoir un Roi proscrit, rebuté de tous les hommes, Œdipe guidé par le hasard, & appuyé sur le bras de sa fille Antigone, arrive dans un endroit qui représente un bois, des maisons & un temple, c'est Colone. Antigone, cette tendre & vertueuse Princesse, à qui dans son Œdipe chez Admète, M. Ducis fait dire par cet infortuné Vieillard.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle :
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Antigone, dis-je, fait asseoir Œdipe sur une pierre; elle reconnaît Athènes dont elle voit les tours, & le laurier, la vigne, l'olivier, dont le

bois eſt rempli, lui ſont conjecturer que le lieu dans lequel ils ſe ſont arrêtés eſt un lieu ſacré, mais elle ne peut en dire le nom à ſon père.

Un paſſant leur apprend qu'ils doivent s'en éloigner, qu'il eſt interdit à tout profane, & qu'il eſt occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. Les Dieux m'y ont conduit, s'écrie Œdipe d'un ton prophétique, je n'en ſortirai plus: le paſſant qui n'oſe ni ſe taire, ni chaſſer de lui-même un inconnu d'un aſyle ſi reſpecté, croit devoir en informer les Coloniates, & ſe retire. Mais Théſée eſt Roi de l'Attique, Œdipe a des choſes eſſentielles à lui révéler, il prie un autre paſſant de l'engager à venir, & l'Athénien qui ſoupçonne que cet Etranger ne peut être qu'un illuſtre malheureux, court avertir ſon Prince & ſes Concitoyens.

» Vénérables Déeſſes, reprend Œdipe, Apollon m'a prédit que votre temple ſerait le terme de mes malheurs, que ma préſence y deviendra un préſage funeſte pour ceux qui m'ont chaſſé, heureux au contraire pour ceux qui me recevront, accompliſſez l'Oracle, & ſi les maux horribles qui ont fondu ſur moi vous paraiſſent encore trop peu pour Œdipe, daignez lui faire goûter le doux repos d'une mort tant déſirée. Et vous, ô Athènes, ville ſi juſtement honorée, prenez quelque pitié de l'ombre d'un Roi malheureux qui n'eſt plus! «

Antigone annonce à ſon père l'arrivée des Anciens du pays, & pour entendre leurs diſcours, elle ſe cache avec lui dans l'épaiſſeur du bois. Les Athéniens cherchent l'inconnu avec empreſſement comme un proſcrit, comme un coupable qui oſe ſouiller un ſéjour reſpectable aux yeux des humains : Œdipe reparaît : les Vieillards touchés de pitié à la vûe d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ſes malheurs, lui crient de s'éloigner, & refuſent de l'entendre juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti du lieu ſaint.

Sa fille le preſſe d'obéir, il cède, & perſuadé qu'il va encore eſſuyer quelque affront, il paſſe d'un autre côté. Les Vieillards l'interrogent, il craint de répondre. » Hé, mon père, lui dit Antigone, qu'avez-vous à redouter ? N'êtes-vous pas arrivé au comble du malheur « ! Vous connaiſſez, répond-il, avec confuſion, vous connaiſſez le fils de Laïus ; tournure ſublime dont Racine a fait uſage dans Phèdre, à laquelle il fait dire : *Tu connais ce fils de l'Amazone.* Au ſeul nom de fils de Laïus, le Chœur jette un cri d'effroi, Œdipe veut le raſſurer, mais en vain, & les Vieillards ne voient en lui qu'un criminel, dont la préſence ſeule eſt capable de cauſer le renverſement des Etats.

ŒDIPE.

Hé bien, ma fille, que ferons-nous ?

ANTIGONE.

Athéniens, qui respectez l'hospitalité, puisque la voix même de mon père, moins coupable que malheureux, vous fait frémir d'horreur, du moins ne vous montrez pas insensibles à la mienne. Hélas! c'est pour lui seul que j'emploie des prières. Ne rebutez pas une Princesse qui lit dans vos regards, satisfaction interdite à mon père, & qui pour lui, fait parler votre sang, oui le sang des Grecs. Nous n'avons de ressource qu'en vous, & vous nous tenez lieu des Dieux.

ŒDIPE.

Au nom de ces Dieux, n'abusez pas pour m'outrager, de la foi publique sur laquelle j'ai compté en quittant cet asyle sacré. Sous le vain prétexte de les honorer, n'allez pas les déshonorer en effet, & songez qu'ils jettent des regards désintéressés sur les justes & sur les impies, sans que l'impiété ait encore pu échapper au supplice qui lui est dû.

Il ajoute qu'il ne demande qu'un moment pour parler à Thésée, & les Vieillards y consentent.

Pendant cette conversation avec le Chœur, Antigone apperçoit une femme montée sur un coursier, & couverte d'un parasol à la Thessalienne, qui accourt vers Colone. C'est Ismène, sa sœur, qui descend, & qui se jette dans les bras de son père. Elle lui apprend qu'Etéocle a détrôné Poly-

nice, & que Créon, prêt à paraître, va le prier, le presser de le suivre, non à Thèbes, mais sur les frontières, parce qu'il sait, ainsi que ses fils, que le tombeau d'Œdipe sur une terre étrangère, deviendrait funeste aux Thébains.

ŒDIPE.

Les perfides! ils le savent, & l'ardeur de régner étouffe en eux le regret d'un père! Comment les barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler! Mais cet exil, diront-ils, était volontaire. Frivole excuse, devaient-ils écouter les premiers mouvemens du désespoir de leur père!....; pour eux, il s'est vu réduit aux dernières extrémités de l'ignominie & de l'indigence. Que Créon vienne donc, ou quelqu'autre d'entr'eux, ils ne gagneront rien sur mon esprit irrité. J'en atteste les Oracles. O Athéniens! donnez-moi un asyle, & vous acquerrez en moi un libérateur d'Athènes, & le plus redoutable ennemi de Thèbes.

Ces imprécations & les Oracles, redoublent le respect des Coloniates pour Œdipe, auquel ils conseillent de faire des libations aux Euménides, dont il a profané le temple. Œdipe que la privation de la vûe rend incapable d'offrir un sacrifice, prie ses filles de s'en acquitter; Ismène s'en charge, & Antigone reste auprès de son père. Le Chœur le prie de lui raconter le détail de ses aventures,

Œdipe obéit, mais avec peine, avec confusion, & ne parle qu'en mots entrecoupés, de son parricide & de son inceste.

ACTE II.

Thésée paraît, & promet à Œdipe tout son pouvoir pour appui, & ses états pour asyle. » Contraint, dit-il, d'errer lui-même, exposé à mille dangers, il a trop appris, par ses propres maux, à devenir sensible aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une loi d'être le protecteur des étrangers & des malheureux, persuadé que selon le cours des choses humaines, il peut devenir malheureux à son tour, & que rien n'est moins assuré que ce que nous prépare le jour qui doit suivre.

ŒDIPE.

Je ne demande qu'un tombeau, & c'est pour être le rempart d'Athènes que j'apporte ici mes cendres. Mais on ne connaîtra le prix de mon bienfait qu'après mon trépas.

THÉSÉE.

Quoi ! vous songez à un tombeau, & vous négligez le soin de vos jours ? Vous contentez-vous d'un si léger service de ma part ?

ŒDIPE.

Il vous en coûtera des combats, & Thèbes me redemandera.

THÉSÉE.

Mais si elle vous redemande, il ne vous convient plus de vivre en exilé.

ŒDIPE.

Cette ingrate patrie m'a banni, lorsque je ne songeais plus à la quitter. . . . Ah! Théfée, vous voyez un Roi accablé sous le fardeau de mille maux. . . . chassé par mes propres enfans comme un parricide. . . .

THÉSÉE.

Mais ils songent à vous rappeller.

ŒDIPE.

Un Oracle les y contraint.

THÉSÉE.

Qui craignent-ils ?

ŒDIPE.

Vous. Athènes leur sera funeste.

Théfée le presse de parler : » Tout vieillit, tout meurt, répond Œdipe, le tems, d'une main toute puissante, confond & renverse tout. . . . . . La fidélité même expire, & de ses cendres naît la perfidie. . . . . Thèbes & Athènes sont aujourd'hui alliées & tranquilles; mais un jour viendra, & les années en se succédant, l'amèneront enfin, jour fatal, où la discorde brisant les nœuds de cette heureuse union, fera d'un sujet léger, la ma-

tière d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, où Jupiter & Apollon ne ſont pas Dieux, ou comptez que mes froides cendres ſeront arroſées du ſang Thébain «.

Dans la ſuite en effet, Théſée enleva le ſceptre à Créon, & ſi l'on veut jetter un coup-d'œil ſur la fin de la première Partie de ce Volume, on ſaiſira les rapports de cette Pièce, avec la guerre du Péloponèſe.

Cependant Théſée donne à Œdipe le droit d'aſyle dans ſon Royaume, & lui offre, ou de ſe fixer à Colone, ou de le ſuivre dans ſon Palais. C'eſt ainſi que Pélaſgus en uſe dans les Suppliantes d'Eſchyle.

Œdipe préfère Colone, parce que c'eſt là que l'Oracle a prononcé qu'il ſe vengerait des Thébains. Le Roi le quitte, le laiſſe dans les mains de Sujets fidèles, & l'aſſure que le ſeul nom de Théſée le défendra de ceux qui ſeraient aſſez hardis pour tenter de l'enlever.

Pour augmenter les conſolations qu'Œdipe vient de recevoir, le Chœur lui fait l'éloge du pays qu'il va habiter, vante ſes richeſſes & ſa fertilité, parle de l'olivier dû à Minerve, & garant de ſa protection; des chevaux dont l'attique eſt redevable à Neptune; de la marine dans laquelle elle eſt ſupérieure aux autres Nations, enfin tout ce morceau eſt rempli d'alluſions flatteuſes pour les Athéniens.

ACTE III.

Antigone apperçoit une troupe nombreuſe qui s'avance, c'eſt Créon : il ne veut faire ni violence, ni injuſtice, mais engager Œdipe à le ſuivre, à réparer l'honneur des Thébains, qui ſont déſeſpérés de voir un grand Roi contraint d'errer, accompagné d'une jeune Princeſſe, qui oublie ſon rang pour mandier de quoi ſoutenir une vie languiſſante. » Malheureux, ajoute-t-il, que ne puiſ-je cacher cette tache faite à notre gloire ! . . Au nom des Dieux, cher Œdipe, oubliez le paſſé, revenez à Thèbes, & dérobez notre opprobre aux regards de la Grèce... Suivez-nous, & ſouffrez que la tendreſſe pour votre patrie l'emporte ſur la reconnaiſſance pour Athènes qui vous a reçu dans ſon ſein.

» Téméraire, lui répond Œdipe, qui ſent toute la politique de ce diſcours, téméraire & artificieux Prince, quel piége oſes-tu me tendre encore ? Déſeſpéré, accablé de mes maux, je demandai l'exil comme une faveur ; pourquoi me le refusâtes-vous ? pourquoi, au mépris du ſang qui nous lie, ne me chaſsâtes-vous que lorſque l'amour de la patrie eut triomphé de la douleur ? Athènes me tend les bras, & vous employez des careſſes pour m'en arracher, tant les bienfaits vous coûtent peu, quand on n'eſt pas diſpoſé à les recevoir. Ce n'eſt point pour me rendre mon trône

que vous me pressez de partir, mais pour me reléguer sur les frontières du Royaume, pour étouffer la terreur que l'Attique inspire aux Thébains, pour éviter l'effet de mon séjour dans cette contrée. Non, non, je ne vous écoute plus. Mon mauvais démon vous poursuivra toujours, & mes fils ingrats n'auront du pays Thébain que le champ de leur combat & de leur mort. Vous semblé-je assez instruit des destinées de Thèbes?.... Allez.... mon sort, tout malheureux qu'il est, me paraît encore trop beau, puisqu'il fait des jaloux «.

Créon, qui n'a entendu cette réponse qu'avec peine, s'emporte contre Œdipe, & passe des menaces à la violence : il a surpris & enlevé Ismène, il proteste qu'il va s'emparer d'Antigone, & malgré ses cris, malgré les représentations du Chœur, malgré les plaintes & les gémissemens d'Œdipe, il fait entraîner cette infortunée, à laquelle il refuse même la douceur d'embrasser son père. Thésée est averti; il fait couper les chemins aux ravisseurs, & vient trouver Créon.... Avez-vous donc pensé, lui dit-il, que l'Attique fût un état rempli d'esclaves & de lâches? Qu'il vous fût permis de bouleverser ses loix, de profaner ses asyles sacrés, de ravir des Suppliens.... Je connais les Thébains, ils sont trop justes pour approuver un pareil attentat. » Créon respecte les Athéniens, mais ils n'ont pas le droit de retenir des Princesses de son

sang, d'être les protecteurs d'un incestueux & d'un parricide «. Qu'osez-vous me reprocher, lui réplique Œdipe? Un meurtre involontaire; le crime d'une épouse qui était votre sœur.... Le seul souvenir m'en fait frémir d'horreur, & c'est de sang froid que vous me parlez d'un crime dont la honte retombe, & sur elle, & sur vous! » Thésée ordonne à Créon de lui ramener les deux Princesses, promet à Œdipe de les lui rendre, ou de le venger, & le Chœur, qui s'est déclaré de son parti, termine l'Acte par des chants, où il se représente d'avance, les Athéniens vainqueurs des troupes de Créon.

ACTE IV.

Thésée, en effet, rend Antigone & Ismène à Œdipe, & après les premiers transports de joie que ce moment doit faire naître de part & d'autre, il lui annonce qu'un étranger, qui s'est retiré à l'autel de Neptune, demande à l'entretenir: les deux sœurs devinent que c'est Polynice, & supplient Œdipe de le recevoir. Œdipe refuse, & cède à l'importunité; mais le cœur ulcéré, mais résolu de priver son fils de la satisfaction même de l'envisager. Polynice se présente; il est touché de l'état de son père, de celui de ses sœurs, se le reproche, & en demande un géreux pardon, sans pouvoir se l'accorder à lui-même. Il avance, il hésite... » Vous vous taisez, dit-il, ô mon

père ! parlez, ne défefpérez pas un tendre fils. Ne remporterai-je, pour tout fruit de mon voyage, qu'un filence glacé, & que le courroux d'un père.... O vous qui êtes fes filles chéries, efforcez-vous d'amollir fon cœur, & faites qu'il ne renvoie pas avec dédain & fans réponfe, un fils qui eft venu fous les aufpices de Neptune, pour fléchir fon indignation «!

Œdipe garde toujours le filence, Ifmène confeille à Polynice de faire part à fon père du fujet de fon voyage, & Polynice obéit. Chargé des imprécations de ce père, détrôné par fon frère, il a époufé la fille d'Adrafte, Roi d'Argos, & ce Prince lui a promis de le faire rentrer dans fes Etats. Mais l'Oracle a prédit que la victoire ferait au parti qu'Œdipe daignerait favorifer, & c'eft au nom de cet Oracle, au nom du Dieu dont les autels lui ont fervi d'afyle, qu'il fupplie fon père de lui rendre fa bienveillance. » Exilés l'un & l'autre, ajoute-t-il, & contraints de mendier des fecours étrangers, nous courons la même fortune, tandis qu'un traître, qui s'eft couronné de fes mains, jouit du fruit de fon ufurpation, & infulte à nos communs malheurs. Daignez le vouloir, & je triomphe ; mais je ne triomphe que pour vous, je rentre dans ma patrie, j'en bannis le tyran, je vous rétablis fur le trône «.

Le Chœur attend la réponfe d'Œdipe, & trop aigri, trop irrité, pour fe tourner d'abord vers Po-

lynice, Œdipe adresse enfin les paroles suivantes » au peuple dont il est entouré. Qu'il rende grace à Théfée. Sans lui, le perfide n'aurait jamais entendu ma voix.... Misérable! quand tu occupais ce trône qu'Etéocle t'a ravi, n'as-tu pas toi-même exilé ton père? Ne l'as-tu pas réduit à cet état, dont la vue t'arrache à présent des pleurs intéressés....? Va, je ne pleure point sur mes maux, je sais les supporter. Je vis, mais c'est pour détester un parricide tel que toi; toi, dis-je, qui m'as détrôné, toi qui m'as mis dans la situation où tu me plains, toi qui m'as contraint de dépendre d'autrui, pour traîner une vie infortunée.... Allez, barbares frères, vous n'êtes plus mes fils; & toi, traître, apprends que si les Dieux ne t'ont pas encore frappé, le supplice n'est pas loin. Tes alliés vont à Thèbes, & la mort t'y attend.... Oui, Furies, j'implore votre bras vengeur, pour apprendre à des fils dénaturés quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds, à l'égard d'un père malheureux, dont les filles seules ont respecté la misère. Ce sont elles qui occuperont ce trône si avidement recherché. La justice, toujours assise auprès de Jupiter, leur est garant de mes prédictions. Va, fils exécrable, pars & porte aux enfers les foudroyantes paroles que je lance sur toi. Puisses-tu voir bientôt l'issue de la funeste guerre que tu vas porter dans le sein de ta patrie! puisses-tu

ne

ne revoir jamais Argos! puissiez-vous l'un & l'autre tomber entrelacés & entre-égorgés de vos mains!... Terribles Euménides, & vous Mars, qui avez empoisonné leurs cœurs de haînes mutuelles, hâtez l'effet de mes desirs. Pars, encore une fois, pars, & dépositaire de ma dernière volonté, apprends aux Thébains & à tes fidèles alliés, quel est l'héritage qu'Œdipe outragé laisse, par testament, à des fils barbares «.

Un coup-d'œil sur les vers suivans, que nous avons recuillis de la Tragédie de M. Ducis, donnera une idée de la manière dont cet Ecrivain a imité son modèle.

ŒDIPE *à* POLYNICE.

Un grand Prince, dis-tu, t'admet dans sa famille!
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils pensent s'affermir.
. . . .
Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un Vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains qui dans mon désespoir
M'ont, d'avance, affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite,
J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
. . . .
Que par-tout la nature à tes regards perfides
S'éclaire, en pâlissant, du feu des Euménides.
. . . .
Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!

De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace, en tombant, que ton corps doit couvrir !

POLYNICE.

. . . .

Suscitez contre moi les Enfers & les Cieux,
Du fond de ces Enfers appellez les Furies,
Avec tous leurs serpens, leurs feux, leurs barbaries....
Leurs serpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre & fléchir la rigueur,
Il est là ce témoin, ce Juge incorruptible.

. . . .

Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré,
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé,
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni le ciel, ni ma sœur, ni le front de mon père....
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne peut me ravir, que j'ai reçu des Dieux ;
Avec eux, par lui seul, je communique encore,
C'est ce remord sacré qui pour moi vous implore.

Œdipe, dans cette Pièce, pardonne à Polynice ; mais dans celle de Sophocle, il est inébranlable, & Polynice accablé, mais déterminé à subir son sort, à cacher aux Argiens les terribles imprécations de son père, en un mot, à marcher vers Etéocle ; Polynice, dis-je, brave les larmes de ses sœurs, & leur demande, pour toute grace, si elles viennent à Thèbes, de ne pas le priver des honneurs de la

sépulture. A peine a-t-il disparu, que l'on entend gronder la foudre, & le Chœur tremble que ce ne soit le présage de quelque nouveau malheur pour Œdipe ; mais Œdipe, en homme inspiré, regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine, & presse ses filles d'avertir Thésée. Elles obéissent, le tonnerre continue, & les Viellards étendant les mains vers le ciel, demeurent saisis de crainte & de respect.

ACTE V.

Thésée arrive, & au milieu de la consternation générale, Œdipe d'un ton ferme lui apprend que les Dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents ; que tout aveugle qu'il est, il va marcher sans guide vers le lieu où il doit expirer ; mais que Thésée seul aura le secret de son tombeau ; secret qu'il ne révélera qu'au moment de mourir, & seulement à son successeur, pour être transmis, avec le même soin, à tous les Rois d'Athènes à venir. C'est à cette condition, que ce tombeau deviendra le rempart le plus solide des Athéniens.

» Les Dieux, ajoute-t-il, les Dieux & les Destins me pressent d'arriver au terme marqué. Suivez-moi, mes filles.... Qu'on me laisse, qu'on ne m'approche pas, seul je trouverai l'endroit où la terre doit m'ouvrir son sein.... C'est par-là....

Mercure & la Déesse des Enfers sont mes conducteurs.... Cher Thésée, & vous, généreux Athéniens, puissiez-vous être toujours heureux, & dans votre prospérité, vous rappeller quelquefois le souvenir d'Œdipe «!

Il sort, le Chœur prie les Dieux de lui accorder un passage doux & tranquille dans le séjour des morts, & la Pièce finit par le récit des circonstances qui ont accompagné cet évènement.

Œdipe est arrivé près d'un précipice, ou Pirithoüs & Thésée s'étaient juré une fidélité inviolable; il s'est assis sur un siége de pierre, il a quitté ses habits de deuil, s'est purifié dans une eau que ses filles ont puisée dans une source voisine, & s'est revêtu d'une robe telle qu'on en donnait aux morts. Alors la terre a tremblé, Œdipe a embrassé Ismène & Antigone, qui l'arrosaient de leurs larmes, les assistans ont jetté un grand cri auquel a succédé un profond silence, & l'on a entendu une voix du ciel. *Œdipe, qu'attendez-vous?* Aussi-tôt il a prié Thésée de s'approcher, lui a recommandé ses filles, leur a ordonné de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort, dont par ordre des Dieux, Thésée seul devait être témoin, & quelques momens après il a disparu, sans que l'on ait pu savoir comment. La seule chose que l'on ait vue, c'était Thésée qui se couvrait le visage, comme s'il eût été ébloui d'un spectacle céleste.

Iſmène & Antigone reparaiſſent, elles ſont inconſolables de la perte qu'elles viennent de faire, elles voudraient retourner ſur leurs pas, pour découvrir le tombeau de leur père, mais cette conſolation leur eſt interdite. Le Chœur & Théſée s'uniſſent pour eſſuyer leurs larmes, mais rien ne les touche, que le ſouvenir d'Œdipe, & la ſeule faveur qu'elles ſollicitent, faveur que Théſée leur accorde, c'eſt qu'on les conduiſe à Thèbes, où elles tâcherontde prévenir les funeſtes effets de l'inimitié d'Etéocle & de Polynice.

Cette Tragédie, ſelon les Hiſtoriens, fut compoſée & jouée vers la fin de la guerre du Péloponèſe, tems auquel Sophocle devait être fort âgé; mais le génie ne vieillit pas, & celui de l'Auteur ſe retrouve en entier dans cet Ouvrage admirable, par l'élégance de ſon ſtyle, & par cette heureuſe ſimplicité auſſi peu goûtée dans notre ſiècle, qu'elle était recommandée chez les Anciens. » Tout ce que l'Hiſtoire lui a fourni, dit l'Abbé Sallier, c'eſt la mort d'Œdipe ſur les terres des Athéniens; il ſuivait, en cela, la même tradition qu'Euripide ſur la fin de ſes Phéniciennes, & je ne crois pas que cette ſuppoſition bleſsât, en aucune manière, la créance commune «.

Je ſais, ajoute-t-il, que Pauſanias la révoque en doute, & même la combat ouvertement. Il aſſure qu'après avoir fait bien des recherches, il a enfin reconnu qu'Œdipe était mort à Thèbes,

que ſes cendres avaient été apportées de Thèbes à Athènes, & qu'elles repoſaient dans l'enceinte de l'Aréopage, où Œdipe avait ſon tombeau. Que tout ce qu'en diſait Sophocle était une pure fiction, & qu'il ne fallait qu'oppoſer l'autorité d'Homère à celle du Poète tragique. En effet, Homère au XXIIIe. Livre de l'Illiade, parle d'un Mériſtée qui combattait à Thèbes dans les Jeux célébrés ſur le tombeau d'Œdipe. On pourrait appuyer ce témoignage de celui de Lyſimaque d'Alexandrie dans ſon XIVe. Livre de l'Hiſtoire de Thèbes.

Ce Lyſimaque écrit, d'après un Hiſtorien qu'il cite. Il dit qu'Œdipe étant mort, ſes amis voulurent lui donner la ſépulture, mais que les Thébains s'y opposèrent, par reſpect pour la volonté des Dieux qui étaient ſi manifeſtement déclarés contre Œdipe. On l'emporta donc, dit-il, hors de Thèbes dans un endroit particulier de la Béotie : mais la vengeance des Dieux pourſuivait Œdipe juſques dans ſon tombeau : elle accabla de maux ceux qui étaient dépoſitaires des cendres de ce malheureux Prince ; les amis d'Œdipe furent obligés de les porter ailleurs ; ils ne ſavaient où les dépoſer. L'oppoſition qu'ils trouvaient par-tout, leur fit prendre le deſſein de cacher quelque part ces reſtes d'un homme haï des Dieux : ils les mirent en terre pendant l'obſcurité de la nuit, qui leur déroba la connaiſſance du lieu où ils s'arrêtèrent. Il était con-

ſacré à Cérès dans une ville dont parle Homère. Ce myſtère ne reſta pas long-tems ignoré. L'Oracle fut conſulté ſur ce qu'on avait à faire, il répondit qu'il ne fallait pas remuer les cendres d'un homme qui s'était mis ſous la protection de la Déeſſe. (Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome VI).

Nous ne diſcuterons point la vérité de ces faits, mais il eſt probable que la tradition dont Sophocle s'eſt ſervi, était reçue, au moins chez les Athéniens, puiſqu'il en a fait le principal fondement de ſa Pièce remplie d'ailleurs des tableaux les plus vrais & les plus frappans.

L'ordre de l'Oracle qui veut qu'Œdipe ſe rende au Temple des Euménides pour y mourir, la liaiſon de ſa mort avec le bonheur de ceux chez leſquels il aura ſon tombeau, ſon départ, & ſon entrée dans un lieu dont aucun profâne ne doit approcher, l'horreur que ſa préſence inſpire aux Athéniens, l'arrivée ſubite d'Iſmène qui vient annoncer celle de Créon, nouvelle qui ne peut que jetter l'allarme dans le cœur d'Œdipe & d'Antigone, l'empreſſement de Théſée inſtruit de l'avantage qu'il doit attendre de la protection accordée à ce malheureux Vieillard, la violence de Créon qui lui enlève ſes deux filles, le retour de ces mêmes filles rendues par l'ordre du Roi, les remords, ou ſi l'on veut le repentir intéreſſé de Polynice, ſes efforts pour ob-

tenir ſon pardon, l'inflexibilité du père, le déſeſpoir du fils, qui accablé d'imprécations, court au combat comme à une mort certaine, les larmes d'Iſmène & d'Antigone, le bruit des vents & du tonnerre; voilà les incidens dont Sophocle a enrichi ſon ſujet, incidens qu'il a liés enſemble, de manière que chacun d'eux concourt au même but, qui eſt la mort d'Œdipe. L'heure de cette mort eſt marquée, les foudres l'annoncent, une voix céleſte la confirme, Œdipe aveugle, marche ſeul vers l'endroit où ſon corps doit être déposé, les Dieux l'y attendent, ces Dieux qui l'ont rendu coupable & qui l'ont puni; tout cela inſpire un reſpect, un intérêt dont il eſt impoſſible de ſe défendre. M. Ducis l'a ſenti, & l'a rendu avec une énergie digne de Sophocle.

Contemplez, dit ſon Œdipe mourant, en s'adreſſant aux Dieux :

» Contemplez votre Œdipe à genoux,
» Il s'offre, il vous implore, il eſt digne de vous;
» Soixante ans de malheurs ont paré la victime «.

Le ſpectacle d'une épouſe fidèle, qui ſe dévoue à la mort pour ſauver les jours d'un mari qu'elle aime, les combats, les larmes, les regrets mutuels de ces deux époux, ont toujours produit l'impreſſion la plus vive ſur l'ame du ſpectateur; mais la ſeule préſence d'Œdipe, que ſes crimes même ont rendu un homme ſacré; ſa ſeule préſence, dis-je, détruit

toute autre eſpèce d'intérêt, & l'on aurait déſiré que M. Ducis n'eût introduit dans ſa Pièce, ni Alceſte, ni Admète. L'arrivée d'Œdipe à Colone, le récit de ſes malheurs, l'aſpect du temple des Euménides, l'aſſemblée des Coloniates qui ſont au moment de le chaſſer, la tendreſſe d'Antigone, le repentir de Polynice, les imprécations du Vieillard, ſa mort; quelle eſt l'intrigue d'amour que l'on puiſſe oppoſer à des beautés de ce genre? Lorſque Voltaire lut aux Français ſon Œdipe Roi, les Comédiens lui demandèrent d'y introduire de l'amour, il était jeune, & il céda: ſa Tragédie y a-t-elle gagné? Nous ſommes loin de le croire.

ANTIGONE.

NOUS venons de voir Iſmène & Antigone partir pour Thèbes, dans le deſſein de prévenir la guerre des deux frères, nous les avons vus ſe tuer mutuellement, dans les ſept Chefs d'Eſchyle; nous y avons vu Polynice privé de la ſépulture, & inhumé par les ſoins de ſa ſœur Antigone; ajoutons qu'en proſcrivant ainſi le corps de ce Prince, Créon fit publier que quiconque oſerait lui rendre les derniers devoirs, ſerait enterré tout vivant, & le Lecteur connaîtra le ſujet de cette Tragédie, dont l'action ſe paſſe à Thèbes dans le veſtibule du Palais, vers la fin de la nuit.

ACTE PREMIER.

Antigone attire sa sœur Ismène dans ce Vestibule, lui fait part du décret affreux que le Roi a prononcé contre Polynice, & l'engage à braver ce décret. Ismène craint le Tyran, & Antigone indignée de ses frayeurs, la quitte, bien décidée de périr, plutôt que de laisser son frère sans sépulture.

Le Chœur paraît, ce sont les anciens du pays qui se rassemblent, par l'ordre de Créon : ils viennent d'être les spectateurs du combat, & dans une très-belle Ode, ils célèbrent la victoire que les Thébains ont remportée sur les Argiens. Créon arrive, remercie ses sujets de leur fidélité, décerne des honneurs à Etéocle, proscrit de nouveau, le corps de son frère, & malgré le suffrage unanime du peuple, il craint de trouver quelque réfractaire à la loi qu'il a portée : un Garde vient le confirmer dans cette idée, en tremblant, lui annonce qu'on a rendu quelques devoirs à Polynice, qu'on a répandu du sable autour de son corps, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires ; mais qu'aucun d'eux ne s'en est apperçu, & que pour montrer leur innocence, ils sont prêts à manier le fer brûlant, à soutenir l'épreuve du feu, en marchant à travers les flammes.

On n'a rien vu, on n'a découvert aucun vestige de cet évènement, & le Chœur incline à le regarder comme un prodige opéré par les Dieux ; » les Dieux, reprend Créon irrité, les Dieux honoreraient eux-mêmes, d'un tombeau, un perfide qui venait la torche à la main, embraser leurs temples, & braver leurs loix « ? Il attribue cet attentat à quelques mutins, il soupçonne les gardes, & jure de les perdre tous, s'ils ne découvrent le coupable.

ACTE II.

Le même Garde reparaît ; il a surpris Antigone inhumant Polynice, & il amène cette Princesse, qui loin de se justifier, se fait honneur de l'action qu'elle vient de commettre : Créon s'emporte, le Chœur garde le silence, & Antigone ne l'attribue qu'à la crainte que lui inspire le Tyran : celui-ci jure de la livrer à la mort, ainsi que sa sœur Ismène qui arrive, & qui, honteuse des frayeurs qu'elle a marquées, veut périr avec Antigone : celle-ci est animée par la fierté, l'autre est conduite par la pitié, & le seul objet que la première regrette en perdant la vie, c'est Hémon, fils de Créon même, dont elle devait être l'épouse ; ce sentiment n'émeut point Créon, & le Chœur tire de tout ceci une moralité qui tombe particulièrement sur les infortunes attachées à la maison d'Œdipe. On y remarque une très-belle

ſtrophe ſur la puiſſance Divine, que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité.

ACTE III.

Hémon conſterné vient trouver ſon père, & lui parle d'abord avec tout le reſpect, toute la modération d'un fils réſolu de s'oublier lui-même, pour ſe conformer à ſes volontés. Créon ne peut digérer l'affront d'avoir été bravé par Antigone, exagère ſon crime, & dit à ſon fils ce que l'Auteur du Cid a fait dire depuis à Diégo dans ſa Scène avec Rodrigue.

Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de Maitreſſes.

Cependant Hémon, qui n'a voulu que ſonder le cœur de ſon père, lui repréſente que les Thébains pleurent ſur le ſort d'Antigone; que tous répètent qu'une Princeſſe qui a porté la piété, juſqu'à expoſer ſa vie pour procurer à un frère le ſeul bien qu'il pût attendre des mortels, mérite une couronne, plutôt qu'un ſupplice. » O mon père, ajoute-t-il, daignez ne pas donner dans le préjugé trop ordinaire, qu'un Roi ſoit à couvert de l'erreur «! Créon ne peut revenir du changement d'Hémon, l'accable de reproches, veut que l'on amène Antigone pour la faire expirer à ſes yeux, & cet amant conſterné, ſort plein de fureur & de déſeſpoir. Créon n'en eſt que plus irrité, excepte Iſmène du ſupplice, &

condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thèbes.

C'était, selon les Payens, une impiété de faire mourir quelqu'un par la famine; & pour se venger sans crime, pour se sauver du reproche qu'aurait pu faire à sa patrie l'ombre d'un mort de l'avoir englouti, de l'avoir laissé périr faute de subsistance, ils donnaient une légère nourriture à ceux qu'ils enfermaient vivans dans le sein de la terre.

La Scène suivante est remplie par des réflexions du Chœur sur le pouvoir de l'amour, par des gémissemens sur le destin d'Antigone, qui vient faire ses dernières plaintes, plaintes en usage chez les Anciens, & que les Latins ont appellées *novissima verba.* » Citoyens de Thèbes, dit-elle, jettez les yeux sur une Princesse déplorable qui suit la dernière route où aboutissent les mortels, & qui voit le soleil pour ne plus le revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est là l'hymen qui m'est préparé. Car, hélas! son flambeau ne s'est point allumé pour moi, & les temples n'ont point retenti du chant nuptial.... O Thèbes! ô Citoyens! ô sources de Dircé! & vous forêts voisines, soyez témoins de la loi barbare qui me précipite, dirai-je, dans une prison ou dans un tombeau, parmi les morts ou

les vivans, ou plutôt hors du commerce des uns & des autres, sans être pleurée par ceux qui me sont le plus chers.... Quelle plaie, ajoute-t-elle, en parlant au Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Œdipe dont les malheurs retombent sur elle, quelle plaie aigrissez-vous, cruels, en me remettant sous les yeux le destin des Labdacides ! ô Furies spectatrices de l'hymen de ma mère ! ô affreux hymen ! de quel sang suis-je issue, & à quel sort étais-je réservée ! Frère malheureux devenu époux sous d'horribles auspices, c'est vous, qui tout mort que vous êtes, m'entraînez toute vivante au tombeau; sépulchre affreux, ajoute cette infortunée, dont Créon veut que l'on hâte le supplice, lit nuptial, tu seras donc ma demeure éternelle ! je vais retrouver les miens aux Enfers : Proserpine les a presque tous enlevés. C'est d'après cette idée que Racine fait dire à Phèdre :

De ce sang déplorable,
Je mourrai la dernière, & la plus misérable.

Grands Dieux, continue la fille d'Œdipe, laquelle de vos loix ai-je donc violée ! mais pourquoi tourner mes regards vers les Dieux ? Quel secours puis-je en attendre ! C'est ma piété qui m'attire le supplice destiné aux impies. Que dis-je ? Si ma mort est un arrêt du ciel, j'y souscris; si j'ai péché, je pardonne, & je me soumets à la peine; mais si la loi est injuste,

puissent ceux qui l'ont portée éprouver tous les maux dont ils m'accablent aujourd'hui !

Créon presse Antigone de partir, & elle sort en reprochant aux Thébains la dureté avec laquelle ils envisagent son trépas. Le Chœur qui veut se dissimuler que ce trépas est injuste, & que la seule crainte du Tyran l'empêche de s'y opposer, lui allégue le pouvoir du Destin, Destin immuable qui a fait périr Orphée & Danaé.

ACTE IV.

Tirésias paraît; les Dieux ont rejetté les sacrifices, les augures sont terribles, & la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice, menace Thèbes des malheurs les plus affreux. » Sachez, dit-il au Roi, qui s'emporte, qui l'accuse de s'être laissé corrompre, sachez qu'avant le tour du soleil, la mort d'un de vos fils vengera Polynice & Antigone.... Déja les Furies vengeresses des devoirs violés, sont prêts à vous tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes maux.... Votre cour retentira bientôt de cris & de heurlemens. Vous verrez s'élever contre vous toutes les villes où les cendres des morts auront été violées. Voilà les traits inévitables que mon indignation vous lance. Allons, dit-il à son guide, conduis-moi hors de ce Palais «.

Créon est rempli d'effroi, ainsi que les Vieillards

qui lui conseillent de délivrer Antigone & de faire inhumer Polynice : la fierté le retient, mais la crainte l'emporte, & il se retire pour accomplir les désirs du Chœur qui prie Bachus, Dieu tutélaire de Thèbes, d'écarter les maux dont Tirésias les a menacés.

ACTE V.

C'est un Officier du Palais, qui vient annoncer au Chœur que les Oracles sont accomplis ; c'est Eurypide, femme de Créon, qui consternée des bruits qu'elle a entendus, vient en demander la cause, c'est l'Officier qui raconte que son époux occupé à rendre les derniers devoirs à Polynice, impatient d'aller vers la Grotte qu'il avait fait ouvrir pour en retirer Antigone, a reconnu de loin des cris effrayans qui sont parvenus jusqu'à lui. » C'est mon fils, a-t-il dit, courez, volez, entrez dans la Grotte. Nous y pénétrons, mais quel affreux spectacle au fond du tombeau ! nous voyons Antigone attachée à un nœud fatal qu'elle avait formé de ses voiles.... Hémon la tenait embrassée.... Le Roi arrive.... Malheureux ! que vas-tu faire ? Quelle fatalité t'entraîne à ta perte ? Sors, mon fils, sors de ce tombeau, c'est ton père qui t'en conjure. Mais Hémon lui jettant un regard terrible, dédaigne ses prières : pour toute réponse il tire son épée & s'avance. Créon fuit, Hémon tourne sa

fureur

fureur contre lui-même, se perce & meurt dans les bras d'Antigone.... Exemple terrible des suites funestes qu'entraîne après soi l'injuste courroux des Rois.

Eurydice se retire sans prononcer un seul mot; silence plus expressif que les paroles, & que Sophocle a imité d'Eschyle dans son Hercule. Créon se présente tenant le cadavre de son fils, versant sur lui des larmes de sang, pénétré des remords qui le déchirent, accablé enfin par la mort d'Euridice qui s'est poignardée, & dont le corps paraît étendu dans le fond du Théâtre. Son esprit s'égare, il prie les Vieillards de l'immoler aux mânes de son fils & de son épouse; sacrifice qu'il accomplirait lui-même s'il avait une épée, mais les Grecs n'en portaient pas chez eux.... Il se déteste, il se voue à tous les maux qu'il a causés, & se retire, en renouvellant au Chœur la prière qu'il lui a faite, de le conduire à la mort.

Créon s'est enyvré du pouvoir suprême qu'il a usurpé pour la seconde fois, il a manqné d'humanité pour ses proches, de respect pour les Dieux, qui sont les premiers appuis de la félicité des Rois, & les Dieux ne lui ont inspiré qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, & dernier supplice dont le ciel punit l'orgueil des Souverains. Tel est le sens de la morale, par laquelle les Vieillards

terminent cette Tragédie, dont le sujet simple, & conduit avec art, est rempli d'incidens qui naissent les uns des autres, qui augmentent, à chaque instant, la terreur & la pitié du spectateur; & qui produisent un dénouement magnifique. La haîne & l'horreur tombent sur Créon pendant toute la Pièce, il finit par exciter la compassion, & le secret de rendre intéressans des personnages odieux n'appartient qu'à des génies tels que Sophocle.

On aurait désiré qu'il eût fait prévoir à ce même Créon le désespoir de son fils, qu'il eût rendu Ismène plus nécessaire, ou que du moins il eût dit ce que devient cette Princesse, enfin, que l'effet de l'Oracle prononcé par Tirésias fût moins prompt: ce Tirésias doit-il passer pour un Prophête, quand les malheurs qu'il prédit arrivent dans le tems même où il les annonce. A l'égard d'Eurydice, qui semble n'avoir paru que pour se nommer, & se tuer un moment après, il faut songer à la religion des Grecs, qui croyaient que les Dieux ne pouvaient trop se venger d'un coupable. Aussi Sophocle leur fait-il punir Créon comme Roi, comme père, & comme époux.

Cette Pièce eut le plus grand succès chez les Athéniens, qui la firent représenter trente-deux fois, & nommèrent l'Auteur, Préfet de Samos. Nous verrons dans son tems quel parti Rotrou à su tirer de ce sujet.

AJAX FURIEUX.

CET Ajax, fils de Telamon, était invulnérable, excepté dans un endroit de la poitrine que lui seul connaissait. Il fut au siége de Troye, il se battit pendant un jour entier contre Hector, & ces deux Héros, charmés de leur valeur mutuelle, se firent chacun un présent qui leur devint funeste. Le baudrier qu'Hector eut d'Ajax, servit à l'attacher au char d'Achille, quand Achille le traîna autour des murs de Troye; & Ajax se donna la mort avec l'épée même qu'il avait reçue d'Hector.

Le fils de Thétis est tué, Ajax dispute ses armes contre Ulysse, celui-ci les gagne, & Ajax en conçoit un tel dépit que dans un accès de fureur, il massacre des troupeaux, croyant égorger ses Juges. Les Salaminiens, ses sujets, en sont informés, ils aiment leur Prince, ils viennent à sa tente, le demandent à Tecmesse sa femme, & Tecmesse, dans les termes les plus pathétiques, leur fait la description du désespoir de son époux. » Il reprend ses sens, ajoute-t-elle, il tonne, il m'interroge, il veut savoir tout ce qui lui est arrivé. J'obéis, mais aussitôt il s'exhale en lamentations, telles que je n'en entendis jamais sortir de sa bouche, car il jugeait auparavant que la plainte était la ressource des ames faibles, ses douleurs étaient tranquilles, il les ren-

fermait dans ſon ſein. . . . . Mais aujourd'hui ce Héros, accablé du poids de ſes maux atroces, languit ſans nourriture, couché au milieu des animaux qu'il a ſacrifiés à ſa rage, & il paraît méditer quelque choſe de funeſte «.

On entend la voix d'Ajax, & Tecmeſſe ouvre ſa tente. Il reconnaît ſes ſoldats, il leur montre ſes victimes, & frémit à la ſeule penſée qu'il va devenir la Fable de ſes ennemis. Il invoque les Divinités infernales, il compare ce qu'il eſt avec ce qu'il a été ; voir Ulyſſe & les Grecs, les immoler & mourir après eux, voilà quels ſont ſes ſouhaits.

Mourir, lui répond Tecmeſſe ! ah ! ſongez que vous avez un fils ! Ajax le demande, on le lui amène. Approchez-le, dit-il en le voyant, il ne ſera point effrayé de ce ſpectacle, s'il a puiſé mon courage dans mon ſang. Mais ce même enfant doit un jour montrer de quel père il eſt né, & Ajax lui laiſſe ſon bouclier.... Retirez-moi mon fils, ajoute-t-il avec fureur & attendriſſement. C'eſt le trait d'Inès dans la Tragédie de ce nom. *Otez-moi mes Enfans*, &c.

TECMESSE.

Ah ! de quels traits vous me percés ! Au nom de ce fils unique & des Dieux, ne vous perdez pas.

AJAX.

Les Dieux ! ignorez-vous que je ne leur dois plus rien.

Cependant il a réſolu de mourir, & dans la crainte que l'on n'obſerve ſes pas, il va, dit-il, ſe purifier dans une fontaine, il va cacher dans le ſein de la terre la malheureuſe épée qu'il a reçue d'Hector, & qui lui eſt devenue odieuſe, depuis qu'elle a été l'inſtrument de ſon aveugle vengeance; en un mot, il va ſe réconcilier avec les Atrides; retour apparent qui calme l'effroi de ſes ſujets, & celui de Tecmeſſe dont il a déſolé la maiſon paternelle, & qui eſt, à-la-fois, & ſon épouſe & ſa captive.

Ajax, en partant pour Troye, avait répondu à Télamon, ſon père, qui l'exhortait à combattre vaillamment ſous les auſpices des Dieux, qu'une victoire remportée par leur ſecours était une victoire de lâche: » une autre fois, il avait dit, en s'adreſſant à Minerve: Déeſſe, défends les Grecs, ils en ont beſoin, pour moi, je ne crains point les ennemis. « .... Les Dieux ont réſolu de punir ces impiétés, le jour de leur vengeance eſt arrivé, & ce jour-là même, Ajax périt, s'il s'éloigne de ſa tente. Teucer, ſon frère, en eſt inſtruit par Calchas, il dépêche un Officier vers Ajax, mais Ajax eſt abſent, & c'en eſt fait de ſa vie. Tecmeſſe eſt avertie, Tecmeſſe au déſeſpoir invite les Salaminiens, les uns à chercher ſon époux, les autres à courir au-devant de Teucer, & trop certaine que le premier n'a cherché qu'à la tromper, elle vole ſur ſes pas, incertaine de la route qu'elle

tiendra : coup de maître, selon l'Abbé d'Aubignac ; de la part de Sophocle, qui en écartant le Chœur, à rendu la Scène libre à son Héros.

Il reparaît, & l'instrument de sa mort est préparé. C'est son épée qu'il a enfoncée dans la terre par la garde, pour se précipiter sur la pointe.

Oui, le glaive est tout prêt, il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans des rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuyera mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort ;
Rend un dernier service à qui cherche la mort.
O vous ! ô Dieux puissans ! exaucez ma prière !
Je ne demande pas une faveur bien chère ;
Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer, en ces lieux, Dieux ! hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, & qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère,
De peur qu'un ennemi prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui sur les rives sombres
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, Filles de la nuit, Déités implacables,
Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
Ministres des Enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime & le malheur ;
Je vous invoque ici, puissantes Euménides !
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.

Auteurs de tous mes maux, leur ſuperbe mépris,
Inſulte à mon trépas; payez leur-en le prix.
Qu'ainſi que par mes mains ma vie eſt terminée,
La main de leurs parens tranche leur deſtinée;
Que les Grecs ſoient punis, & leur camp ravagé,
N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
Soleil! arrête-toi dans ta courſe divine!
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine:
Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
Et les deſtins d'Ajax, & ſes derniers momens.
O combien ce récit va frapper ſa vieilleſſe!
O qu'il va de ma mère affliger la tendreſſe!
J'entends ſes cris perçans, ſa lamentable voix.....
Je te parle, ô ſoleil! pour la dernière fois.
Pour la dernière fois mon œil voit la lumière.
O mort! ô mort! approche, & ferme ma paupière.
Approche. Ton aſpect ne peut m'épouvanter,
A jamais, avec toi je m'en vais habiter.
O jour! ô Salamine! ô terres paternelles!
Fleuves ſacrés, & vous, mes nourrices fidèles!
Noble Peuple d'Athène à mon ſang allié!
Troye où pour mon malheur les Dieux m'ont envoyé!
Vous, que ma voix appelle à cette dernière heure,
Recevez mes adieux, il eſt tems que je meure;
Que je termine enfin ma plainte & mes revers:
Mon ombre déſormais va gémir aux Enfers.

(*M. de la Harpe.*)

Son déſeſpoir l'entraîne, & il ſe précipite ſur ſon épée, mais loin de la vue des ſpectateurs, car les Tragédiens Grecs s'obſervaient ſcrupuleuſement ſur cet article, & la force de leur éloquence, l'énergie

de leurs tableaux produisaient plus d'effet que des coups de poignards & des meurtres.

Les Salaminiens, dispersés de différens côtés, reviennent sans avoir trouvé ni Ajax, ni Teucer; mais Tecmesse les suit, & Tecmesse a découvert le corps de son époux. Quel spectacle pour elle ! Teucer paraît, & la consternation générale lui apprend le sort d'Ajax. Il est accouru pour sauver ce frère qu'il chérissait; & le ciel ne lui a pas permis d'arriver assez tôt. Fatale destinée : c'était toujours à elle que les Grecs attribuaient les malheurs qui leur arrivaient, & qu'ils regardaient comme inévitables. Ils attachaient la même idée à ceux que, dans leurs imprécations, les mourans souhaitaient à leurs ennemis. Œdipe désire que ses deux fils s'égorgent mutuellement, & ce désir s'accomplit; Ajax demande aux Dieux que les Atrides meurent de la main de leurs parens, & Clytemnestre poignarde Agamemnon; ces divers exemples produits par le hasard; mais réitérés de tems en tems, étaient bien faits pour autoriser leur superstition.

Le Lecteur a vu dans les sept Chefs d'Eschyle quelle fut la suite de la mort de Polynice, auquel Créon & le Sénat Thébain refusèrent la sépulture; ici, c'est Ménélas, qui de la part des Princes Grecs, vient défendre à Teucer d'ensévelir Ajax. Mais Ajax est Roi, Ajax n'est point le sujet des Grecs; & Teucer est résolu de lui rendre les derniers de-

voirs, en dépit des menaces de leur Député, qui ſort pour faire exécuter par la force, les ordres qu'il vient de donner.

Ajax repoſe dans le fond du Théâtre, Tecmeſſe vient le baigner de ſes larmes, ſon fils ſe préſente, & c'eſt à cet enfant que Teucer confie la garde du corps de ſon père. » Périſſe, dit-il en s'éloignant pour chercher un lieu propre à l'inhumer, périſſe quiconque oſérait vous ravir ce dépôt.

Agamemnon renouvelle les défenſes portées par Ménélas; Teucer qui le ſait, a juré de les braver, mais Ulyſſe ſurvient, Ulyſſe repréſente qu'il eſt indigne d'un Héros de pourſuivre un ennemi après le trépas, Agamemnon cède, & les Salaminiens célèbrent les Funérailles d'Ajax, contre lequel les Atrides ne ſe déclaraient, que pour ſe venger de ſon orgueil.

Que l'on oublie que ce Héros a la tête perdue au point de maſſacrer des bœufs & des moutons qu'il prend pour des Princes Grecs; qu'il a enfermé dans ſa tente un bélier qu'il imagine être Ulyſſe, & qu'il aſſomme à coups de fouet; que l'on oublie que ce même Ulyſſe, en priant Minerve de lui faire voir Ajax, n'y conſent qu'à condition qu'il ſera bien caché, parce qu'il en a peur; que cette même Minerve n'eſt qu'une intriguante perfide & mal-adroite, qui malgré la haîne qu'elle a pour Ajax, vient le tromper, uniquement dans

la vue de le calmer sur le compte du Roi d'Ithaque qu'elle protège ; en un mot, que l'on dépouille cette Pièce des absurdités de la Religion Payenne, & l'on y trouvera les plus grandes beautés. De ce nombre sont, la gloire irritée d'Ajax, son inimitié contre les Atrides, ses imprécations & sa mort ; mais sans parler de tout cela, quoi de plus imposant que de voir le fils de ce Guerrier veiller seul sur son corps au milieu d'une armée qui a juré de le livrer à la voracité des oiseaux ! D'après le respect que les Grecs avaient pour leurs morts, cet enfant devient aux yeux des spectateurs un Dieu, dont la présence arrêtera les mutins & les impies. Quand on a fini la lecture d'une Tragédie Grecque, on est toujours étonné du peu de moyens que les Auteurs ont employés, & de l'effet qu'ils ont produit.

PHILOCTÈTE.

L'AMI, le compagnon, & l'héritier des flèches d'Hercule, Philoctète marcha vers les campagnes de Troye, & y fut mordu au pied par un serpent. Sa blessure devint si profonde, & l'infection de sa plaie si considérable, que les Grecs, qui le crurent frappé de la main des Dieux, chargèrent Ulysse de le conduire dans l'Ile de Lemnos, avec ordre de profiter de son sommeil pour l'y aban-

donner. Ulyſſe s'acquitta de cette cruelle commiſſion ; mais au bout de dix ans, les Atrides informés par l'Oracle, que Troye ne tomberait que ſous les coups de Néoptolème, fils d'Achille, & que ce Néoptolème ne pouvait rien ſans les flèches d'Hercule, ils députèrent le Roi d'Ithaque vers le malheureux Guerrier qui en était poſſeſſeur, & le Roi d'Ithaque ſe rendit à Lemnos, accompagné du jeune Prince que nous venons de nommer.

L'intérêt qui fait la baſe de cette Pièce, n'eſt rien moins que le renverſement d'un Etat, dont la réſiſtance a épuiſé les forces de vingt Souverains réunis. Ce renverſement dépend de Philoctète ; mais comment le décider à revenir vers les Grecs, dont la barbarie lui a fait ſouffrir les maux les plus affreux ? Ulyſſe l'entreprend ; mais pour y parvenir, il faut qu'il ſe cache aux yeux de Philoctète qui lui a juré une haîne éternelle, il faut qu'il le trompe, & qui emploie-t-il ? Néoptolème, jeune Prince que ſon grand cœur & les exemples de ſon père ont rendu ennemi de la moindre ruſe, mais qui finit par céder à la gloire, ſa paſſion dominante.

C'eſt ainſi qu'Ulyſſe annonce l'action de cette Tragédie, dont le Héros a ſans ceſſe à ſe défendre, & des ruſes de l'Ambaſſadeur des Grecs, & de la franchiſe apparente du fils d'Achille, qui par ſes remords fréquens, eſt toujours prêt à renverſer la politique & les artifices de ſon guide.

Des feuilles, quelques branches d'arbres, une coupe grossièrement travaillée, des lambeaux de voiles déchirés & ensanglantés, voilà tous les meubles de la grotte qui sert d'asyle à Philoctète sur le rivage de l'Ile; solitude horrible, dans laquelle il ne se trouve point à l'arrivée de ses compatriotes, & dont il ne s'est éloigné de quelques pas, que pour aller chercher des alimens, ou des herbes propres à soulager ses douleurs.

Ulysse s'est retiré, Néoptolème est instruit de la marche qu'il doit suivre, le Chœur composé de la suite du Roi d'Ithaque & de la sienne, doit lire dans ses yeux, se conduire d'après ses regards, & ce Chœur se sent ému à la vue d'un séjour aussi triste, lorsque les environs de la grotte retentissent de cris perçans & douloureux; c'est Philoctète qui se traîne vers sa retraite ordinaire.

O étrangers! dit-il, qui êtes-vous? Quel malheur vous a conduits dans cette Ile inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder? Quelle est votre patrie?... Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher: O qu'il me tarde d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié, à la vue d'un malheureux abandonné des Dieux & des hommes.

Néoptolème se nomme, Philoctète retrouve le fils d'un père qui lui fut cher, c'est un instant de

bonheur, mais Néoptolème ignore, ou du moins feint d'ignorer jusqu'au nom de Philoctète, & celui-ci s'écrie : » Hélas ! il faut que je sois bien haï des Dieux, puisque le moindre bruit de mes malheurs n'a pu pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Grèce, tandis que mes barbares persécuteurs se rient en secret de ma funeste situation, tandis que mon mal croît de jour en jour, & prend de nouvelles forces pour m'accabler « !

» Que l'ennemi des Atrides soit l'ami des Dieux, & le mien, reprend Néoptolème, docile aux leçons d'Ulysse. Achille est tué, les ingrats m'appellent à Troye, & ne rougissent pas de me refuser les armes de mon père ! — Et Nestor l'a souffert ! — Nestor vit malheureux, il a perdu son fils Antiloque. — Et Patrocle ! — Il est au tombeau.... Tous nos Héros sont moissonnés, & le rebut de l'armée est échapé au trépas. Ulysse, cet indigne rejetton de Sysiphe, ce perfide que sa mère Anticlée portait dans son sein, avant qu'elle eût épousé Laerte, Ulysse voit encore le jour ! Cela devait être : les Dieux se font gloire de fermer les Enfers à l'injustice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu.... Et je les louerais encore !

Ces dernières paroles de Philoctète font voir à quel point son caractère est aigri, celui de Néoptolème ne l'est pas moins en apparence, il va se retirer dans l'Isle de Scyros, & Philoctète le con-

jure, par tout ce qu'il a de plus cher sur la terre, de lui donner place sur son vaisseau. » Jette-moi, lui dit-il, jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la sentine même, où tu voudras, par-tout où j'incommoderai le moins : accorde-moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des Supplians..... Malgré la douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un désert où il n'y a aucun vestige d'homme.... Rends-moi à mon père.... Souviens-toi de la fragilité des choses humaines : celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser : c'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux «.

Néoptolème balance, le Chœur le presse, & il se rend : Ulysse est convenu de lui envoyer un Soldat déguisé, & ce Soldat arrive. Les Grecs vous poursuivent, dit-il au fils d'Achille ; le Prophête Hélénus a prédit que Troye ne pouvait être prise sans le secours de Philoctète, Ulysse s'est chargé de le conduire au camp des Grecs, & Ulysse va paraître. Au seul nom du Roi d'Ithaque, la fureur de Philoctète se ranime, il demande que l'on hâte le départ, qu'on le sauve de la poursuite de son ennemi, Néoptolème y consent, & le Vieillard, à sa prière, lui permet de porter jusqu'au vaisseau, ces flèches célèbres dont les Atrides brûlaient de s'emparer.

Philoctète va suivre son guide, mais un accès de douleur le saisit, le tient attaché à la terre, & lui

fait pousser des cris effrayans. » Mon sang, dit-il, mon noir sang recommence à bouillir dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver !... Le mal gagne de plus en plus, il s'acharne à sa proie..... Mes amis ! ne me quittez pas.... O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles !.... Fils d'Atrée, c'était à vous qu'étaient dus de si longs & de si horribles supplices. O mort tant désirée, tant de fois appellée, que ne viens-tu enfin « !

Ces tourmens, qui revenaient périodiquement, finissaient par un profond sommeil, tout cela était entré dans les projets d'Ulysse, & c'était pendant ce sommeil que Philoctète, sans qu'il s'en apperçût, devait être porté au vaisseau, de-là conduit aux remparts de Troye, où sa présence était nécessaire.

Mais bientôt Philoctète se réveille, il suit Néoptolème, & plus Néoptolème approche de la flotte, plus il se repent de son artifice. Il rougit, il hésite, le remord l'emporte, & le jeune Prince lui avoue qu'il va le livrer aux Atrides.

O rage digne de ton nom, s'écrie Philoctète, lâche artisan du plus noir des complots, comment as-tu osé surprendre ma crédulité ! comment oses-tu porter sur moi tes regards, après avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un Suppliant !... Mais où m'emporte mon courroux !... O mon fils ! songe qu'en m'ôtant mon arc, tu m'arraches la vie, rends-le moi, je t'en conjure....

Tu te tais, tu me regardes tranquillement!... O rivage! ô promontoire de cette Isle! ô bêtes farouches, mon unique compagnie! ô rochers escarpés, c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puisse m'adresser, & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! » Il menace, il supplie, le Chœur s'approche, les vents sont propices, il faut partir... Mes armes, mes armes, répète Philoctète; Ulysse paraît, il vient au nom des Grecs, de l'Oracle, de tous les Dieux, & le compagnon d'Hercule va être enlevé par la force. Il pâlit de rage, il veut mourir, il veut se précipiter, on le saisit, & on l'enchaîne«.

» Grecs inhumains, dit-il, soyez les victimes de mes horribles imprécations, si les Dieux sont encore justes, & ils le sont, car je vois qu'ils vous punissent: autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un infortuné tel que moi. Un remord cuisant, un trait du ciel vous perce, vous déchire, & vous force malgré vous, de songer à moi. Mais, ô terre natale, & vous Dieux témoins & vengeurs, punissez-les enfin, punissez-les tous, & je suis satisfait. Mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi, faites-les périr à mes yeux, je me croirai guéri «.

Ulysse consent à lui rendre la liberté, mais il faura, comme lui, se servir des flèches d'Hercule, il va les emporter, & le laisser à Lemnos. Suivez-moi;

moi, continue-t-il, en s'adressant à Néoptolème, suivez-moi, & ne détournez pas même les yeux, votre indigne pitié nous perdrait. Ulysse me blâmera, reprend Néoptolème à ses Compagnons, n'importe, demeurez si Philoctète y consent, & tandis que tout s'apprêtera pour le départ, tandis que nous ferons nos vœux au ciel, peut-être un heureux changement le rendra plus docile.

Philoctète reste seul avec le Chœur, qui fait tous ses efforts pour le réduire, la gloire qui l'attend à Troye, la certitude de quitter l'antre sauvage dans lequel il est renfermé, l'Oracle, la volonté des Dieux, rien ne peut le toucher. » Des mains du compagnon d'Hercule mes flèches sont passées dans celles du plus lâche des hommes.... Hôtes sauvages de ces rochers, ma caverne vous est livrée : accourez-y sans crainte, déchirez-moi, dévorez-moi, je serai votre proie à mon tour.... Et vous voulez que je vous suive. Périsse Illion, périsse l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié.... Une épée, une hache, quelque arme que ce soit; je me couperai le pied, je me percerai le cœur, j'irai rejoindre mon père aux Enfers; car, hélas! il ne vit plus. O patrie! que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs! ma mort en est le prix «.

Philoctète se cache dans son antre, & Néoptolème reparaît avec Ulysse. Ulysse l'a séduit, l'a engagé à

tromper un malheureux, à commettre une injustice en s'emparant des armes de Philoctète, il va les lui rendre, & la colère du Roi d'Ithaque, le ressentiment des Atrides, tout est indifférent au fils d'Achille, pourvu qu'il satisfasse l'équité ! Ulysse va en instruire l'armée, les Grecs vont venir fondre sur lui, son épée est prête, il les attend, & le Roi d'Ithaque se retire.

Néoptolème appelle Philoctète, & celui-ci refuse de l'entendre.... Plus d'imprécations, plus de haîne, lui répond le fils d'Achille, voici vos armes, recevez-les de ma main.... Et moi je m'y oppose, dit Ulysse qui survient, oui, je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée, j'en atteste les Dieux.... Philoctète s'emporte, & veut percer Ulysse d'une de ses flèches; Néoptolème l'arrête. Il lui apprend que sa blessure est un coup parti du ciel pour le punir d'avoir approché du Serpent dépositaire des trésors du temple de Chrysa, & qu'il ne doit jamais espérer de guérison, tant qu'il habitera cette affreuse demeure. Cette guérison, ajoute-t-il, est réservée aux enfans d'Esculape, comme la prise de Troye à nos efforts communs & à vos flèches, Hélénus l'a prédit. Sur cette assurance, devez-vous balancer à vous rendre ? Quel honneur pour vous d'avoir été le seul des Grecs, jugé digne d'accomplir ces grands destins.

Destins odieux, lui répond Philoctète, pourquoi

vois-je le jour que j'abhorre !... Que ferai-je ! puis-je résister à un ennemi si tendre & si généreux !... Néoptolème, j'attendais de vous, que loin d'aller à Troye, vous me détourneriez de cette lâcheté.... Les Grecs vous ont dépouillé des armes, de la gloire d'Achille, & vous allez les secourir ! & vous voulez m'engager à les suivre ! Non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Remène-moi dans ma patrie, tu me l'as juré, demeure toi-même à Scyros, & laisse périr ces ingrats.... En abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.... Laisse-moi mes maux, ils me sont chers. Acquite seulement ta promesse, & partons.

NÉOPTOLÈME.

J'y consens ; mais comment me justifierai-je auprès des Grecs ?

PHILOCTÈTE.

En les méprisant.

NÉOPTOLÈME.

Ils ravageront mes Etats.

PHILOCTÈTE.

Je volerai à votre secours.

NÉOPTOLÈME.

Avec quelles troupes ?

PHILOCTÈTE.

Avec les flèches d'Hercule : ces armes & ce bras suffiront pour les faire trembler.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien, embarquons-nous......... Arrête, dit à Philoctète, Hercule qui paraît sur un nuage.... Je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, demeure & m'écoute.... Tu sais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour arriver à l'immortalité, tu dois suivre la même destinée.... Pars pour Troye avec le fils d'Achille, tu guériras.... Tu perceras de mes flèches le fier Pâris, auteur de tant de malheurs, tu renverseras les remparts d'Ilion, & tu enverras à Pœan ton père, sur le mont Œta, les dépouilles choisies qui seront le prix de ta bravoure. Tu me réserveras les dons de l'armée, & tu les mettras sur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes flèches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux rien sans Philoctète, & Philoctète rien sans toi.... Allez, mais en ravageant Troye, souvenez-vous de respecter la religion : Jupiter préfère la piété à tout le reste. Le reste meurt, elle ne meurt jamais. Elle nous suit au tombeau, & indépendante de nos destinées, soit que nous vivions, ou que nous mourions, elle est immortelle «.

Hercule disparaît, Philoctète, selon l'usage, salue les Nymphes de Lemnos, fait ses adieux au rivage, aux échos, aux fontaines, à sa grotte, &c. & va s'embarquer avec les Grecs qui prient les Déesses de la mer de leur accorder des vents favorables.

Le contraste du plus artificieux des Princes avec Néoptolème, que le désir de la gloire, & l'Oracle des Dieux forcent de s'oublier lui-même pour tromper un Héros, la fermeté de Philoctète, sa haîne contre les Atrides, la perte de ses flèches, le repentir du fils d'Achille, les menaces du Roi d'Ithaque, ces différens objets liés les uns aux autres, étaient bien capables de faire supporter aux Grecs la monotonie que devait produire le spectacle d'un homme aussi constamment malheureux que Philoctète. M. de Fénélon faisait très-grand cas de cet Ouvrage, & c'est d'après Sophocle qu'il a saisi les principaux traits de sa Narration dans le XVI[e]. Livre de son Télémaque.

» Pendant que Philoctète, dit-il, avait raconté ses Aventures, Télémaque était comme suspendu & immobile. Ses yeux étaient attachés sur ce grand homme qui parlait : toutes les passions qui avaient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paraissaient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étaient représentées.... Quand Philoctète dépeignait l'embaras de Néoptolème, qui ne savait point dissimuler, Télémaque paraissait dans le même embaras, & dans ce moment on l'aurait pris pour Néoptolème «.

Des spectateurs Français ne souffriraient pas sur leur Théâtre les convulsions de Philoctète, (depuis quelques années cependant on y voit des

choses plus révoltantes, & ce n'est pas ici le lieu d'en parler). Mais les Athéniens n'avaient pas la même délicatesse, & d'après les mœurs anciennes, ce fut une grande adresse à Sophocle d'imaginer ce moyen par lequel il augmente le trouble, recule le dénouement, & donne le tems au fils d'Achille de rougir de sa perfidie. Ce sont les douleurs de Philoctète qui font naître sa pitié, & cette pitié lui rend son innocence.

Selon la plûpart des Mythologistes, Alcide en mourant, donna ses flèches à Philoctète, lui ordonna de les enfermer dans sa tombe, & lui fit jurer de ne jamais révéler le lieu de sa sépulture. Les Grecs instruits par un Oracle, que jamais on ne prendrait Troye sans le secours de ces mêmes flèches, prièrent Philoctète de les leur découvrir, & Philoctète, pour n'être point parjure, frappa du pied à l'endroit où elles étaient cachées : cette supercherie ne put l'excuser auprès des Dieux, & pour le punir d'avoir violé son serment, ils permirent qu'il laissât tomber une de ces flèches sur celui de ses pieds dont il s'était servi. Sa blessure devint si insupportable, qu'ils engagèrent Ulysse à l'abandonner dans l'Ile de Lemnos.

Cette version, que nous ne rapportons que parce qu'elle est autorisée, cette version, dis-je, ne nous paraît nullement vraisemblable; car si les Grecs ont su que la chute de Troye était attachée aux flèches

d'Hercule, avant même que Philoctète en eût été bleſſé, pourquoi ne les gardèrent-ils pas lorſque le Roi d'Ithaque fut chargé de le conduire à Lemnos, pourquoi l'envoyèrent-ils dans cette Ile ſauvage, ſi ſa préſence leur était néceſſaire?

Nous renvoyons au ſecond Volume, l'Electre de Sophocle : nous avons cru devoir la rapprocher de celle d'Euripide, afin que le Lecteur en faſſe plus aiſément la comparaiſon. D'ailleurs, comme une ſuite d'extraits trop multipliés pourrait devenir fatiguante, nous aurons l'attention de la couper, de tems en tems, par des objets qui, ſans interrompre le fil de notre Hiſtoire, feront oublier la ſéchereſſe de l'analyſe. Les beautés dont les Pièces grecques ſont remplies, ſuffiſent bien pour la diminuer, & nous continuerons avec d'autant plus de ſoin, que pour acquérir, comme nous l'avons dit, une connaiſſance parfaite des différens Théâtres du monde, il faut avoir une idée du génie des Anciens.

Le monument que nous offrons ici, & que nous avons fait deſſiner avec la plus grande exactitude, d'après un marbre grec recueilli dans le tréſor des Antiquités, nous fournit l'occaſion de parler des prix de Muſique & de Poéſie dont nous avons promis l'hiſtorique, & c'eſt par-là que nous finirons notre premier Volume. Ce monument tient, en quelque choſe, aux maſques des Grecs, mais leur deſcription, leurs formes, les différens uſages auxquels ils étaient

employés, demandent des détails un peu étendus; & nous les donnerons dans la livraison suivante.

IDÉE DES PRIX.

LA coutume de décerner des couronnes aux Poètes & aux Musiciens, remonte si loin, qu'il serait impossible de fixer l'origine de son établissement, & les Savans qui en ont parlé, prétendent qu'elle est aussi ancienne que les Arts même; tant il est vrai que dans tous les siècles l'homme a senti qu'il devait honorer les talens, soit par vénération pour eux, soit en reconnaissance du plaisir que lui faisaient éprouver ceux qui les exerçaient. De ce nombre furent Hésiode & Homère, qui concoururent pour un prix aux Funérailles de Mélicus, Thessalien. Ce sont les deux premiers dont l'Histoire fasse mention.

Long-tems après eux, furent institués les jeux *Scéniques* ou *Dyonisiaques*, parce qu'ils étaient consacrés à Bachus, & c'était dans ces Jeux que les Musiciens faisaient entendre les chants qu'ils avaient composés, que les Auteurs lyriques répétaient leurs Ouvrages, que les Poètes récitaient leurs Pièces tragiques, comiques ou satyriques. A leur exemple, on vit des Peintres y exposer leurs Tableaux, & des Sculpteurs y offrir les chef-d'œuvres qu'ils destinaient à orner les temples des Dieux.



MARBRE GREC.

On disputait aussi de talent aux *Chytries*, ainsi qu'aux grandes & aux petites *Panathénées*; mais les plus célèbres de ces combats se faisaient aux quatre grands Jeux.

Cléomène le Rhapsode, chanta aux Olympiques le Poëme d'Empédocle; il avait pour titre les *Expiations*. Néron y disputa, & y remporta le *prix de Musique & de Poésie*; Xénoclès & Euripide y récitèrent des Tragédies dans la 81e. Olympiade; & dans la 96e. il y eut un prix proposé pour les Joueurs de trompette. Ce fut Timée qui le gagna. Comme ces Jeux ne se célébraient que périodiquement à Olympie, il y avait près de la ville un Gymnase appellé *Lalichmion*, ouvert à ceux qui voulaient s'exercer dans les combats d'esprit. A l'égard des prix de Musique, on en décernait très-rarement aux *Olympiques*, mais ils étaient la partie la plus brillante des *Pythiens*. On y chantait les louanges d'Apollon, & le premier que l'on y couronna fut Chrysostémis de Crète, après lequel Philammon & Thamyris reçurent le même honneur, ensuite Etheuter, qui ne chantait que la poésie des autres, mais qui séduisait tous ses auditeurs par le charme de sa voix; Céphalis, grand joueur de cithare; Echembrote & Sacadas, supérieurs dans la manière de jouer de la flûte.

Plutarque & l'Empereur Julien prétendent que les combats de Musique & de Poésie étaient aussi

admis dans les jeux *Isthmiques*, & si nous en croyons Pausanias, ils eurent lieu quelquefois dans les *Néméens*. » Philopémen, dit-il, Livre VIII, chap. 1, assistant aux jeux *Néméens*, où des joueurs de cithare disputaient le prix de Musique, Pylade de Mégalopolis, un des plus habiles en cet art, & qui avait déja remporté le prix aux jeux *Pithyques*, se mit à chanter un Cantique de Timothée de Milet, intitulé les *Perses*, &c «.

On lit dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome X, que ces mêmes combats existaient à Thèbes, à Sycione, à Argos, à Lacédémone, aux jeux *Carniens*, à la Fête du *Pressoir*, à Epidaure dans les jeux établis pour la Fête d'Esculape, à Ithome pour celle de Jupiter, à Délos, à Samos, en un mot dans toutes les villes de la Grèce. Cet usage fut aboli, ensuite renouvellé dans différens pays, & c'est de-là que les Romains eurent des *Poètes Laureats*, dont nous parlerons.

Chez les Grecs, il y avait des Juges appellés βραβευται, qui dans ces combats de talens, décidaient de la victoire, & qui, en même-tems, étaient chargés d'imposer silence aux spectateurs. Ils portaient des baguettes pour attribut, ce qui les avait fait nommer aussi *Mastigonomes*, ou *Critæ*, d'où est venu le mot *Critique*. Nous ajouterons que les Poètes qui récitaient leurs Ouvrages dans ces assemblées, les jouaient aussi sur le Théâtre :

Sophocle s'en exempta quelquefois à cause de son peu de voix, quelques Auteurs même prétendent qu'il mourut en récitant son *Antigone*, faute de n'avoir pu reprendre son haleine, après un effort violent qu'il avait fait pour prononcer de suite une longue période.

Les prix que l'on décernait aux vainqueurs, consistaient non-seulement en couronnes & en palmes, mais encore en coupes & en tasses. Cet usage est consacré dans les Bucoliques de Théocrite, & dans celles de Virgile, Ménalque y dispute avec Damétas le prix du chant, qui était une tasse de bois de hêtre, & ciselée par le divin Alcimédon.

On a vu chez les Grecs, des femmes concourir avec les Artistes les plus célébres, & M. Le Roy dans ses *Ruines de Grèce*, rapporte, d'après Elien, que vers la 10e. Olympiade, Pindare fut vaincu cinq fois par la fameuse Corinne. Pausanias, Liv. IX, chapitre 22, raconte qu'à Tanagre, dans le lieu d'exercice, on montrait encore le portrait de cette belle & savante Grecque. Elle y est, ajoute-t-il, représentée la tête ceinte d'un ruban, pour désigner ses victoires.

A l'égard du monument antique joint à cet article, & au bas duquel on lit:

Poëta proposito præmio carmina recitans.

C'est-à-dire, Poète récitant des vers pour le prix proposé; il serait assez difficile d'en donner un historique exact, nous nous contenterons de hasarder

nos conjectures, d'après les deux différentes explications que l'on en a faites, & que voici.

» Le Poète que l'on voit dans le *proscénium* ou orcheſtre, dit-on dans la première, eſt ou tragique ou comique. La manière dont il étend un bras, annonce qu'il récite des vers, & il en tient un rouleau à ſa main. On voit pour prix de la victoire, deux vaſes & une coupe, poſés ſur un buffet ou armoire, ornée de branches de laurier. La coupe a la forme d'une gondole, & Athénée, dans les deſcriptions qu'il donne des coupes & des taſſes, d'après Didyme le Grammairien, dit que le *Cymbium*, ou gondole, eſt un vaſe oblong, de forme étroite, & abſolument ſemblable à un bateau.

De plus, on voit au bout d'un bâton, une pancarte où étaient écrits le nom de l'Auteur, & le titre de la Pièce; Scaliger obſerve que c'était un uſage chez les Grecs.

En face du Poète qui eſt debout, on en voit un autre aſſis devant une table, la partie ſupérieure du corps découverte, & ſon manteau rabattu ſur ſes cuiſſes, tels en un mot, que l'on voit repréſentés beaucoup de Grecs, tant Poètes, que Philoſophes. Il tient d'une main, un maſque qu'il regarde avec attention, & deux autres ſont poſés ſur la table avec un rouleau. A terre, on apperçoit une verge, ou baguette, qui certainement appartenait aux perſonnages comiques «.

» En conſidérant bien ce monument, dit le ſe-

cond Interprète, on voit que celui qui eſt aſſis, eſt un Acteur *Scénique*, (c'eſt ainſi que l'on nommait ceux qui diſputaient les prix) on voit, dis-je, que c'eſt un Acteur ſcénique, qui lit ſon rôle dans le rouleau qui eſt ouvert, & qui pend à moitié de la table; choiſiſſant d'ailleurs un maſque qui lui ſoit propre & convenable; ce qui ne ſe pratiquait pas ordinairement dans le *Proſcénium*, ni dans l'orcheſtre, où il n'y avait ni tables, ni maſques. Dans l'éloignement, on découvre la forme d'une ſcène, qui n'eſt point en proportion avec la figure qui eſt debout: d'un autre côté, cette figure ne paraît point celle d'un homme, mais plutôt d'une femme qui repaſſe, & répète ſon rôle contenu dans le rouleau qu'elle tient à la main. Son vêtement en entier, ouvert ſur l'épaule droite, & attaché au col, indique auſſi que c'eſt un perſonnage de femme, d'ailleurs, elle en a la coëffure. On voit, en outre, un poteau au haut duquel eſt une pancarte quarrée, deſtinée à préſenter les noms de l'Auteur & de la Pièce; une patère & deux coupes pour les vainqueurs; enfin la forme d'une ſcène ancienne, & des portes telles qu'en ſuppoſent les Comédies de Térence «.

Cette dernière explication nous paraît la plus vraiſemblable, en ce que la figure qui eſt debout, eſt, en effet, une figure de femme, & qu'il n'y avait dans le *Proſcénium*, ainſi que dans l'orcheſtre, ni tables, ni maſques. Mais quelque rapport que

l'Interprète trouve entre ce monument & les prix de Musique & de Poésie, nous croyons que ce n'est pas tout-à-fait la véritable idée que l'on doit en avoir.

Il existe des marbres grecs qui représentent des monumens élevés à ceux qui avaient remporté des prix; ils y récitent leurs vers debout, & dans l'attitude de la figure que nous offrons, mais sur ces mêmes marbres on apperçoit un chœur de Muses, & l'on n'en trouve point dans celui-ci. Le personnage qui est assis n'a point les yeux sur le rouleau de papier qui est sur la table, & au lieu de choisir un masque pour lui, il a plutôt l'air d'écouter celui qui récite, d'examiner les divers mouvemens de son visage, & d'étendre le bras pour lui donner le masque qu'il croit convenable au rôle qu'il veut jouer. Il serait donc possible de présumer que cet homme assis est, ou un inventeur de masques nouveaux, ou un Acteur, supposé marchand de ces mêmes masques, à qui l'autre vient s'adresser pour en avoir un; & en partant de cette présomption, il est naturel de croire que l'Auteur de ce monument l'aura sculpté d'après quelque Ouvrage dramatique. Il y a joint les attributs des prix de Musique & de Poésie, la baguette de Juge, & même le ruban dont on peut voir qu'il a ceint la tête de la femme qui est debout; mais le lieu dans lequel sont placés les deux personnages,

représentant une partie du Théâtre, il était tout ſimple que l'Artiſte y offrît les objets relatifs au ſujet. N'en uſons-nous pas de même ſur notre Scène, dont les décorations & les acceſſoires montrent à nos yeux des tableaux analogues à celui que l'Auteur veut nous peindre? Des trophées, ſi c'eſt une pièce militaire; des palmes & des couronnes, s'il s'agit de luttes & de combats; des fleurs & des guirlandes, ſi l'ouvrage eſt paſtoral, &c. A l'égard de ces portes, telles qu'en ſuppoſent les Pièces de Térence, il eſt certain que cet Ecrivain n'exiſtait pas lorſque ce marbre grec a été travaillé, & nous ne ſavons pourquoi le ſecond Interprète l'a cité.

Nous n'avons annoncé nos réflexions que comme des conjectures, & c'eſt ainſi que nous en agirons toutes les fois que nous traiterons des matières ſur leſquelles nous n'aurons que de ſimples probabilités. Le Lecteur en ſera dédommagé par les recherches que nous avons faites ſur une multitude de choſes équivoques dont nous démontrerons la fauſſeté, ou la vérité.

Nota. On nous écrit, dans l'inſtant, que M. le Baron de Stock était poſſeſſeur d'un Cabinet dans lequel ſe trouvait une Agathe onyx, repréſentant Eſchyle. On prétend qu'il y eſt gravé la tête chauve, telle qu'il l'avait en effet, & ceinte de feuilles de vigne, pour faire alluſion à ce que l'on diſait de ce

Poète, qu'il ne composait jamais de meilleurs vers que lorsqu'il avait bu.

Cette pierre est passée à S. M. le Roi de Prusse, qui, après la mort de M. le Baron de Stock, a fait l'acquisition de son Cabinet. Nous allons prendre les renseignemens nécessaires sur cette tête, & nous la donnerons, si nous pouvons l'obtenir; supposé cependant que ce soit celle d'Eschyle, ce que nous connaîtrons par les caractères gravés au bas; sans cela, qui nous répondrait que ce n'est point un Silène, ou peut-être même Thespis, auquel il était tout simple que l'on donnât des feuilles de vigne pour attribut?

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.

ERRATA de la Ire Partie du premier Volume.

PAGE 12, ligne 15, fur, *liſez* ſur.
P. 20, ligne 22, Pauſonias, *liſez* Pauſanias.
P. 25, ligne première, de l'Olympiade, *liſez* de l'Iliade.
P. 37, ligne 20, Sénateurs, *liſez* Sénateurs Romains.
P. 38, ligne 24, Milthiade, *liſez* Miltiade.
P. 39, ligne 18, ορηιος, *liſez* ορκιος.
Idem, ligne 21, s'il, *liſez* s'ils.
P. 57, ligne 2, le retenaient, *liſez* le retenait.
Id. ligne 5, Alſinoüs, *liſez* Alcinoüs.
P. 102, ligne 5, la 404e, *liſez* la 140e.
P. 110, ligne 22, que l'on expoſait dans l'arène, *liſez* que l'on y expoſait; *ſupprimez* dans l'arène.
P. 111, ligne 21, on lit au bas l'inſcription ſuivante, *ajoutez* dans Roſſi.
Id. ligne 26, Regl' orti, *liſez* Negl' orti.
P. 117, ligne 12, Béothiens, *liſez* Béotiens.
Id. ligne 15, il avance vers Xanthe, qui le voyant approcher, uſa, *liſez* vers Xante, & le voyant approcher, il uſa.
P. 122, ligne 16, Anthiſtérion, *liſez* Gamélion.
P. 128, ligne 25, ὄβφις, *liſez* ὄβρις.
P. 139, ligne première, ανακαλη, *liſez* ανακαλη.

ERRATA de la ſeconde Partie.

Page 197, ligne 18, délite, *liſez* d'élite.
P. 202, ligne 15, lyporchématrie, *liſez* l'hyporchématrie.
P. 230, ligne 14, pour eux eux, *liſez* pour eux.
P. 245, ligne 11, ils les preſſe, *liſez* il les preſſe.
P. 275, ligne 8, Andromatique, *liſez* Andromaque.
P. 310, ligne 23, géreux, *liſez* généreux.

